HUBERT TEXIER

Virgilo Limouzi

POËME INÉDIT DE 1748

EN VERS LIMOUSINS BURLESQUES

SUIVI D'UNE TRADUCTION

Fo rire uei si n'an boun ten,
Beleu demo noû puroren.

Il faut rire aujourd'hui si nous avons bon temps,
Peut-être demain nous pleurerons.

LINGAMIAU.



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1899



A Monsieur Nivet-Fontaubert.

CHER MONSIEUR,

Ce bon abbé Roby, s'il vivait encore, serait bien heureux.

Son *Virgile Limousin*, auquel il travailla près de vingt ans, va enfin avoir les honneurs de l'impression.

A vous, son admirateur, l'hommage de cette publication.

Je ne puis la mettre sous une protection plus autorisée et plus bienveillante.

Cette bienveillance m'est acquise depuis trop longtemps pour que je ne lui demande pas d'excuser les défaillances d'une plume malhabile à faire ressortir la beauté et le burlesque d'une œuvre aussi capitale.

Capitale, elle ne peut l'être davantage, et on peut hautement affirmer que, depuis le commencement du XV^e^ siècle, elle constitue le travail poétique le plus long et le plus intéressant qui ait paru en Limousin.

Burlesque, elle l'est du commencement à la

fin, et l'ironie, la malice, la satire, ces épices gauloises qu'on y rencontre à chaque instant, viennent encore en augmenter la saveur.

Que de fois dans le silence du cabinet, la loupe à la main pour déchiffrer certains mots rongés par le temps, me suis-je surpris à rire de franc cœur? Il me semblait alors voir apparaître la figure joyeuse de l'Oratorien; il mêlait son hilarité à celle de son annaliste et sa bouche railleuse balbutiait des remerciements.

Oui, il faut le dire bien vite, ces contes croustillants, qui amusaient nos pères, valaient bien ceux d'aujourd'hui; c'est à eux qu'on devait cette franche gaieté qui rayonnait au foyer et s'épanouissait dans les conversations; on les excusait d'être scabreux, parce qu'ils étaient drôles et traduits dans une forme élégante.

Ce patois, presque dédaigné de nos jours, a produit des merveilles, et nos troubadours lui doivent leurs plus beaux succès, et quels succès!

Ils chantaient à la cour des rois; Jean I^er^ d'Aragon les avait en telle estime qu'il les faisait demander au roi de France par des ambassades solennelles, et les plus grandes dames leur accordaient leurs faveurs.

Ne nous plaignons pas de ces faveurs, elles nous ont valu des œuvres impérissables. Nos troubadours, inspirés par l'amour, proclamaient leur passion en des notes douces et harmonieusement jolies.

Qui ne connaît Bernard de Ventadour, fils d'un simple boulanger, dont l'esprit et le talent le font aimer par toutes les princesses sur lesquelles il ose jeter les yeux ? Ses premières chansons, adressées à la comtesse de Ventadour, lui gagnent le cœur de la châtelaine. Sa passion pour lui est si grande qu'elle prend sur elle de se débarrasser de son mari.

Plus tard, c'est la duchesse de Normandie, Éléonore de Guyenne, qui le reçoit chez elle. Flattée de ce que le poète lui dédie toutes ses chansons et la rende immortelle, elle ne peut s'empêcher de l'aimer. Le bonheur de l'un et de l'autre dure peu. Richard, roi d'Angleterre, épris de son mérite et de sa beauté, l'épouse et l'emmène à Londres. Privé de cette seconde maîtresse, Bernard se retire près de Raymond, comte de Toulouse ; son cœur ne peut rester oisif ; Jeanne, comtesse de Beaucaire, en remplit les vides. Dans une chanson qu'il fait à son intention, il prie le rossignol de lui faire savoir que sans elle il ne voudrait pas être roi de Tyr.

Mais tout passe ici-bas ; ce sentimental a fait son temps. Sa muse s'éteint à la mort de la comtesse ; il n'a plus qu'à oublier son chagrin dans le monastère de Dalon, où il entre comme religieux.

Ce gracieux poëte ne périra point, car il fut le représentant le plus illustre de la poésie à la fin du XII[e] siècle. Ses vers, aussi tendres que passionnés, sont ce que la littérature limousine peut opposer de plus parfait à la poésie amoureuse des autres nations ; il s'en dégage je ne sais quel parfum qui séduit et captive.

Non moins célèbre est Gaucelm Faydit, type du troubadour aventureux. Le charme de ses chansons, si bien interprétées par sa femme, lui vaut la protection de Richard Cœur de Lion qu'il accompagna à la quatrième Croisade. Après la mort de son bienfaiteur, survenue en 1199, et dont il fait l'apologie en des stances pleines de sincérité et de reconnaissance, il rentre dans son cher Limousin et remercie Dieu de lui avoir procuré la joie de revoir ce pays « aux belles fontaines et aux clairs ruisseaux, où un petit jardin vaut mieux pour lui qu'une grande terre ailleurs ».

Le marquis de Montferrat et Raymond

d'Agoult lui donnent l'hospitalité. Perpétuel jouet des châtelaines auxquelles il adresse successivement ses vœux, à cause de son inconstance et de sa légèreté, il exhale ses plaintes en des chansons qui garderont le cachet original que leur a imprégné leur auteur.

Gilberg de Puycibot, certains disent Gaubert de Puycibot, un autre sentimental encore, auquel nous devons quantité de traits brillants, n'a-t-il pas, lui aussi, une histoire des plus mouvementées?

Fils d'un gentilhomme limousin, il est mis, dès son jeune âge, dans un couvent du pays pour y faire ses études. Grâce à son intelligence, il fait de rapides progrès, apprend la musique et joue bientôt de toutes sortes d'instruments. Ses qualités de poète sont remarquées par une de ses parentes qui, sous prétexte de dévotion, vient le voir souvent; elle lui fait honte du peu d'avantages qu'il retire de ses talents et l'engage à quitter le monastère avec elle. Elle était jeune et jolie, dit la vieille chronique; c'est plus qu'il n'en faut pour que Gilberg se laisse enlever.

Il est présenté dans la suite à Savaric de Mauléon, grand protecteur des gens de lettres. Celui-ci, charmé de ses heureuses disposi-

tions, en prend un soin extraordinaire et lui procure l'estime et les bienfaits des plus grands seigneurs de la Provence. Il fait là, la connaissance de la comtesse de Bartasse et en devient bientôt follement amoureux. Son imagination, surchauffée par l'amour, lui fournit ses plus jolis vers. Il demande, alors, à régulariser sa situation et propose à sa maîtresse de l'épouser, mais la comtesse, qui a bien voulu de Gilberg pour amant, n'en veut pas comme époux, parce qu'il n'est pas assez chevalier. Mauléon lève cet obstacle. Les voilà mariés et heureux. Ce bonheur n'aura qu'une durée éphémère, car Gilberg, obligé par reconnaissance de suivre son bienfaiteur, nommé à l'ambassade d'Espagne, laisse sa femme seule gémir dans sa maison. Un gentilhomme anglais passe près de la solitude, il s'informe des habitudes du château. On lui dit qu'il n'y a qu'une jeune femme très belle, qui se consume dans la retraite et la douleur; il fait demander permission de la voir, elle lui est refusée; il insiste, et il est introduit; il se récrie sur l'injustice de l'amour, qui condamne aux larmes les plus beaux yeux du monde; ce discours en tarit la source, ces beaux yeux se sèchent et se raniment; il jure qu'il l'adore, elle doute; il redouble ses ser-

ments ; elle lit dans son regard qu'il dit vrai, et elle croit ; il lui propose de l'emmener à Arles, sa vertu s'en offense ; c'est la révolte d'une vertu mourante. Elle le fuit, le perfide ! Il l'abandonne sans lui dire adieu.

Gilberg, en revenant d'Espagne, apprend la vérité. Son cœur se serre, la colère l'étouffe ; il est sur le point de jeter sa femme dans un précipice, lorsqu'il entend le doux refrain d'une chanson dédiée jadis à la comtesse de Bartasse. L'épouse infidèle est sauvée, mais elle devra finir ses jours dans un couvent pendant que l'auteur de *Las Bauzias d'amour* va cacher son désespoir sous l'humble froc d'un moine, au monastère de Pignam.

Parmi les quatre cent cinquante troubadours qui illustrèrent cette province, qui pourrait ignorer Giraut de Borneil, surnommé le roi des troubadours, Arnaut de Mareuil, Bertrand de Born et Arnaut Daniel ? Ce dernier, considéré par Pétrarque comme le chantre le plus parfait de l'amour, va bientôt voir célébrer ses poésies et son talent en des vers immortels, tandis que Bertrand de Born et Giraut de Borneil seront placés par Dante au sommet du Parnasse provençal.

« L'histoire de la littérature limousine au moyen âge n'est rien moins que l'histoire de

la littérature provençale tout entière, écrit un de nos plus distingués compatriotes[1].

» C'est dans le dialecte limousin qu'ont été composés les plus anciens monuments que l'on possède dans la langue d'Oc, et l'un de ces monuments, le poème sur Boëce, est même antérieur à toute pièce d'archives écrite en cette langue, en n'importe quel lieu. C'est en Limousin que naquirent, et c'est en Limousin, par conséquent, que chantèrent les premiers et les plus illustres des troubadours : aussi le Limousin devint-il de bonne heure la langue littéraire et classique des provinces d'outre-Loire, et, pour employer l'expression d'un savant italien du XVI[e] siècle, comme le toscan de la France méridionale.

» Cette primauté du dialecte limousin est formellement reconnue par deux grammairiens du moyen âge : le Catalan Raimon Vidal de Besaudun, dans ses *Rasos de trobar* (commencement du XIII[e] siècle), et l'auteur toulousain des *Leys d'Amor* (1350 environ), qui, pour mettre en garde ses compatriotes contre les habitudes vicieuses de leur langage, oppose à plusieurs reprises la correc-

1. M. Camille Chabaneau, professeur de langues romanes à la Faculté de Montpellier : *La Langue et la Littérature du Limousin.*

tion grammaticale du limousin ; ceci n'a pas empêché la langue d'Oc d'être désignée habituellement, depuis le moyen âge, et de l'être encore par le nom d'un autre dialecte qui a bien moins de titres à cet honneur, celui de provençal. »

Un autre maître, et non des moins autorisés, M. Gaston Pâris, dit à son tour :

« En réalité, la Provence propre n'a même pas pris une part très remarquable au mouvement de la poésie méridionale du moyen âge. Cette poésie paraît avoir eu son berceau et a gardé son centre bien loin du Rhône, en Limousin. C'est là qu'on parlait le dialecte qui a servi de base à la langue littéraire commune[1]. »

Lorsque le poète catalan Raimon Vidal, cité plus haut, écrivait : *Per totas las terras de nostre lenguatge son de maior autoritat li cautar de la lengua lemosina que negun autre*[2], il ne faisait donc que confirmer le haut degré de perfection qu'avait atteint le dialecte limousin.

Cette supériorité nous est démontrée bien avant le XIII[e] siècle et d'une façon irréfutable

1. Frédéric Mistral (*Revue de Paris*, 1894).
2. Par toutes les terres de notre langage, la langue limousine est de plus grande autorité qu'aucune autre.

par les plus anciens produits de l'art lyrique.

C'est dans cet idiome, en effet, que Grégoire de Lastours et Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, célébraient les événements de la première Croisade, dont ils furent les témoins. C'est en limousin également que Guillaume composait ses vers.

« Remarquons, en passant, dit M. Camille Chabaneau, que trois idiomes différents étaient parlés dans les États de ce puissant prince : le poitevin, le limousin et le gascon. Cependant, il semble *a priori*, qu'il aurait dû préférer ou le poitevin, qui était sa langue maternelle, ou le gascon, qui était celle qu'on parlait dans la ville la plus importante de ses domaines. S'il choisit le limousin, c'est évidemment parce que ce dernier idiome avait déjà reçu une culture assez avancée et qu'il était déjà la langue littéraire de l'Aquitaine[1]. »

A l'appui de cette thèse, nous avons l'opinion précieuse d'auteurs, qui, comme Escolanus et Boschus, nous apprennent que la langue limousine était *tant gratiosa, cortesana, sententiosa, y dolca*, qu'elle avait *una viva semblença absa mare latina*.

1. *La Langue et la Littérature du Limousin.*

Hors de France, le même dialecte n'avait pas moins de succès; il était parlé en Sardaigne, dans les îles Baléares et dans tout le nord de l'Espagne.

En 1067, sur la demande d'Alphonse VI, un concile était tenu à Burgos. Le pape, Grégoire VII, envoyait pour le présider Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille. Sur la demande que lui en faisait la reine Constance, qui était Française, ce légat abolissait, dans toute la Castille et les provinces soumises à Alphonse VI, la forme des prières de l'office divin, en usage dans ces contrées depuis le temps des Goths, pour y introduire l'ordre et l'office de l'Église romaine, qui était la langue limousine.

Ce changement avait été tenté plusieurs fois inutilement, nous dit l'annaliste qui rapporte ces faits, mais la constance de la princesse triompha de toutes les difficultés, malgré l'opposition de quelques évêques espagnols, qui appelaient cette manière de prier *officium gallicum*, et non pas *romanum*.

Cette remarque prouve assez que, dès le commencement du XI^e^ siècle, l'idiome limousin était le langage employé dans le royaume de Castille et dans toute la Catalogne; c'est même dans cette dernière contrée qu'il con-

serva le mieux et le plus longtemps sa physionomie primitive ; aussi lorsqu'en 1646 fut découvert un manuscrit de 1212, portant statut de l'institution de la frairie de Notre-Dame dans l'église de Saint-Sauveur, postérieurement église de Saint-Martial, un chroniqueur limousin put-il écrire de bonne foi : « Pour le langage, il est fort différent de celui qu'on parle à présent, étant plutôt en langue catalane qu'en langue limousine. »

Si l'on considère, maintenant, la littérature provençale proprement dite, on voit qu'à côté de l'immense production épique de nos troubadours, elle ne peut revendiquer qu'une seule chanson de geste, celle de *Girart de Rossillon*, et encore, s'il faut en croire M. Paul Meyer, sur les trois versions qu'on en possède, celle qu'on s'accorde aujourd'hui à regarder comme la moins éloignée de la forme primitive, appartient-elle à l'extrême frontière septentrionale de la langue d'Oc, c'est-à-dire à la Marche.

Avec Dom Vaissette il sera donc facile de conclure que si le nom de *provençal* a été donné à la langue parlée dans le Midi de la France, c'est uniquement parce que, aux XI^e^ et XII^e^ siècles, on comprenait, sous le nom de Provence, tout le territoire de l'ancienne

Provincia romana et même de l'Aquitaine.

Le berceau de la langue d'Oc, c'est le Limousin, et c'est avec Guillaume IX, Grégoire de Lastours et le vicomte de Ventadour, Èble II, que s'ouvre l'histoire littéraire de la France méridionale.

Cette magnifique floraison lyrique aura bientôt disparu avec le XIII^e^ siècle ; à la poésie érotique vont succéder les poésies pieuses. Le bel idiome des troubadours approche de son déclin avec le XVI^e^ siècle et va perdre de son caractère original par le mélange d'un grand nombre de termes français qu'il recevra des troupes royales, appelées dans ces contrées par les guerres civiles et religieuses.

L'ordonnance rendue en 1536[1] par François I^er^, prescrivant que les actes judiciaires,

1. Le motif qui amena François I^er^ à rendre cette ordonnance est assez curieux. Il nous est donné par Béronie dans la préface de son Dictionnaire. « La justice, dit-il, depuis le commencement de la Monarchie, avait été rendue en latin ; elle commença à l'être en français en 1536. François I^er^ fut déterminé à ce changement par une expression employée dans un arrêt du Parlement de Paris. Au temps où les jugements étaient rendus en latin, on disait en latin barbare *debotare* pour débouter, ce qui donna lieu à une plaisanterie d'un gentilhomme qui, interrogé par François I^er^, au sujet du succès d'un procès pour lequel il était venu en poste à Paris, répondit qu'aussitôt son arrivée, la Cour l'avait *débotté*, faisant allusion au dispositif de l'arrêt qui portait : *Dicta curia dictum actorem debotavit et debotat*. Le roi, surpris d'un langage si bizarre, ordonna peu de temps après que les contrats, les testaments et les actes judiciaires seraient rédigés en français.»

les contrats et les testaments seront rédigés en français, lui portera le dernier coup. Il deviendra désormais le patois moderne.

Mais si, à partir de cette époque, il est dépouillé de son caractère officiel, il n'en continuera pas moins, et même assez tardivement, à être employé dans les relations épistolaires. Les lettrés et les partisans des vieilles traditions ne l'abandonneront point, et il parviendra jusqu'à nous avec des altérations, peut-être, mais aussi avec toute sa douceur et son élégance.

A l'encontre du français, qui ne possède que très peu d'augmentatifs, il n'y a presque pas de nom, ni d'adjectif, qui ne possède le sien dans notre patois.

Les diminutifs, qui donnent tant de charme au latin et à l'italien et qui sont à peu près inconnus au français, y abondent. Ils servent, non seulement, à mesurer l'étendue et la masse, mais surtout à exprimer les qualités morales. Un *couquinot* veut dire un petit coquin, *uno couquinoto* une petite coquine, *un vourmou* un morveux, *un vourmossou* un petit morveux.

La terminaison de ces diminutifs, variant à l'infini, lui enlève cette monotonie qu'on reproche à la poésie française.

Oiseau, petit oiseau, tout petit oiseau, que de mots pour nommer ce que dans le patois on appelle simplement *oseu*, *oselou*, *oseletou!* On peut en dire autant des mots *chambro*, *chambretto*, *chambrillou*, qui servent à désigner les différentes grandeurs d'une chambre. Cette graduation est encore plus sensible dans *home*, *homissou*, *missou*, homme, petit homme, tout petit homme. Il semble, dans le cas présent, qu'on voit décroître son personnage à mesure qu'on l'affuble de sa nouvelle épithète.

En plus de cela, le patois exprime des nuances dans les idées que la langue française ne saisit point. *Couzina*, qu'on trouvera employé par l'abbé Roby, exprime le sentiment de douleur, de fourmillement qu'on éprouve, par exemple, quand on se cogne un doigt. Le mot français *fourmiller* n'énonce pas le sentiment de la douleur et le mot *cuire* ne se dit que d'une douleur aiguë.

Echauda signifie dans notre langue : faire du mal en touchant quelque chose de trop chaud ; le mot français *brûler*, qu'on emploie en cette occasion, porte strictement avec soi l'idée de destruction par le feu, et le mot français *échauder* signifie simplement : tremper dans l'eau chaude.

Crama marque encore une nuance qu'on

ne trouve dans le français. Ce verbe qui signifie : brûler à demi, du latin *cremare*, a cependant en français le substantif masculin *roussi*, qui rend notre substantif masculin *crama*, c'est-à-dire l'odeur d'une chose que le feu a roussie et qui est près de brûler :

Quo sent lou crama : cela sent le roussi.

Il serait trop long de poursuivre les exemples, et ces quelques citations suffisent amplement à démontrer que, par son laconisme et le pittoresque de ses adjectifs, notre patois convient plus que toute autre langue à la poésie légère et badine, et surtout à la chanson satirique. A ce dernier point de vue, on en a usé bien souvent et abusé aussi.

« Un genre de chansons, écrit avec beaucoup d'esprit un érudit du Bas-Limousin, qui pousse chez nous comme le chiendent, est la chanson satirique. Malheur à qui elle s'adresse, car elle a bon œil et belles dents ! De leur nature, les Limousins sont frondeurs et malicieux. Ils s'attaquent aux grands, aux puissants, à tous ceux qui détiennent une autorité quelconque : le seigneur, le bourgeois cossu et parvenu, le curé, etc., et le trait bien barbelé, part, touche, faisant de cuisantes blessures. L'auteur de ces chansons ? Tout le monde et personne.

« Une femme bat-elle son mari, un veuf se remarie-t-il, un jeune homme épouse-t-il une vieille pour ses écus ou réciproquement, le charivari s'organise et sa chanson est tôt bâclée. Généralement, c'est un tailleur qui la fait; généralement aussi, ce tailleur est un bossu. Les bossus ont tant d'esprit[1]!... »

A côté du genre satirique et comique, notre patois excelle à rendre les douces affections de l'âme, il charme et enivre.

Entendez-vous là-bas, sur la colline couverte de bois de châtaigniers, cette voix fraîche, qui monte vers la nue? C'est un *galant* qui, sa journée finie, va voir sa belle. Déjà les ombres de la nuit ont voilé toutes choses; la lune seule éclaire de son disque argenté les contours des objets les plus voisins. Seul, en face de ce silence qui l'oppresse, notre gars jette aux échos un air mélodieux. C'est sa façon à lui d'annoncer sa venue et de se tenir compagnie.

Écoutez ce chant national limousin, si plein de grandeur :

Baisso-te mountagno,
Levo-te valoun,
M'empecha de veire
Mo mïo Janetoun.

1. M. Johannès Plantadès, *La Chanson populaire en Limousin.*

Et comme s'il avait besoin de se donner du courage, notre veilleur, après chaque couplet huche à pleins poumons, emplissant ainsi la solitude qui l'environne. Au loin, dans la plaine, une autre voix répond à la sienne, à laquelle se joignent des voix plus lointaines encore, imitant le hululement du hibou.

Mais écoutons encore. Que dit ce paysan? Il a changé son thème. De tendre, il est devenu entreprenant. Le voilà qui entame une *pastourelle*. Il s'adresse au rossignol dans la langue de son pays; il le prie de lui apprendre son langage et la manière d'aimer.

Et l'oiseau qui ne connaît que le français, mais un français à prononciation suspecte, de répondre sans plus de façon :

Comment il faut aimer
Je m'en vas te le dire :
Faut badiner les filles,
Les embrasser souvent,
En leur disant :
« La belle, je serai ton amant. »

J'en appelle à vous, cher Monsieur, si fidèle gardien de nos vieux souvenirs et si admirateur du beau dans ses formes variées, ne se dégage-t-il pas de tout cela un parfum de grâce et de poésie?

Quelle plume sera jamais assez éloquente pour exprimer ce qui est presque inexprimable !

C'est assez dire, n'est-ce-pas ? qu'il me faut bien vite couper court à cet entretien dont l'épilogue me procure le plaisir de vous assurer, à nouveau, de ma vive reconnaissance.

HUBERT TEXIER.

PRÉFACE

L'ABBÉ ROBY

Jean-Baptiste Roby naquit à Limoges, le 26 mars 1703. Il était fils de Martial Roby et d'Anne Romanet. Entré fort jeune dans la Congrégation de l'Oratoire, il en sortit dès qu'il fut prêtre et remplit alors les fonctions de vicaire dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, sa paroisse. En 1733, il s'y faisait recevoir prêtre communaliste.

« Homme de science et d'esprit, d'un caractère enjoué, nous dit l'abbé Arbellot[1], il était poëte à ses heures et composa de fort jolies chansons en patois limousin. Lecteur assidu de Virgile, il entreprit de le rendre en patois, et imitant le genre burlesque de Scarron dans son *Virgile travesti*, il traduisit en vers limousins les deux premiers livres de l'*Énéide*. »

Il mourut en 1762.

1. *Biographies limousines.*

Voici l'acte de décès, tel qu'il a été transcrit à la mairie de Limoges : « Le premier mars 1762, a été enterré dans l'église, messire Jean-Baptiste Roby, prêtre communaliste de Saint-Pierre, décédé le jour précédent, âgé d'environ 60 ans. Ont assisté à l'enterrement les messieurs soussignés : Pénicaud ; — Cheyrou, vicaire de Saint-Pierre ; — Boutaudon, prêtre. »

Cette courte biographie ne pouvait suffire au frontispice de cette étude, aussi avons-nous fait de nombreuses recherches pour avoir de plus amples détails sur le poëte qui nous occupe.

Les vieilles chroniques furent feuilletées consciencieusement par nous, mais toutes étaient muettes sur l'Oratorien ; l'abbé Legros, lui-même, dans son *Dictionnaire des hommes illustres du Limousin*, ne lui consacrait que quelques lignes.

Nous apprenions toutefois, et d'une façon indubitable, que l'abbé Roby fut précepteur du célèbre Girondin Vergniaud, ce qui prouve assez qu'à l'époque sa réputation d'érudit s'était répandue bien au delà de son pays d'origine.

Avec plus de succès, nous avons cherché dans les archives de l'abbé Texier, qui était

détenteur du livre premier du *Virgile Limousin*, et nous trouvions la copie d'une lettre adressée par notre poëte à l'un de ses amis.

M. Auguste du Boys[1], qui envoyait ces renseignements au supérieur du petit séminaire du Dorat, en 1852, ne dit pas à quelle époque elle fut écrite et à qui elle était adressée. Il semble, cependant, ressortir de son contenu que l'abbé Roby venait à ce moment d'être nommé prêtre communaliste de Saint-Pierre-du-Queyroix et que le destinataire était un autre prêtre, ainsi qu'on le verra plus loin. Elle remonterait donc aux environs de 1733.

1. Il existe du *Virgilo Limouzi* plusieurs manuscrits. Celui que nous possédons porte cette mention répétée plusieurs fois : *Ce manuscrit appartient à M. Auguste du Boys.* Il avait été offert par son propriétaire à l'abbé Texier, dans les papiers duquels nous l'avons trouvé. Il ne contient que le livre premier du poëme de l'abbé Roby.

Le deuxième, qui contient le 1er et le 2e livre, est entre les mains de M. Nivet-Fontaubert, qui a bien voulu nous le communiquer et rendre ainsi notre publication plus complète. Nous ne saurions trop l'en remercier.

Une question se pose maintenant. Quel est l'original de ces deux manuscrits dont l'écriture est différente ? Il est assez difficile de le dire, car copie et original paraissent remonter à la même époque. Cependant, nous sommes plutôt porté à croire que celui que possède M. Nivet-Fontaubert doit être de l'écriture de l'abbé Roby.

Un détail, qui a son importance, semble toutefois démontrer le contraire. Au cours de notre travail, nous avons, en effet, trouvé dans notre manuscrit une dizaine de vers qui sont absents de celui de M. Nivet-Fontaubert, ce qui prouverait qu'il n'est pas une copie du précédent.

(Note de l'auteur.)

Après avoir donné à son correspondant des détails sur sa nouvelle situation et son existence journalière, l'abbé nous avoue sa prédilection pour le *Virgile travesti* de Scarron, « qu'il a lu et relu tant de fois qu'il va finir par le savoir par cœur ».

« L'esprit y pétille, dit-il, et il est presque incroyable qu'une œuvre aussi gaie ait pu être écrite par un homme aussi malade. Je vais te faire parvenir cet ouvrage prochainement, puisque tu ne le connais pas encore, et je ne doute pas que tu éprouveras à sa lecture le même plaisir que j'y ai trouvé moi-même. Certains passages, que j'ai marqués au crayon, appelleront ton attention et tu pourras te convaincre, ainsi que l'a fort bien écrit Tristan l'Hermite,

Que c'est un drap à deux envers
Aussi bien d'un côté que de l'autre.

» Ne néglige pas surtout de lire la biographie que je joindrai à l'envoi et fais ton profit du portrait que le Malade de la reyne trace de lui-même. La bonne humeur, dont ce portrait est empreint, te donnera du courage à supporter tes souffrances, mon pauvre ami, et je serai heureux, si j'ai pu contribuer par cette communication à les égayer quelques instants.

» T'avouerai-je maintenant que, depuis quelque temps, je travaille, moi aussi, à rendre en vers patois burlesques l'*Énéide* du poëte de Mantoue? Versifier, tu le sais, a toujours été un de mes côtés faibles. Quand tu iras mieux et que tu viendras à Limoges, je te montrerai cela. Mais surtout, si tu vois l'abbé Bo...[1], ne lui parle de rien, et cela jusqu'à nouvel ordre.

» Au moment de clore ma lettre, je reçois la visite de l'abbé Valadon; je lui confie le livre et ce petit mot pour te les remettre.

» Adieu, cher ami, guéris bien vite et prie Dieu pour ton vieil et toujours bien attaché

« J. Roby. »

Il n'entre pas ici de tracer la vie de Scarron, cependant, puisque l'abbé Roby nous y invite, lisons, nous aussi, ce portrait dont la philosophie avait émerveillé le poëte limousin:

« J'ai 38 ans: j'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied; ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez

1. Mot effacé.

pour ne point porter perruque. J'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleu ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes cuisses et mes jambes ont d'abord fait un angle obtus et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre et ma tête se penchant sur mon estomac ressemble pas mal à un *Z*. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis. »

Il est difficile, ce nous semble, d'apporter plus de gaieté en une si triste occurrence.

Cet homme extraordinaire qui, grâce à la protection de M^me^ d'Hautefort, avait obtenu d'Anne d'Autriche une pension de 500 écus et l'emploi de *Malade en titre de la reyne*, cherchait à oublier ses souffrances en réunissant à sa table l'élite des gens de goût. On y éventrait nombre de bourriches de gibier, on

y tarissait les bouteilles, les jolis visages n'y manquaient même pas. L'amphitryon fournissait tout, et s'il ne prenait pas part au festin, au moins il n'épargnait ni l'esprit, ni la belle humeur.

C'était là qu'on lisait sous le manteau de la cheminée : *Le Ramage de l'oiseau*, *La Juliade*, *La Mazarinade*, et *Les Triolets frondeurs* où se trouvaient des pointes très vivement aiguisées.

Cyrano de Bergerac, piqué au vif par une de ces épigrammes qu'il attribuait à Scarron, ajoutait ce post-scriptum à son portrait : « Voilà dix ans que la parque lui a tordu le cou sans pouvoir l'étrangler. A le voir, ses bras tordus et pétrifiés sur ses hanches, on prendrait son corps pour un gibet où le Diable a pendu son âme. Et quelle âme, plus laide que le corps ! »

Tel ne fut pas, toutefois, l'avis de M^lle^ d'Aubigny, plus tard M^me^ de Maintenon, qu'il épousait vers cette époque. Lorsqu'on dressa le contrat de mariage, le notaire demanda au futur ce que sa fiancée apportait : « Deux grands yeux mutins, répondit-il, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. — Quel douaire lui assurez-vous ? — L'immortalité. »

Ce podagre, malgré sa laideur et sa diffor-

mité, avait un caractère si enjoué et si égal que, même au moment de mourir, il plaisantait. Saisi d'un hoquet quelques jours avant sa mort, il s'écria dans un moment de mieux : « Si j'en reviens, quelle belle satire je ferai sur le hoquet! » Autour de lui on pleurait beaucoup : « Mes amis, dit-il, je ne vous ferai jamais pleurer autant que je vous ai fait rire. »

Cette gaieté, inhérente au caractère de Scarron, se trouve à même dose chez l'abbé Roby et, en étudiant le premier, on étudie, pour ainsi dire, le second. Si celui-là est plus frondeur et plus philosophe, celui-ci est, en revanche, plus psychologue et plus observateur ; si le Malade de la reyne a plus de finesse dans la satire, le vicaire de Saint-Pierre a plus de bonhomie dans la malice et ses traits barbelés touchent toujours au bon endroit. Il y a dans le *Virgilo Limouzi* un goût de terroir qu'on ne retrouve pas dans le *Virgile travesti*, et les vers, harmonieux et savants laissent loin derrière ceux de l'abbé Richard et de Foucaud.

Parcourons, si vous le voulez bien, ce poëme, en nous arrêtant aux bons endroits ; à défaut de biographie plus détaillée, cette lecture nous fournira de précieux renseignements.

L'abbé Roby, avons-nous dit, est un observateur. Nul mieux que lui ne connaît son paysan, et aucune de ses habitudes ne lui échappe.

Parlant de l'amitié d'Énée pour son fils Ascagne, il écrit :

Ascagno ero l'effan gâta ;
Soun pai vio per se d'amita
Pus gros que l'un ne poudrio dire,
L'y tenio lo mo per ecrire,
Lou menavo pissas lous seix
Ovant de lou mettre jozeix[1].

Il l'amenait pisser les soirs ! Ce détail peut paraître puéril, mais combien il est exact !

Qui n' a pas été frappé de cette précaution que prennent les paysannes vis-à-vis de leur petits enfants, et qui n'a pas entendu cette phrase significative et toujours la même dans la bouche de la maîtresse de maison, au moment du coucher : *Ane, pitits, deforo* (Allons, petits, dehors) ? Les ustensiles de toilette faisant défaut, en effet, dans nos fermes de campagne, il est bon d'avoir de la prévoyance.

1. Ascagne était l'enfant gâté ;
Son père avait pour lui d'amitié
Plus gros que l'on ne pourrait dire,
Il lui tenait la main pour écrire,
Le menait pisser les soirs
Avant de le mettre au lit.

On invite les enfants qui ont un certain âge à sortir ; pour les autres, trop jeunes pour suivre leurs aînés, la mère leur donne la main et les accompagne.

Plus loin, ce sont les travers de ses compatriotes qui inspirent l'abbé Roby. Il s'en empare, les analyse en connaisseur, et les épigrammes qu'il dirige contre eux laissent leur empreinte marquée au fer rouge. Livori, le tourneur, le gros Chigot, Le Page, le coiffeur, Bardonnaud, Cibot, etc., tous de nobles inconnus pour nous, sont cités, quelques-uns pour recevoir des compliments, d'autres, et c'est le plus grand nombre, pour être tournés en ridicule.

Le portrait qu'il trace du Limougeaud mérite la citation. Il paraîtrait, d'après notre auteur, qu'à Limoges on est médisant, et qu'on s'occupe, la plupart du temps, de choses qui vous sont étrangères. Plusieurs, sans doute, trouveront l'esquisse outrée et accuseront le poëte de calomnie, beaucoup aussi trouveront qu'elle n'a pas mal de ressemblance. Laissons la parole à Vénus :

Au let de fas qui lou Nivello
Et te tourmentas lo cervello
D'offas que ne te touchent pas,
Coumo lou Limougeau set fas

Qu'o dy chas se pesto et fomino
Et per dehors tout examino,
Tu deurias, ce qu' ei pus pressa,
Sunnias chas te quis t'as leissa [1].

Ailleurs, c'est M. du Muraud, grand chasseur et grand conteur de blagues, qui apprend ce qu'il en coûte de parler à tort et à travers :

N'auvens Cossandro prophetesso
Que sobio plo touto lo pesso,
Mas eycoutado en sous perpaus
Tout coumo Moussur dau Muraud [2].

L'observation, chez l'abbé Roby, ne s'adresse pas seulement aux personnes, elle s'étend aux localités. Les usages sont dépeints et les légendes rapportées. A l'affût de tous les dictons populaires, il ne perd aucune occasion de les placer au moment opportun. Quelques-uns, dans sa bouche, pourront paraître étranges, mais il faut remarquer qu'en s'exprimant

1. Au lieu de faire là le Nivelle
Et de te tourmenter la cervelle
D'affaires qui ne te touchent pas,
Comme le Limougeaud sait faire,
Qui a chez lui peste et famine
Et par dehors tout examine,
Tu devrais, ce qui est bien plus pressé,
Soigner chez toi ceux que tu as laissés.

2. Nous entendons Cassandre prophétesse
Qui savait bien toute la pièce,
Mais qui était écoutée dans ses propos
Tout comme Monsieur du Muraud.

dans le langage où ces proverbes avaient cours, il était tout naturel pour lui d'y faire allusion. Lorsqu'il nous dira qu'Énée sera désormais *nourri comme un moine et mitonné comme un chanoine*, cette manière de parler ne sera pas, évidemment, exempte de malice, mais elle n'aura rien de surprenant.

Si nous abordons maintenant le côté burlesque, on est obligé de reconnaître que l'abbé Roby y est véritablement supérieur. Sa verve y est intarissable. Les explications qu'il donne de certains sentiments et les comparaisons qu'il établit sont d'un comique achevé. On est obligé de rire, et souvent ce rire est inextinguible.

Écoutez-le, par exemple fournir le motif de la colère de Pallas contre les Grecs. Ulysse et Diomède en étaient, paraît-il, seuls responsables :

> Y venguerent monias sey gans
> De la deësso lous ribans
> Ovant d'ovey lova lours deix
> Dount y viant grotta lours doreix[1].

Plus loin, certains passages sont encore plus risqués. Mais le patois, comme le latin,

1. Ils vinrent toucher sans gants
De la déesse les rubans,
Avant d'avoir lavé leurs doigts
Dont ils avaient gratté leurs derrières.

dans les vers ne brave-t-il pas l'honnêteté ? Oyez les conseils de l'oracle Phébus et l'état d'âme des Grecs après sa prédiction :

« Grecs, per vey lous vents favorableix
Que fogiant petas mats et cableix,
En approuchant dau port troyen,
Vous n'oguerès d'autre mouyen
Que de tuas no gento princesso ;
Votre retour en meimo espeço
Se deut poyas ; un de vautreix
N'en viroro lou blanc de l'eix,
Au be, si volès pus m'entendre,
Nas-vous-en tous vite vous pendre,
Au be, per vous parlas pus court,
Nas-vous-en fas vite l'omour. »
D'obord qu'uno si bello aubado
Fuguet saubudo dy l'ormado
Vous lour guessas dy quel eynei
Boucha lou cu d'un gru de mei[1].

Empressons-nous de faire remarquer que pour apprécier ces vers où l'abbé Roby a répandu si abondamment sa gaieté, il faut les lire dans la langue où ils ont été composés. La traduction leur fait perdre toute leur saveur.

1. Grecs, pour avoir les vents favorables,
Qui fassent craquer mâts et câbles,
En approchant du port troyen,
Vous n'eûtes d'autre moyen
Que de tuer une gentille princesse ;
Votre retour en même espèce
Se doit payer ; un de vous autres
En tournera le blanc de l'œil,

et elle leur donne une crudité qui choque le plus souvent. Tel est le cas pour le passage cité plus haut. Le patois admet des expressions et des adjectifs, qui rendus en français, sont inconvenants et grossiers.

Continuer les citations serait déflorer l'œuvre ; nous laissons au lecteur le soin d'apprécier lui-même les qualités de ce poëme et le plaisir de se délecter aux bons endroits. Le supplice de Laocoon qui a inspiré à Virgile cet admirable épisode, consacré par le suffrage des siècles, fait également dans ce travail le sujet du tableau le plus saisissant qu'on puisse imaginer. L'abbé Roby nous a dévoilé là les heureuses qualités dont il était pourvu.

Grammaticalement parlant, on observera le tour ingénieux donné à la plupart des vers. Les interversions de membres d'une même phrase y sont fréquentes, presque continuelles, sans que pour cela la clarté y perde ses droits. On remarquera, en outre, que les avant-dernières syllabes de chaque vers

Ou bien, si vous ne voulez plus m'entendre,
Allez-vous-en tous vous pendre,
Ou bien, pour vous parler plus court,
Allez-vous-en faire vite l'amour. »
D'abord qu'une si belle aubade
Fut connue dans l'armée,
Vous leur auriez dans cet ennui
Bouché le cu d'un grain de mil.

riment entre elles, la plupart du temps. Ce détail vient encore ajouter à la mélodie, en flattant plus agréablement l'oreille.

Le *Virgilo Limousi* fut terminé en août 1748 et achevé de copier en 1752, au mois de mars.

Outre cela, l'abbé Roby avait composé de nombreuses chansons dont le texte n'est pas parvenu jusqu'à nous. Une seule pièce a survécu. C'est un compliment en vers patois, qui fut débité en 1751, par un écolier du collège des Jésuites de Limoges, vêtu en paysan, quand M. Chaumont de Millière, intendant de la province, alla faire une première visite à cet établissement.

Il a été publié dans la première édition des *Poésies de l'abbé Richard*, en 1824.

Hubert Texier.

P.-S. — La traduction qu'on trouvera en regard du texte original est aussi littérale que possible. On nous excusera donc d'avoir sacrifié l'élégance et la correction à une minutieuse fidélité.

Ceci posé, il est nécessaire de présenter certaines observations sur les règles de la prononciation de l'idiome limousin.

Notre patois a plusieurs diphtongues qui

ne sont pas d'usage dans le français. *Ai*, *aou*, *eou*, *ei*, se prononcent : *â-i*, *â-ou*, *é-ou*, *é-i*.

A-i ne se prononce pas comme dans le verbe *haïr* qui forme deux syllabes et où l'*i* est très détaché de l'*a*, mais presque comme dans le cri de douleur *aïe*, en insistant sur la première voyelle qui porte l'accent tonique, exemple : *lou polâ-i*, le palais.

Il y a, en outre, dans notre alphabet des lettres doubles que l'alphabet français n'admet point ; ces lettres sont *tc* et *dj*.

Ch, qui est dans les mots français, tels que *chambre*, *chaudière*, a dans le patois l'articulation *tch* : *tchambro*, *tchaudiero*.

Le *j*, qui est dans le mot français *jamais*, se prononce *djomai*. Ces lettres s'affaiblissent souvent en *ts* et en *dz*. Il est assez difficile de faire connaître par écrit la prononciation du *tch* et du *dj*, mais, employant ici un exemple assez original donné par Béronie dans son Dictionnaire, nous dirons avec lui : « Il n'est pas de jeune homme qui, pour s'amuser sur le bord d'une rivière, n'ait lancé en l'air une petite pierre plate qui, tombant dans l'eau, rend ce son de *tse*. C'est exactement le son de notre *ts*. Mettez le *d* à la place du *t* et le *z* à la place de l'*s*, et vous aurez le son *dz*. »

Toutes les voyelles se prononcent comme dans le français, excepté que l'*e* n'est jamais muet et ne doit jamais remplacer l'*a* comme il arrive souvent dans le français. Exemple : *rendre* s'écrira en patois *randre*. Les lettres mortes, nombreuses dans le français, existent moins dans le patois ; presque toutes se prononcent.

Dans les mots français *ils courent*, les lettres *nt* sont mortes et on prononce comme si elles n'existaient pas, tandis que dans le patois on fera sonner l'*n* : *Y couraint*.

M final a le même son que *n*. Exemple : *lo fam*, la faim ; *iù* avec un accent circonflexe se prononce *iau*. Exemple : *proutectiù*, qui veut dire protection, sonnera *proutectiau*.

Le *gn*, comme dans *mountagno*, se prononce comme s'il était écrit *mountanio* et ne forme qu'une syllabe, quelle que soit la façon dont il est écrit.

Enfin, notre patois, comme le latin, se passe d'accents : grave, aigu. Quelquefois, l'accent circonflexe et le tréma sont employés, le premier pour indiquer qu'on doit appuyer sur la voyelle sur laquelle il se trouve, le second pour faire ressortir la fonction double d'une voyelle. *Lou païs*, le pays.

L'abbé Roby a cependant employé l'accent

grave en différentes circonstances. Nous avons tenu à respecter sa ponctuation, ainsi que son orthographe sur laquelle il y aurait de nombreuses observations à faire.

H. T.

ARGUMENT ANALYTIQUE

LIVRE I

Proposition et invocation. — Prédilection de Junon pour la ville de Carthage. — Causes de sa haine contre les Troyens. — Les Troyens partent des côtes de la Sicile. — Plaintes de Junon. — Elle se rend en Éolie pour engager Éole, dieu des vents à exciter une tempête. — Discours de Junon à Éole. — Réponse d'Éole. — Tempête. — Au bruit de la tempête, Neptune s'élève sur les eaux; il apostrophe les vents et calme les flots. — Les Troyens abordent sur les côtes de Libye. — Discours d'Énée à ses compagnons. — Discours de Vénus à Jupiter: elle se plaint des malheurs des Troyens. — Réponse de Jupiter : il la console en lui dévoilant les hautes destinées d'Énée et de ses descendants. — Vénus se présente à Énée sous la forme d'une chasseresse; elle lui raconte l'histoire de Didon et s'engage à se rendre auprès de la reine de Carthage. — Elle lui annonce l'arrivée de sa flotte et de ses compagnons. —En le quittant,

elle l'enveloppe d'un nuage qui le rend invisible. — Énée et Achate se rendent à Carthage. — Description des travaux et de la construction de cette ville. — Bois sacré. — Énée voit dans le temple de Carthage une suite de tableaux qui représentent les principaux événements de la guerre de Troie. — Didon se rend au temple de Carthage. — Énée y voit arriver ensuite ceux de ses compagnons que la tempête avait séparés de lui. — Ilionée fait connaître à Didon la triste situation des Troyens et lui demande sa protection. — Réponse favorable de Didon. — Énée et Achate, jusqu'alors invisibles, apparaissent au milieu des Tyriens. — Discours d'Énée à Didon. — Réponse de Didon. — Elle offre l'hospitalité aux Troyens et conduit Énée dans son palais. — Énée envoie Achate chercher Ascagne et les présents qu'il destine à la reine. — Vénus, qui redoute pour Énée la ville consacrée à Junon, endort Ascagne dans les bois d'Idalie, et envoie Cupidon à sa place. — Cupidon, sous la conduite d'Achate, se rend au palais. — Description du festin offert à Énée et à ses compagnons. — L'Amour, au milieu des caresses qu'il reçoit de Didon, lui inspire une vive passion pour Énée. — Didon demande à Énée l'histoire de ses voyages et des malheurs de sa patrie.

LIVRE II

Énée fait à Didon le récit de la prise et du sac de Troie. — Les Grecs, après dix ans de combat inutile, ont recours à la ruse. — Ils feignent d'abandonner le siège et de retourner dans leur pays; mais ils se retirent seulement derrière Ténédos, en laissant dans le camp un cheval de bois d'une grandeur monstrueuse et plein de soldats armés. Les Troyens, sans défiance, viennent en foule et admirent la construction colossale. — Laocoon s'efforce en vain de la leur rendre suspecte. — Stratagème de Sinon. — Laocoon et ses deux fils étouffés par deux serpents. — Les Troyens placent le cheval dans la citadelle. — La nuit venue, Sinon ouvre les flancs du cheval; les Grecs en sortent et envahissent la ville. — Énée voit en songe Hector qui l'avertit de se préparer à la fuite et d'emporter les Dieux de la patrie. — Panthée, prêtre d'Apollon, instruit Énée des événements qui viennent de se passer dans la ville. — Le héros, suivi de quelques guerriers Troyens, se précipite au milieu des combats. — A la faveur d'un déguisement, ils obtiennent d'abord quelques avantages; mais bientôt ce déguisement devient funeste à la troupe. — Le palais de Priam est assiégé. — Mort de Priam, tué par Pyrrhus. — Vénus se montre à Énée au

moment où il allait immoler Hélène aux mânes de ses concitoyens ; elle le détourne de ce crime inutile et l'engage à s'occuper du salut de son père, de sa femme et de son fils, en les emmenant hors de Troie. — Anchise refuse de partir. — Un prodige le décide enfin. — Énée sort de la ville portant Anchise sur ses épaules, et suivi d'Ascagne et de Créuse. — Poursuivi par les Grecs dans sa fuite, Énée perd de vue Créuse ; désespéré, il revient sur ses pas, rentre dans la ville et la cherche partout inutilement. — L'ombre de Créuse lui apparaît et lui annonce qu'elle n'est plus. — Énée va rejoindre ses compagnons, dont le nombre s'est grossi en son absence, et il gagne avec eux les montagnes.

ÉNÉIDE

LIVRE PREMIER

VIRGILO LIMOUZI

ENEIDO. — LIBRE PREMIÈS

EXORDE DU POÈME OU PROTASE

Yau qu'autrâs ve dessous l'ourmeu
Jugavo si be dau charmeu,
Dessur lo verdo faugiero
Sobio fas dansas no sautiero[1],
Gate de restas sous l'ourmeu
Eveula coum' un grand vedeu,
Foguei n'ecrit qu'en oboundanço
Procuret de quaulias lo panço
Dau pus gourmand lobourodour;
Las fennas crubiant d'haunours
L'imprimeur daquel' oubrage
Que me vaguet mai d'un froumage;
Auro ne sai per qual' hozard
Qu'yau me sai randu pus soudard,
Vau chantas sur un' autro fleyto,
Lous cots de dards et d'arboleyto,

1. La *sautière* est une danse usitée dans les campagnes du Limousin.

VIRGILE LIMOUSIN

ÉNÉIDE. — LIVRE PREMIER

EXORDE DU POÈME OU PROTASE

Moi qui, autrefois, sous l'ormeau
Jouais si bien du *charmeau*[1],
(Qui) sur la verte fougère
Savais faire danser une *sautière*,
Fatigué de rester sous l'ormeau
Étendu comme un grand veau,
Je fis un écrit qui en abondance
Dérangea le ventre (fit rire)
Du plus gourmand laboureur;
Les femmes couvraient d'honneurs
L'imprimeur de cet ouvrage
Qui me valut plus d'un fromage;
Maintenant que, je ne sais par quel hasard,
Je suis devenu plus guerrier,
Je vais chanter sur une autre corde
Les coups de dards et d'arbalète,

1. Le *charmeau* est une espèce de flûte faite avec du bois de jeune charme.

L'engrauniadas, lous cots de pet
Que dounet et que ressaubet
Meitre Eneas, lou fils d'Anchiso,
Que tout penud, tout en chomïso,
En d'un grand bissac ple de po,
Lo meyta d'un pâti en pot,
Deynichet de lo vieillo Troyo
Dount lous Grecs fogiant fe de joyo.
Au venguet, fa coum' un luti,
A Roumo apreney dau leti,
Tatet de la vacho enrogeado
Sur terro; sur mer, lo pelado,
Lo teigno, lous peix, lou farci
Lou randèrent tou mau feyci!
A lo fi, pertant, lou desti
Lou gitet au poÿs leti;
Au ly bâtiguet uno vilo
Be qu'au n'agues ni crau ni pilo;
Au ly foguet mettre souvent
So rapiero rouïllouso au vent,
Car sous vezis, gens sey cervello,
Ly charchovant souvent querello;
Au vio cregu, coum' un ennouçent,
N'ovey qu'a dire : Diû sio sent!
Mas quis Letis, natiû barbaro,
Que frapovant sey dire garo
Lou perseguèrent sey quartiès
Et per li moutras soun meytiès,
Dounerent dessur sas molinas;
L'in coûtet beucop de charpi,

Les égratignures, les coups de pied
Que donna et que reçut
Maître Énée, le fils d'Anchise,
Qui, pieds nus, tout en chemise,
Avec un grand bissac plein de pain,
La moitié d'un pâté en pot,
Dénicha (déguerpit) de la vieille Troie
Dont les Grecs faisaient feu de joie.
Il vint, fait comme un lutin,
A Rome apprendre du latin,
Tâta de la vache enragée
Sur terre; sur mer, la pelade,
La teigne, les poux, le farcin
Le rendirent tout mal tourné!
A la fin, pourtant, le destin
Le jeta au pays latin;
Il y bâtit une ville
Bien qu'il n'eût ni trou ni pile (ni sou ni maille);
Il lui fallut mettre souvent
Sa rapière rouillée au vent,
Car ses voisins, gens sans cervelle,
Lui cherchaient souvent querelle;
Il avait cru, comme un innocent (badaud),
N'avoir qu'à dire : Dieu soit saint!
Mais ces Latins, nation barbare,
Qui frappaient sans dire gare,
Le poursuivirent sans quartiers
Et pour lui montrer son métier,
Lui donnèrent sur ses culottes.
Il lui en coûta beaucoup de charpie,

De baume tout un ple toupi
Quonei se dount lo natiû letino
Creu vey tira soun origino.

INVOCATION

Muso, me dirias-tu no chauso?
Per quau mouyen, per qualo causo,
Eneas, quel' home de be,
Que n'o jomai jura so fe,
Digio per jour cent oremus
Qu'au vio para de priamus,
Suffriget sur mer et sur terro
Lo teigno, lo foueyro et lo guerro?
Que voulio l'injusto possiû
De Junon a d'un devoutiû?
Cregio que lous Diûs de Virgilo
Erant eyzants de tant de bilo.

L'INTRIGUE OU ÉPITASE

Aupres de lo natiû d'Alyès
Que net culis dy soun vargès
Las richessas dount lo fai glorio,
Cartage, si ai bouno memorio,
Fuguet bati per lous Tyriens,
Tous grands pirateix et vauriens;
Quelo bello villo ero antiquo
Mai qu'aucun' autro de l'Afriquo
Dau tems que lous poŷs erant
Sey bullo au premiès counquerant;

De baume un plein pot.
C'est de lui que la nation latine
Croit avoir tiré son origine.

INVOCATION

Muse, me dirais-tu une chose?
Par quel moyen, pour quelle cause,
Énée, cet homme de bien,
Qui n'a jamais abjuré sa foi,
Qui disait par jour cent oremus
Qu'il avait ornés de priamus,
Eut à souffrir sur mer et sur terre
La teigne, la foire et la guerre?
Que voulait l'injuste passion
De Junon à un dévot?
Je croyais que les Dieux de Virgile
Étaient exempts de tant de bile.

L'INTRIGUE OU ÉPITASE

Auprès de la nation d'Alyès
Qui alla cueillir dans son jardin
Les richesses dont elle fait gloire,
Carthage, si j'ai bonne mémoire,
Fut bâtie par les Tyriens,
Tous grands pirates et vauriens;
Cette belle ville était antique
Plus qu'aucune autre de l'Afrique
Au temps où les pays étaient
Sans bulle au premier conquérant;

Subre las côtas de Libio,
Tout a rebours de l'Itolio,
Vis a vis de l'endre de lo mer
Que[1] lou Tibre marnoux se perd.
L'y vio de tout en oboundanço
Mas que l'un gues de lo finanço;
No bouno farço de goure
S'y dounavo presque per re.
Aux peupleix lo peu demingeavo
Et gaire lo pâ n'y duravo.
A quî, Junon, lou loung d'un plai,
Vio fa batis soun grand polai;
Lo vûdo n'ero magnifiquo,
Ello ly tenio no bouriquo,
Un groniès per sorras soun fe,
Un singe, un porc, un chat, un che;
Sieix foumariès en reng de ballo
Ornovant lo porto royalo;
Quis de Bella ly oviant opprei
De n'ovey toujours trei porei.
Uno villo si be rengeado
A Samos fuguet preferado;
Lo ly tenio soun arsenat,
Qu'ero ferma d'un codenat,
Ent' erant diesept arboleytas,
Douge tambours, quatorzé fleytas,
Sieix mousqueix pleis de pouverin,
D'autreix que n'oviant re dedin;

1. Cette phrase est incorrecte. Le mot patois *que* devrait être remplacé par : *ente*, de façon à pouvoir traduire comme

(Elle était) sur les côtes de Libye,
Tout à rebours de l'Italie,
Vis-à-vis de l'endroit de la mer
Où le Tibre marneux se perd.
Il y avait de tout en abondance
Pourvu qu'on eût de la finance;
Une bonne farce de goret
S'y donnait presque pour rien.
Aux peuples la peau démangeait
Et guère la paix n'y durait.
Là, Junon, le long d'une haie,
Avait fait bâtir son grand palais;
La vue en était magnifique,
Elle y avait une bourrique,
Un grenier pour serrer son foin,
Un singe, un porc, un chat, un chien,
Six tas de fumier en rang de balle
Ornaient la porte royale;
Les gens de Bellac lui avaient appris
D'en avoir toujours trois paires.
Une ville si bien rangée
A Samos fût préférée;
Elle y tenait son arsenal,
Qui était fermé d'un cadenas,
Où étaient dix-sept arbalètes,
Douze tambours, quatorze flèches,
Six mousquets pleins de pulvérin
Et d'autres où il n'y avait rien dedans;

nous l'avons fait: vis-à-vis de l'endroit de la mer *où* le Tibre se perd, au lieu de: *Que* le Tibre se perd.

Lo ly roulavo lou carosso
Attola d'uno viello rosso
Et d'un tres magre chovau gris
Qu'erant tous doux bien mau nuris.
Ni mai voulio, grounde quî grounde,
Ly foundas l'empire dau mounde
Et fourças tous lous Romuliens
A beyjas lo botto aux Tyriens;
Mas lou desti l'y vio mey n'ordre
Ente lo ne poudio pas mordre.
Deilors, so pus grando possiû
Ero, a forço de protectiû,
D'aumentas l'Eitat de Cartage
Dau dre de vendre lou froumage
Et de levas dous deniès d'or
Per entrado sur chaque porc.
Mas l'ovio dy soun almonac
Qu'un jour Cartage mau mena
Sirio per lo gent Romulienno
Que deissendent[1] de lo Troyenno,
Qu'aquelo natiû, per lo guerro,
Vendrio, meitresso de lo terro,
Aux Libiens coum' a d'autreix
Bien eypounsetas lous doreix,
Que las Parquas, maugra lo damo,
Filovant deija quelo tramo.

1. On remarquera que le verbe *deissendent* est à la troisième personne du pluriel, alors que grammaticalement il devrait être à la troisième personne du singulier, puisque son sujet est : la gent Romulienne. Au lieu de *deissend* (descend), l'abbé Roby a mis *deissendent* (descendent) ; c'est

Elle y roulait le carrosse
Attelé d'une vieille rosse
Et d'un très maigre cheval gris
Qui étaient tous deux bien mal nourris.
Elle voulait encore, coûte que coûte,
Y fonder l'empire du monde
Et forcer tous les Romuliens
A baiser la botte aux Tyriens;
Mais le destin y avait mis un ordre
Où elle ne pouvait mordre.
Dès lors, sa plus grande passion
Était, à force de protection,
D'augmenter l'État de Carthage
Du droit de vendre le fromage
Et de lever deux deniers d'or
Par entrée sur chaque porc.
Mais elle avait dans son almanach
Qu'un jour Carthage malmenée
Serait pour la gent Romulienne (serait la propriété
Qui descend de la Troyenne, [de)
Que cette nation, grâce à la guerre,
Viendrait, en maîtresse de la terre,
Aux Libyens comme à d'autres
Bien épousseter les derrières,
Que les Parques, malgré la dame,
Filaient (ourdissaient) déjà cette trame.

là une particularité toute spéciale à l'idiome limousin : lorsque le sujet représente, comme dans le cas présent, une collectivité, on peut mettre le verbe au pluriel ou au singulier.

D'alliour Pâris lo disset bello
Tout coumo nò francho pernello
Et que soun nas ero prou beu
Per fas sieix mancheix de couteu;
Huroux si au gues tengu so lingo !
Deipei, Junon per un' eypingo
Guesso fa sur so porenta
Dous millo acteix d'hostilita;
Ganimedo, enguèro, a so fillo
Hebe, si bravo, si gentillo,
Vio bailla de lo porto au nas
Sey que lo pougues rozounas.
Tout a quo, se mettent en quinto,
Coumo si lo gues begu pinto,
Sur mer aux Troyens devoussiûs;
Lo fogio fas las proucessiûs;
Quel' Italio tant vougudo
S'eyvanusissio de lour vudo;
Quand y pensovant lo teneix
Y preniant Paris per corbeix;
Lo lou fogio per no bricolo
Preney lou chomi de l'eicolo;
Tant follio suffri de mauten
Per foundas l'empire Romen !
Lo paubro recruo troyenno,
Quitant lo coto sicilieno,
A peno vio mei voil' au vent,
Chacun dansant, chacun bevant,

1. Hébé était fille de Junon; Ganymède la remplaça

D'ailleurs Pâris avait dit qu'elle était belle
Tout comme une franche péronnelle
Et que son nez était assez beau (gros)
Pour faire six manches de couteaux ;
Heureux s'il avait retenu sa langue !
Depuis, Junon pour une épingle
Eût fait sur sa parenté
Deux mille actes d'hostilité ;
Ganymède, outre cela, à sa fille
Hébé, si jolie, si gentille,
Avait donné de la porte au nez
Sans avoir pu la raisonner.
Tout à coup, se mettant en quinte
Comme si elle eût bu pinte,
Sur mer aux Troyens dévots
Elle faisait faire les processions ;
Cette Italie tant voulue
S'évanouissait de leur vue ;
Quand ils pensaient la tenir,
Ils prenaient Paris pour direction ;
Elle leur faisait pour une bricole
Prendre le chemin de l'école ;
Tant il fallait souffrir de mauvais temps
Pour fonder l'Empire romain !
La pauvre recrue troyenne,
Quittant la côte sicilienne,
Avait à peine mis voile au vent,
Chacun dansant, chacun buvant,

dans ses fonctions qui consistaient à verser le nectar aux Dieux. De là, la colère de Junon.

Que Junon, so vengenso en têto
Vesen quis malhuroux fas feto,
N'en oguet un si grand depiet
Que lo n'en pisset dy lou liet.
« Faut yeu, ly digio so pensado,
Que soto, au bout de to fusado,
T'ayas mingea toun sent Creypi
Sey jomai vey gu lou credi
De chossas louen de l'Itolio
Queu rey de careu et so troupo ?
Pallas per no peccadillo
Mettet lous Grecs a lo mandillo,
Beucop de lours veisseux grilet,
D'autreix a found ello coulet,
Perceque Ajax, sey ley ni fe,
De Cassandro dy lo chopello
Chafrouliet un pau lo dentello ;
L'actiû d'aquieu petas de guerro
Mettet Pallas en tau coulero
Que sur se lo tiret d'enler
Lou vieix mousquet de Jupiter ;
Lou fet dy so panso crebado
N'en foguet no pipo allumado ;
Per lou secours d'un tourbillou
Que l'y servit de poustillou,
L'enlevet, et chauso bien rudo,
Lou sicliet sur peiro pounchudo ;
Et me que sai reino de l'er,
Sor et fenno de Jupiter,
Que sai noblo de quatre raças

Que Junon, sa vengeance en tête,
Voyant ces malheureux faire la fête,
En eut un si grand dépit
Qu'elle en pissa dans le lit.
« Faut-il, lui disait sa pensée,
Que sotte, au bout de ton fuseau,
Tu aies mangé ton saint Crépin,
Sans jamais avoir eu le crédit
De chasser loin de l'Italie
Ce roi de carreau et sa troupe?
Pallas pour une peccadille
Mit les Grecs à la mendicité,
Brûla beaucoup de leurs vaisseaux,
En coula d'autres à fond,
Parce qu'Ajax, sans loi ni foi,
De Cassandre dans la chapelle
Chiffonna un peu la dentelle;
L'action de ce foudre (?) de guerre
Mit Pallas dans une telle colère
Que sur lui elle tira du haut de l'air
Le vieux mousquet de Jupiter;
Le feu dans sa panse crevée
En fit une pipe allumée;
A l'aide d'un tourbillon
Qui lui servit de postillon,
Elle l'enleva, et, chose bien rude,
L'assit sur une pierre pointue;
Et moi qui suis reine de l'air,
Sœur et femme de Jupiter,
Qui suis noble de quatre races

Qu'ai doux loquâis, mais doux corossas,
Faut yeu qu'uno soulo natiû
Me doune retordre dau fiû
Et m'en doune mas plenas pochas?
Quis Troyens quonei daus corps de rochas;
En diez ans, a moun grand regret
Countr'y n'ai fa aucun prougret;
Apres no counfusiû si grando
A Junon qui foro d'offrando?
Pas lou mindre pitit tourteu!
Pas un clafoutis[1], ni gâteu!
Mo divinita malhurouso
N'auro pas n'auveillo foucyrouso!
Dovant moun autar sey presens
Mous petreix curorant lours dens. »
Per juga quauquo coumedio,
Lo partiguet per l'Eolio,
Poÿs qu'ei tout gounflo d'un ven
Que meno toujours lou mauten;
Dy no grando et negro coverno
Lou fier Eolus ly gouverno
Las tempêtas, lous tourbillous
Qu'abattent tant de povillous;
Eyzerço sur y lo poulisso
Et s'y fant lo mindro molisso
Din bouno preyjou lou grapau
So be tot lour dounas repau.

1. Gâteau limousin fait avec des cerises, de la farine, du lait et des jaunes d'œufs.

Qui ai deux laquais et deux carrosses,
Faut-il qu'une seule nation
Me donne du fil à retordre
Et m'en donne mes pleines poches?
Ces Troyens ce sont des corps de roches;
En dix ans, à mon grand regret,
Je n'ai fait contre eux aucun progrès;
Après une confusion si grande,
A Junon qui fera des offrandes?
Pas le moindre petit tourteau!
Pas un clafoutis, ni gâteau!
Ma divinité malheureuse
N'aura pas une brebis foireuse!
Devant mon autel sans présents
Mes prêtres cureront leurs dents. »
Pour jouer quelque comédie,
Elle partit pour l'Éolie[1],
Pays qui est tout gonflé d'un vent
Qui amène toujours le mauvais temps;
Dans une grande et noire caverne
Le fier Éole y gouverne
Les tempêtes, les tourbillons
Qui abattent tant de pavillons;
Il exerce sur eux la police
Et s'ils font la moindre malice
Dans une bonne prison le crapaud
Sait bientôt leur donner repos.

1. L'Éolie, chez les poètes, est ce groupe d'îles situées dans la mer Tyrrhénienne, au nord de la Sicile, et connues sous le nom d'îles Lipari.

Enrogeas d'etre de lo sorto,
Y ne cherchent mas uno porto;
Lou murmure d'aquis mutis
Fai lo mountagno retentis;
Eolus siclia sur no rocho
En doux bous pistouleix de pocho
Et soun grand sceptre de rouveix,
Vous lour douno dessus lous deix,
Au be, de pau de quauquo pesso,
De ten en ten au lou coresso.
Si n'ero se, lous vens dy l'er
Bufforiant lo terro et lo mer;
Lou quitte[1] ceu dy quiau rovage
Aurio be tot plegia bogage.
Meitre Jupiter qu'ovio pâu
Qu'y ne li roumpessant lou câu
Lou mettet dy no grando cavo
Qu'uno bouno trapo fermavo;
Sur lo trapo per codena
De grands rouchès ovio mena.
Lous vens deipendent d'aquiau rey,
Tous, mai quis d'aquis de dorey.
Junon net en d'un pet de crotto
A d'un tau rey beijas lo botto
Et ly foguet aquiau discour
Au be un autre qu'ero meillour:

1. On remarquera cette expression : *Lou quitte ceu*, qui, littéralement traduite, veut dire : *Le quitte ciel*. Cette locution a subsisté en limousin et est employée couramment chez les gens du peuple pour couronner un raisonnement

Enragés d'être de la sorte,
Ils ne cherchent qu'une porte ;
Le murmure de ces mutins
Fait retentir la montagne ;
Éole, assis sur une roche
Avec deux bons pistolets de poche
Et son grand sceptre de chêne,
Vous leur donne sur les doigts,
Ou bien, de peur de quelque pièce,
De temps en temps les caresse.
S'il n'était lui, les vents dans l'air
Emporteraient la terre et la mer ;
Le ciel lui-même dans ce ravage
Aurait bientôt plié bagage.
Maître Jupiter, qui avait peur
Qu'ils ne lui rompissent le cou,
Les mit dans une grande cave
Qu'une bonne trappe fermait ;
Sur la trappe pour cadenas
De grands rochers il avait mené.
Les vents dépendent de ce roi,
Tous, même ceux de derrière.
Junon alla dans un pied de crotte
A un tel roi baiser la botte
Et lui fit ce discours
Ou bien un autre qui était meilleur :

ou pour lui donner plus de poids. Exemple: *Le quitte M. X... n'a pu faire autrement*, ce qui revient à dire : M. X... *lui-même* n'a pu faire autrement.

HARANGUE DE JUNON A ÉOLE

« Eolo, per que to courouno
T'ei vengudo dau diû que touno
Quonei de moun home Jupiter,
Meitre de lo terro et de l'er;
Perque daus vens t'as l'intendenço,
Per las domas to coumplosenço
Me fai coumptas sur un plosei
Que deipend plo de toun poudei.
Uno natiû qu'ai prezo en haino
Voguo vers la mer de Thyrreno,
Fai no tempêto d'impourtanço,
Lacho tous vens en oboundanço
Quand yau deurio bouchas moun nas;
Fai lous coum' au faut permenas,
Coulo me lours veisseux a found
Dy quauqu' endre que sio prefound;
Quis couquis ant lo vito duro;
Yai chas me, quonei chauso seguro,
Quatorze fillas dount lou corps
N'ei, sur mo fe, ni boussu ni tors.
Deyopéo vaut mai que toutas,
Daus pâtis lo so fas las croutas
Et denguero mier las mingeas;
To meyjou lo saubro rengeas,
Lo legit bien dy las mandinas,
Ello lovoro tas molinas
Quand l'aurant gu quauqu' accident;
Yau vole t'en fas un present

HARANGUE DE JUNON A ÉOLE

« Éole, si ta couronne
T'est venue du Dieu qui tonne,
C'est « des mains » de mon homme Jupiter,
Maître de la terre et de l'air;
Puisque des vents tu as l'intendance,
Pour les dames ta complaisance
Me fait compter sur un plaisir
Qui dépend sûrement de ton pouvoir.
Une nation que j'ai prise en haine
Vogue vers la mer Tyrrhénienne,
Fais une tempête d'importance,
Lâche tes vents en abondance
Quand je devrais me boucher le nez;
Fais-les comme il faut promener,
Coule-moi leurs vaisseaux à fond
Dans quelque endroit qui soit profond;
Ces coquins ont la vie dure;
J'ai chez moi, c'est chose sûre,
Quatorze filles dont le corps
N'est, sur ma foi, ni bossu, ni tors.
Déiopée vaut plus que toutes,
Des pâtés elle sait faire les croûtes
Et encore mieux les manger;
Ta maison elle saura ranger,
Elle lit bien dans les matines,
Elle lavera tes culottes
Quand elles auront eu quelque accident;
Je veux t'en faire un présent

Et que per countrat lo te preigno,
Quo tendro coumo de lo teigno;
A quonei no dounatiû de corps
Que duroro jusqu'a lo mort;
Lo te proumet en moridage
No troupo de brave meinage.
Viso bien, forens-nous dau vi ? »
Lors Éolus, tout rejauvi,
Quiau charmant discours deygueino :

RÉPONSE D'ÉOLE A JUNON

« Quonei votr' offas, puissanto reino,
De counsultas votre dessen
Et de bien fas votr' examen,
Car si n'aribo dou topage
Vous n'en poyorès lou doumage;
Per me, sai votre servitour,
Per v'auboïs de net, de jour,
Mas, quand au ly vai de lo pocho
Yau sai tant sourd coum' uno rocho.
Tant pitit que sio moun poudei
Quonei vrâi que vous m'ovès fat rei;
Per vous possede no courouno
De letou daura, plo bouno;
Vous me fas dounas moun cuber
A lo taulo de Jupiter;
Sai meitre daus vens et orageix
Qu'apaubrissent tant de villageix. »
En achobant quiau coumpliment,

Et que par contrat elle te prenne,
Cela tiendra comme de la teigne ;
C'est une donation de corps
Qui durera jusqu'à la mort ;
Elle te promet en mariage
Une troupe de jolis enfants.
Regarde bien, ferons-nous du vin ? »
Alors Éole, tout réjoui,
Dégaîne ce charmant discours :

RÉPONSE D'ÉOLE A JUNON

» C'est votre affaire, puissante reine,
De consulter votre dessein
Et de bien faire votre examen,
Car s'il arrive du tapage
Vous en payerez le dommage ;
Pour moi, je suis votre serviteur
Pour vous obéir, de nuit, de jour,
Mais, quand il y va de la poche
Je suis aussi sourd qu'une roche.
Aussi petit que soit mon pouvoir,
Il est vrai que vous m'avez fait roi ;
Par vous je possède une couronne
De laiton doré, bien bonne ;
Vous me faites donner mon couvert
A la table de Jupiter ;
Je suis maître des vents et orages
Qui appauvrissent tant de villages. »
En achevant ce compliment,

Dy lous rouchès si bravoment
Dounet de so lanço rouillado
Que lo mountagno deivirado
Leysset aux vens un pau de jour ;
Y ne charchovant gro meilliour ;
Y surtiguèrent en armado
Per l'eyberturo presentado,
S'en anèrent gensas lous champs
Et sur lo mer fas lous mechans.
Alors lous cris daus moriniès
Pourtas de lo cavo au groniès,
Lou bru de las vergas roumpudas,
Toutas las nibleix coufoundudas
Aux Troyens, vrâis suffro doulour,
Deraubent lo vudo dau jour.
Lo net de soun creipe coueiffado
Dessubre lo mer s'ei campado,
Lors lou ceu se met de tounas
Et las parofias de sounas ;
Lous eycliars servent de chandello,
Taut n'en vet no grando sequello ;
Aux Troyens tout parei pers lor
Un' affirmatiû de lo mort.
Eneas dy quieu tripoutage
De sous membreix perdet l'usage,
Au venguet tant fre coumo glia ;
En soun canessou tout moulia
Au pousset mai d'uno dougeno
D'ah, paubre ! fropant so peitreno
Et levant las douas mas dy ler,

Dans les rochers si bravement
Il donna de sa lance rouillée
Que la montagne retournée
Laissa aux vents un peu de jour;
Ils ne cherchaient rien de mieux;
Ils sortirent en armée
Par l'ouverture présentée,
S'en allèrent battre les champs
Et sur la mer faire les méchants.
Alors les cris des mariniers
Portés de la cave au grenier,
Le bruit des verges rompues,
Tous les nuages confondus
Aux Troyens, vrais souffre-douleurs,
Dérobent la vue du jour.
La nuit de son crêpe coiffée
Sur la mer s'est campée,
Alors le ciel se met à tonner
Et les paroisses à sonner;
Les éclairs servent de chandelle,
Tant il en vient une grande séquelle;
Aux Troyens tout cela paraît alors
(Comme) une affirmation de la mort.
Enée, dans ce tripotage,
De ses membres perdit l'usage,
Il devint aussi froid que glace;
Avec son caleçon tout mouillé
Il poussa plus d'une douzaine
D'ah, pauvre! Frappant sa poitrine
Et levant les deux mains en l'air,

D'uno tenent soun bounet vert,
Lachet quelas tristas poraulas :

LAMENTATION D'ÉNÉE SUR LA TEMPÊTE

« Cregio essey mingea de las graulas
Et quo siro per lous peissoux !
Ah ! n'en tene dy mous chaussoux !
Lo malo basso de l'aubado !
Merai dounc dy l'aiguo solado !
Forai dounc credas : Lou rey beu !
Sirai dounc de quauque barbeu
Ou d'uno mouludo lo proyo !
Moun corps aux daufis foro joyo !
Un rey mingea per daus peyssous !
Ah ! cent, treix cent vé bienhuroux
Troyens qu'oguerès lo fourtuno
De peris sur no demié luno
Bien puras de votreix porens !
V'ovès gu cinq pôs de chaten
Per vous fas uno bouno caisso
Qu'oguesso plo fa moun enbaisso.
O daus Grecs lou pus molin corps,
Diomedo ! Faut yeu que lo mort
N'aye pas gu fam pres de Troyo
Et m'aye refusa lo joyo

1. Le mot *planches*, employé comme traduction, ne rend pas très exactement la pensée de l'auteur, car le *pôs* est un pieu fait généralement avec du bois dur, le chêne, par exemple. Les cultivateurs se servent du *pôs* pour maintenir

Dans l'une tenant son bonnet vert,
Il lâcha ces tristes paroles :

LAMENTATION D'ÉNÉE SUR LA TEMPÊTE

« Je croyais être mangé par les corbeaux
Et ce sera par les poissons!
Ah! j'en tiens dans mes chaussons!
La mauvaise tournure de l'aubade!
Je mourrai donc dans l'eau salée!
Je ferai donc crier : Le roi boit!
Je serai donc de quelque barbeau
Ou d'une morue la proie!
Mon corps aux dauphins fera joie!
Un roi mangé par des poissons!
Ah! cent, trois cents fois bienheureux,
Troyens, qui eûtes la fortune,
De périr sur une demi-lune
Bien pleurés de vos parents!
Vous avez vu cinq planches [1] de châtaignier
Pour vous faire une bonne caisse
Qui eût bien fait mon affaire.
O le plus malin corps des Grecs,
Diomède! Faut-il que la mort
N'aie pas eu faim près de Troie
Et m'aie refusé la joie

[1] les gerbes de blé; accolés aux montants des charrettes qu'ils dépassent d'un mètre environ, et maintenus par des cercles en fer, ils donnent une plus grande ampleur et une plus grande stabilité aux chargements.

De ne pas nas gita si loüen
Lou mounle de moun perpoüen!
Ne poudias-tu pas de to lanço
Fas no fenêtro dy mo panço
Et chassas de moun magre corps
Un' amo que s'eynuyo fort ?
Au let que sur mer me mourfounde,
Yaurio segu dy l'autre mounde
Moun couzi Hector qu'ei jazei
D'un cot d'Achillo din un ei.
Moun oumbro sirio counogudo
Dau brave moussu Sarpedon,
Meitre jugodour d'espadon,
Mort ente lou Ximoïs passo;
Yau ly aurio baigna mo carcasso,
Yaurio segu tous lous soudards
Qu'au nentreinet coumo lours dards,
Lours chopeux, mai tout l'eyquipage
Dount, sur mo fe, n'ero doumage. »
Soun sermoun guesso eyta pus loung,
Mas lo biso au be l'aquiloun
Dy lo voualo, têto beissado,
Noun sey tambours, foguet entrado,
Pousset lous flots si nau dy l'er
Qu'au neget[1] presque Jupiter,
Brizet la vergas coumo veyre.
Lors lous veisseux, dy quiau deboueyre,
Marchent tantot en reculant,
Tantot virent dorey dovant;

1. Le verbe *neiger*, qui est neutre en français, est employé

De ne pas aller jeter si loin
Le moule de mon pourpoint!
Ne pouvais-tu pas de ta lance
Faire une fenêtre dans ma panse
Et chasser de mon maigre corps
Une âme qui s'ennuie fort ?
Au lieu que sur mer je me morfonde,
J'aurais suivi dans l'autre monde
Mon cousin Hector qui est mort
D'un coup d'Achille dans un œil.
Mon ombre serait connue
Du brave monsieur Sarpedon,
Maître joueur d'espadon,
Mort où le Ximoïs passe;
J'y aurais baigné ma carcasse,
J'aurais suivi tous les soldats
Qu'il entraîna avec leurs dards,
Leurs chapeaux, ainsi que tout l'équipage
Dont, sur ma foi, il était dommage. »
Son sermon eût été plus long,
Mais la bise ou bien l'aquilon,
Dans la voile, tête baissée,
Non sans tambours, fit son entrée,
Poussa les flots si haut en l'air
Qu'il couvrit de neige presque Jupiter,
Brisa les verges comme verre.
Alors les vaisseaux, dans ce brouillement,
Marchent tantôt en reculant,
Tantôt tournent derrière devant;

en patois indifféremment comme verbe actif ou verbe neutre.

Lo mer lous coumando en boguetto
Et lours flancs rudoment soquetto,
Pus gros d'aiguo que lou mount d'Or
Menaço de fourças lour bord;
Lous flots, per un tour de fourtuno,
N'eylevent un jusqu'a lo luno,
N'autre, dy lou found de lo mer,
Veut soun sepulcre tout eyber,
Et lo mer que se vaut debattre
Aux sableix fai lou diable a quatre;
Lou vent dau Sud qu'ero furiû
Sur trei veisseux vet fas sas ciûs
(Y n'ottendiant gro tal' aubado
Et guessant parsi soun entrado).
Dy daus rouchès lous fai dounas
Qu'en traitreix viant cacha lour nas;
Faut notas, quonei de counséquenço,
Que de tout rouchès l'eyminenço
Eylevado un pau sur lous flots
Dy lo linguo daus matelots
S'apello : autar, autro nouvello.
Lou vent dau Sud lo baillo bello
Enguero a trei autreix veisseux
Qu'au cugiet mettre per mourceux;
Per gracio sur doux bancs de sable
Lou ranvouyet sey qu'aucun câble
Pouguès reteney soun effort,
Spectacle qu'eytounavo fort!
Quiau d'Oronto et daus Lyciens
Guet a suffri denguero mai daus vens,

La mer le commande à la baguette
Et leurs flancs rudement secoue,
Plus gros d'eau que le mont Dore
Menace de forcer leur bord;
Les flots, par un tour de fortune,
En élèvent un jusqu'à la lune,
Un autre, dans le fond de la mer,
Voit son sépulcre tout ouvert,
Et la mer qui veut se débattre
Aux sables fait le diable à quatre;
Le vent du Sud qui était furieux
Sur trois vaisseaux vient faire ses farces
(Ils n'attendaient certes pas une telle aubade
Et se fussent passés de son entrée).
Contre des rochers il les fait donner
Qui, en traîtres, avaient caché leur nez;
Il faut noter, ceci est de conséquence,
Que de tout rocher l'éminence
Élevée un peu sur les flots,
Dans le langage des matelots,
S'appelle : autel, autre nouvelle.
Le vent du Sud la donne belle
Encore à trois autres vaisseaux
Qu'il faillit mettre par morceaux;
Par grâce, sur deux bancs de sable,
Il les renvoya sans qu'aucun câble
Pût retenir son effort,
Spectacle qui étonnait fort!
Celui d'Oronte et des Lyciens
Eut à souffrir encore davantage des vents,

Car y beguerent tous sey coupo;
Un grand flot vet de prouô en poupo
Dounas dessus lour counductour
Et ly juguet d'un vilen tour;
Soun cu pezet min que so têto
Et d'uno feyçou mal hauneto
Têto en bas, lous pès vers lou ceu
Ly fai fas lo cornobudeu;
Cependen lo paubro golero
Foguet trei piroueytas denguero,
A found bientôt ello coulet,
Lo mer gouludo l'ovolet.
Dessur lous flots, uno dougeno
De noudadours, tous hors d'haleno,
Per lo tempèto mau menas,
Pareissiant assès cliarsennas;
Forço ramas flottent sur l'oundo,
L'un veut a trento pas lo roundo,
Ourinaux, seix, pelas et gris,
De Troyo en fet tristeix deybris!
Ilionus vio no golero
Qu'ero a l'eypreuvo de lo guerro;
Quelo d'Abas et d'Aletès
Mai quelo dau fort Achatès
Passerent toutas per las piquas[1]
Be qu'y saubessant lours rubriquas;

1. Les Piques étaient d'énormes troncs d'arbres qu'on voyait autrefois le long du cours de la Vienne.

Ces troncs, enfoncés obliquement dans le lit du fleuve et émergeant du niveau de l'eau, étaient espacés de trois à

Car ils burent tous sans coupe;
Un grand flot vint de proue en poupe
Donner sur leur conducteur (pilote)
Et lui joua un vilain tour;
Son cu pesa moins que sa tête
Et d'une façon malhonnête,
Tête en bas, les pieds vers le ciel,
Il lui fait faire la cornefiche;
Cependant la pauvre galère
Fit trois pirouettes encore,
A fond bientôt elle coula,
La mer goulue l'avala.
Sur les flots, une douzaine
De nageurs, tous hors d'haleine,
Par la tempête malmenés,
Paraissaient assez clairsemés;
Force rames flottent sur l'onde,
L'on voit à trente pas à la ronde,
Urinaux, sceaux, pelles et grils,
De Troie en feu tristes débris!
Ilionée avait une galère
Qui était à l'épreuve de la guerre,
Celle d'Abas et d'Alétès
Ainsi que celle du fort Achate
Passèrent toutes par les piques
Bien qu'ils sussent leurs rubriques (métier);

quatre mètres et reliés entre eux par de grosses lattes destinées à arrêter le bois de flottage.

Les dernières piques ont été enlevées il y a peu d'années.

Lous vens et lo mer de coumplot
Lous menovant coumo Cibot;
Quelas goleras secoududas
En tant d'endreix erant fendudas
Que chacun dy sous canessoux
Vio prei nessei quant de peyssoux.

NEPTUNE APAISE LA TEMPÊTE

Y n'erant quî quand de fourtuno
En soun triden lou boun Neptuno
Entendent dy lou ceu tounas,
Hors de l'aiguo mettet soun nas;
Au remarquet so mer troublado
Coumo l'aiguo d'uno bujado,
Alors enrogeant dy so peu
Et levant sous eix vers lou ceu,
Fai l'aurozou jaculotorio
Dount n'ovens perdu lo memorio;
Lo rageo ensuito l'oyant prei
Au s'engrauniet tou lou dorei
Et tout en guiniant de lo têto
Au coumprenguet que lo tempêto,
Qu'ovio fa fas lo proucessiû
A lo flotto dau devoussiû,
Veigno d'un molin tour d'adresso
De so sor Junon, bouno pesso,

1. *Mener quelqu'un comme Cibot* veut dire mener quelqu'un par le bout du nez.

Le nom de Cibot est très répandu à Limoges, et l'abbé

Les vents et la mer de complot
Les menaient comme Cibot[1] ;
Ces galères secouées
En tant d'endroits étaient fendues
Que chacun dans ses caleçons
Avait pris je ne sais combien de poissons.

NEPTUNE APAISE LA TEMPÊTE

Ils en étaient là quand de fortune (par bonheur)
Avec son trident le bon Neptune
Entendant dans le ciel tonner,
Hors de l'eau mit son nez ;
Il remarqua sa mer troublée
Comme l'eau d'une lessive,
Alors, enrageant dans sa peau
Et levant ses yeux vers le ciel,
Il fit l'oraison jaculatoire
Dont nous avons perdu la mémoire ;
La rage ensuite l'ayant pris,
Il s'égratigna tout le derrière,
Et, tout en hochant de la tête,
Il comprit que la tempête,
Qui avait fait faire la procession
A la flotte du dévot,
Venait d'un malin tour d'adresse
De sa sœur Junon, bonne pièce,

[1] Roby, en le prononçant dans son poème, a, sans nul doute, voulu faire allusion au manque de fermeté d'un des membres de cette famille.

Que semblavo un cruel luti
A quî lo fâchavo un pitit.
Au souno Eurus ni mai Zephire
Et lour disset tenent lou rire :
« Dijas me, couquis, quau fierta
Vous douno votro quolita?
Vous que sès de francho conaillo,
Qu'ovès de tous tems poya taillo,
Tous de francs gazis reporas,
Dinneix de fas lou tour dau gras[1]
En lou boureu dorei l'eychino;
V'y coundamne sur votro mino.
V'ovès coumei un attentat
Qu'ei piei qu'un gros crime d'Eytat;
V'ovès troubla lo terro et l'oundo
A mai de cinq cents pas lo roundo;
Lou degat fat dessus las tours
Fai rire lous recrubidours;
Tout aquo sey moun ordounanço!
Sachas quiau sai l'homme de Françó
Lou pus viû sur lou pouên d'haunour,
Me prenès vous per un balhour?
Yau deurio... mas lou doumage
Praisso mai que tout; n'autro viage
No tau fauto à votre doreix
Coutoro au min cent cots de foueix;

1. Le *gras* est une expression en usage même de nos jours à Limoges pour désigner l'endroit où se tient le marché des denrées grasses, par opposition à un autre où se vendent les légumes. On dit : *Je vais faire un tour au gras.*

Qui était un cruel lutin
A qui la fâchait un brin.
Il sonne Eurus ainsi que Zéphire
Et leur dit, tenant le rire (gardant son sérieux) :
« Dites-moi, coquins, quelle fierté
Vous donne votre qualité?
Vous qui êtes de franche canaille,
Qui avez de tous temps payé taille,
Tous de franches mauvaises langues
Dignes de faire le tour du *gras*
Avec le bourreau derrière l'échine;
Je vous y condamne sur votre mine,
Vous avez commis un attentat
Qui est pire qu'un gros crime d'État;
Vous avez troublé la terre et l'onde
A plus de cinq cents pas à la ronde;
Le dégât fait sur les tours
Fait rire les couvreurs[2];
Tout cela sans mon ordonnance!
Sachez que je suis l'homme de France
Le plus vif (intraitable) sur le point d'honneur,
Me prenez-vous pour un lourdaud?
Je devrais... Mais le dommage
Presse plus que tout; une autre fois
Une telle faute à votre derrière
Coûtera au moins cent coups de fouet;

Les individus condamnés à des peines infamantes y étaient exposés au public au XVIII[e] siècle.

2. La traduction littérale de *recrubidours* serait : recouvreurs, mot qui n'existe pas en français.

Fugès tant que vès brayas nettas,
Ne me coumptès pas de sournettas;
Anas de mo part fas sobey
A votre pitit demie rey
Que per tout lou tem de so vito
Ly defende no tau visito,
Et de ne jomai fas l'intenden
Sur lo mer, ni sur moun triden
Que me toumbet, vaillo que vaillo,
Quand tirei à la courto paillo;
Tout soun be quonei de vieix coliaux
Ent' au vous tet sous bounas cliaux
Ni mai tous lugeas bien à l'eitre;
Dy quiau beu polai que sio meitre,
Qu' hors daqui ne moutre soun nas
Si au ne vaut se fas batounas. »
Quand au guet fini quel' aubado,
Au retenguet l'aiguo solado
Que s'eymancipavo un pitit;
Lors d'un bras qu'ero deygourdi
Dissipet las nibleix pissousas;
Las ruas ne fuguèrent pus sognousas,
Et fai pareître lou souleix
Aux Troyens qu'ant l'oungliado aux deix
Et per un pitit de finanço
Se serviguet de l'ossistanço
De Cimothoë mai Triton
Que s'en gatèrent lou croupion,
Deybouchet quelo paubro flotto
Que vio suffert no rudo botto

Fuyez pendant que vous avez vos culottes nettes,
Ne me contez pas de sornettes ;
Allez, de ma part, faire savoir
A votre petit demi-roi
Que pour tout le temps de sa vie
Je lui défends une pareille visite,
Et de ne jamais faire l'intendant
Sur la mer, ni sur mon trident
Qui me tomba (m'échut), vaille que vaille,
Quand je tirai à la courte paille ;
Tout son bien, c'est de vieux cailloux
Où il vous tient sous bonnes clefs
Et encore tous logés bien à l'étroit ;
Dans ce beau palais que je sois maître,
Que hors d'ici il ne montre son nez,
S'il ne veut pas se faire bâtonner. »
Quand il eut fini cette aubade,
Il retint l'eau salée
Qui s'émancipait un peu ;
Alors, d'un bras qui était dégourdi,
Il dissipa les nuages pluvieux ;
Les rues ne furent plus boueuses,
Et il fait paraître le soleil
Aux Troyens qui ont l'onglée aux doigts,
Et pour un peu de finance
Il se servit de l'assistance
De Cimothoé et de Triton
Qui s'en gâtèrent le croupion,
Il déboucha (ouvrit un passage à) cette pauvre flotte
Qui avait souffert une rude botte

Et per queu cot d'autorita
Lou desordre fut aresta.

COMPARAISON

Tout coumo quand las peysounieras
Que meritoriant l'eytrivieras
Se battent, s'engraunient lo peu,
S'arrachent bounet et bendeu,
Quand no ve las sount en moliço,
Lous cots plevent coumo greniço ;
Daus sots, ounglias, peiras, bastous,
Las se fant de l'armas de tout.
Lors, lo sagnio sauto au vizage,
L'alarmo ei dy tout lou vezinage;
Mas si, dy l'ardour dau coumbat,
Quauque boun vieix mogistrat
Se presento en so loungeo blaudo
Au lour douno lo pau si chaudo
Que las n'auzent pus dire mou;
Cependen, au debito soun sermou,
Met lo pâ, fai finis lo guerro,
Tantôt trepant dau pe sur terro,
Tantôt en se mordant lous deix,
Tantôt se grottant lou doreix.
Entau fuguet l'aiguo solado
Per meitre Neptuno calmado
Quand au guet fa fas doux trei tours
A sous chovaux un pitit lourds.

Et par ce coup d'autorité
Le désordre fut arrêté.

COMPARAISON

Tout comme quand les poissonnières
Qui mériteraient les étrivières
Se battent, s'égratignent la peau,
S'arrachent bonnets et bandeaux,
Lorsqu'une fois elles sont en malice
Les coups pleuvent comme le grésil;
Des sabots, des ongles, des pierres, des bâtons,
Elles se font des armes de tout.
Alors le sang saute au visage,
L'alarme est dans tout le voisinage;
Mais si, dans l'ardeur du combat,
Quelque bon vieux magistrat
Se présente avec sa longue robe
Il leur donne la peur si chaude
Qu'elles n'osent plus dire mot;
Cependant, il débite son sermon,
Met la paix, fait finir la guerre,
Tantôt en frappant du pied par terre,
Tantôt en se mordant les doigts,
Tantôt en se grattant le derrière.
Ainsi fut l'eau salée
Par maître Neptune calmée
Quand il eut fait faire deux ou trois tours
A ses chevaux un peu lourds.

NARRATION DE LA SORTIE DU NAUFRAGE

Hors d'uno aubado si funesto,
Sey vouley domandas lour resto,
Lous Troyens sur lous premiès bords
S'eyveulèrent coumo daus porcs,
Et sur lo terro de l'Afriquo
Aux vens y foguèrent lo niquo;
Ly o dy nendre, fort a l'eycart,
Un' islo ent' ei mai d'un renard
Daus doux coutas touto pounchudo
Et fachio coum' uno cournudo,
Que formo un port dauquau Cluviès
N'o re me mei dy soun colendriès.
Ly o daus doux coutas de las rochas,
L'un ly troubo sas plenas pochas
De peiras dount se fai dau fet;
Au se presento tout au pet
D'autreix rouchès pus nau de têto,
Ni mai per courounas lo fèto
Audessur s'y veut no fourès
De chateniès plantas tout pres;
Aux pus fiers lo fai de lo cremo
Car ly fai tant negre coumo gemo;
Per dovant ly o n'apartomen
Tailla dy lou roc propromen
Et per dedin, chauso bien raro,
No vivo sourço d'aiguo cliaro;
Dy lo peiro diez toboureix

NARRATION DE LA SORTIE DU NAUFRAGE

Hors d'une aubade si funeste,
Sans vouloir demander leur reste,
Les Troyens sur les premiers bords
S'étendirent comme des porcs,
Et sur la terre de l'Afrique
Aux vents ils firent la nique ;
Il y a dans un endroit, fort à l'écart,
Une île où est plus d'un renard,
Des deux côtés toute pointue
Et faite comme une cornue,
Qui forme un port duquel Cluvier
N'a rien mis dans son calendrier.
Il y a des deux côtés des roches,
L'on y trouve ses pleines poches
De pierres avec lesquelles on fait du feu ;
On découvre tout à côté
D'autres rochers plus haut de tête,
Et encore pour couronner la fête
Au-dessus se voit une forêt
De châtaigniers plantés tout près ;
Aux plus fiers (courageux) elle fait peur,
Car il y fait aussi noir que la poix ;
Par-devant, il y a un appartement
Taillé dans le roc proprement,
Et en dedans, chose bien rare,
Une vive source d'eau claire ;
Dans la pierre dix tabourets

Siclient mollomént lous doreix
D'autant de nymphas dau village
Que l'y fant lour pitit meynage;
Lous veisseux que s'y sount fouras
Ly restent tous sèy lours ancras;
Dy un endré si plé d'eyzinas
Eneas fouret sas molinas
Et quauqueix sept de sous veisseux,
Mas quo n'ero pas lous pus beux;
So gent, au bout de lour courage,
Sazissent dounc quieu beu rivage;
Dessur lo premièro pelouso
Y sechent lour raubo qouaillouso;
Achatès countr' un faret[1] dounet
Si fort qu'un de lin cousinet;
Quand so mecho fuguet lumado,
De branchas prenguet no pouïgnado;
L'erant mouliodas per hozard,
Au se fumet coum' un renard,
Au brûlet per doux liards de mecho
Perceque lo n'ero pas secho.
Lous soudards sur tant d'accidens
Sentent tous eyloungeas lours dens;
Per poudey finis lour fomino
N'oviant pas de quitto forino,
Y n'oviant mas dau bla mouillia
Avant qu'au fuguesso eybouillia;
Y grotèrent bien lo gourgero[2]

1. Le *faret* est une poêle plate dans laquelle on fait cuire les crêpes de blé noir.

Assoient mollement les derrières
D'autant de nymphes du village
Qui y font leur petit ménage,
Les vaisseaux qui s'y sont fourrés
Y restent tous sans leurs ancres;
Dans un endroit si plein d'agréments
Énée introduisit ses culottes
Et sept de ses vaisseaux,
Mais ce n'était pas les plus beaux (grands);
Ses gens, au bout de leur courage,
S'emparent donc de ce beau rivage;
Sur la première pelouse
Ils sèchent leur robe crottée;
Achate contre un *faret* donna
Si fort qu'un doigt lui en cuisit;
Quand sa mèche fut allumée,
De branches il prit une poignée;
Elles étaient mouillées par hasard,
Il se fuma comme un renard,
Il brûla pour deux liards de mèche
Parce qu'elle n'était pas sèche.
Les soldats après tant d'accidents
Sentent tous allonger leurs dents;
Pour pouvoir mettre fin à leur famine
Ils n'avaient pas seulement de farine,
Ils n'avaient que du blé mouillé
Avant qu'il fût écrasé;
Ils grattèrent bien la gourgane

2. La *gourgane* est une petite fève de marais.

Et lour pus coumuno pregiero
Ero : « Diable sio d'Eneas,
Mai soun reynat de Subrevas[1]!
De nas sur mer viant nous tant d'hâto?
Auro nous faut preitis lo pâto
Dy lou tem qu'au fodrio dînas. »
Eneas s'en net permenas
Cependen qu'à perto d'haleno
So gent vant preney de lo peno;
Mounto sur lou nau d'un rouchès,
Jucha coum' un jau de cluchès;
Sas lunetas de loungeo vudo
Que deycubriant grand' eytendudo
Surtiguerent de soun gousse
(Au las vio toujours subre se);
Net veire si lo permenado
Dau boun Anteo ero chobado
Au be si Capis et Caycus
Qu'oviant remplis d'aiguo lours fus
Dy quelo vileno tempeto
Tournovant qui moutras lour têto.
Pas un veisseu ne se moutret,
Mas, per bounhur, au rancountret
Trei cerfs que n'oviant pas lo goutto,
Au se mettet apres lour routo
(Maron[2] n'en met de grands troupeux
Que se seguiant coumo vedeux).
« Alto qui! » se disset Eneo,

1. *Subreval* est pris ici en dérision et désigne une localité de peu d'importance.

Et leur plus commune prière
Était : « Diable soit d'Énée
Ainsi que de son royaume de Subreval!
D'aller sur mer avions-nous tant de hâte?
Maintenant il nous faut pétrir la pâte
Quand il faudrait dîner. »
Énée s'en alla promener
Pendant qu'à perdre haleine
Ses gens vont prendre de la peine;
Il monte sur le haut d'un rocher,
Juché comme un coq de clocher;
Ses lunettes de longue vue
Qui découvraient une grande étendue
Sortirent de son gousset
(Il les avait toujours sur lui);
Il alla voir si la promenade
Du bon Anthée était terminée,
Ou bien si Capys et Caïcus
Qui avaient rempli d'eau leurs fûts
Dans cette vilaine tempête
Revenaient là montrer leur tête.
Pas un vaisseau ne se montra,
Mais, par bonheur, il rencontra
Trois cerfs qui n'avaient pas la goutte,
Il se mit sur leur route
(Maron en met de grands troupeaux
Qui se suivaient comme des veaux).
« Halte-là! » dit Énée.

2. Maron, sobriquet donné à Virgile.

Et prenen so terriblo eypëo,
Aquelo qu'ovio supprimas
Tant de milliossas d'alimas,
Aquelo dount lou boun Achato
Ero pourteur en grando hâto
Aux capitanis dau troupeu
Prend lo peno d'ovey lo peu.
Moyennant quauquas botas franchas,
Au perseguet entre las branchas
Que l'y cugierent traire un ei
Lou resto, et foguet tau devei
Qu'au ne quittet mas quelo chasso
Quand sept corps furent sur lo plasso,
Per que chacun daus sept veisseu
Daus sept cerfs aguesso lou seu
(Maron entend l'arithmétiquo).
Quo fuguet no bouno pretiquo
Per Eneas ni mai so gent
Qu'erant un pitit courts d'argent.
Vers lou port au fai, per fas fêto,
Partis quelo grando counquêto ;
Foguet dounas doublo ratiû
D'un vi que n'ero pas trop viû ;
Qu'ero dau vi de Parpoyat[1],
Lo pinto sieix liards bien poyat ;
Au vio garda quelo boriquo
Deipei lou vouyage d'Afriquo ;
Et per counsoulas sur lou champ

1. Parpayat, localité du Limousin où l'on récoltait autrefois

Et prenant sa terrible épée,
Celle qui avait supprimé
Tant de milliers de limaçons,
Celle dont le bon Achate
Était porteur en grande hâte,
Aux capitaines du troupeau
Il prend la peine d'avoir la peau.
Moyennant quelques bottes franches,
Il poursuivit entre les branches
Qui faillirent lui arracher un œil
Le reste, et fit une telle hécatombe
Qu'il ne quitta cette chasse
Que lorsque sept corps furent sur la place,
Afin que chacun des sept vaisseaux
Des sept cerfs eût le sien
(Maron entend l'arithmétique).
Ce fut une bonne prise
Pour Énée ainsi que pour ses gens
Qui étaient un peu à court d'argent.
Vers le port il fait, pour faire fête,
Partir cette grande conquête;
Il fit donner double ration
D'un vin qui n'était pas trop vif (fort);
C'était du vin de Parpayat,
La pinte six liards bien payé;
Il avait gardé cette barrique
Depuis le voyage d'Afrique;
Et pour consoler sur-le-champ

un petit vin mousseux.

So gent qu'enrogeovant de fam,
Sur un billot au let de trône
Au lour foguet quieu gente prône :

HARANGUE D'ÉNÉE A SES GENS

« Per lo mort, diable, coumponioux,
Per puras nous faut gro d'ignioux,
Car nous l'ovens gudo bien chaudo;
M'o fogu fas lovas mo blaudo;
Mas chi, qui counto sas doulours
Counto toujours sas dishaunours?
Ce que m'eichauffo lou mai mo bilo
Quonei qu'y vant chantas per lo villo :
« Tu as chigea dy to blaudo, Jan! »
Apres tout, m'en suchies pas tant.
Quis boureux de vens de galerno[1]
M'ant mei nete coum' uno perno;
Si lous sergeans me vegiant tau
Me treinoriant a l'hopitau.
Entre nautreix, yau n'en enrage,
Mas que fas quî? N'ovens l'usage
D'essey bien mautrota per re,
N'ovens suffert lo fam, lou fre.
Diû foro finis quelo vito,
Lou diable se vai fas hermito.
Pres de Scylla nous furens mau
Mas segound fre Diû douno chaud.
Polyphemo, quieu grand oustiero,

1. Le vent de galerne est le vent du Nord-Ouest.

Ses gens qui mouraient de faim,
Sur un billot au lieu de trône,
Il leur fit ce gentil prône :

HARANGUE D'ÉNÉE A SES GENS

« Par la mort, diable, compagnons,
Pour pleurer il ne faut certes pas d'oignons,
Car nous l'avons eue bien chaude ;
Il m'a fallu faire laver ma robe ;
Mais, n'est-ce pas, qui conte ses douleurs
Conte toujours son déshonneur.
Ce qui m'échauffe le plus ma bile,
C'est qu'on va chanter à travers la ville :
« Tu as fait (?) dans ta culotte, Jean ! »
Après tout, je ne m'en soucie pas tant.
Ces bourreaux de vents de galerne
M'ont mis net comme un caillou ;
Si les sergents [1] me voyaient ainsi
Ils me traîneraient à l'hôpital.
Entre nous, j'en enrage.
Mais que faire ? Nous avons l'usage
D'être bien maltraités pour rien,
Nous avons souffert la faim, le froid.
Dieu fera finir cette vie,
Le diable va se faire hermite.
Près de Scylla nous fûmes mal,
Mais à second froid Dieu donne chaud.
Polyphème, ce grand brigand,

1. Sergents : agents de police.

Eybriguet quî so geobiciero
Per nous ranfermas tous dedin;
Yau m'en tirei coum' Arlequin
En quauqueix boussis d'eytrivieras,
Vautreix courias per las faugieras
Per vous sauvas d'aquieu luti
Que lo char freicho vio senti;
Mas dy n'occasiû si funesto
Qui diable domando soun resto!
Là! là! quauque jour au fougiès
De notreix molhurs et dangiès
Forens daus counteix de veillado,
Chaqu'un diro so ratelado,
Lors lou plus cancre d'entre nous
N'auro tua mai de vingto-doux;
Apres tant de vaillentas ciûs
Et tant de loungeas proucessiûs,
Nous nirens en terro letino
Ente n'aurens bouno cousino;
Counservas-vous sey beure tant,
Prenès souvent de l'orvietant,
Car si vous fogias lo folio
De muris, n'y o pus d'Itolio;
Quand l'un ei mort quonei per loungtems,
L'un ei gori dau mau de dens.
Vous ly veirès en grando joyo
Se bâtis no segoundo Troyo;
Si quauque sot de gabeleur
S'en aprocho coum' un vouleur,
Lou forai sey loungeo kyriello

Ouvrit là son antre
Pour nous renfermer tous dedans ;
Je m'en tirai comme Arlequin,
Avec quelques morceaux d'étrivières,
Vous autres couriez à travers les fougères
Pour vous sauver de ce lutin
Qui avait senti la chair fraîche ;
Mais dans une occasion si funeste
Qui diable demande son reste !
Là ! là ! quelque jour au foyer
De nos malheurs et dangers
Nous ferons des contes de veillées,
Chacun dira ses exploits,
Alors le plus cancre d'entre nous
En aura tué plus de vingt-deux ;
Après tant de vaillantes actions
Et d'aussi longues processions,
Nous irons en terre latine
Où nous aurons bonne cuisine ;
Conservez-vous sans boire autant,
Prenez souvent de l'orviétan,
Car si vous faisiez la folie
De mourir, il n'y a plus d'Italie ;
Quand on est mort, c'est pour longtemps,
On est guéri du mal de dents.
Vous verrez là en grande joie
Se bâtir une seconde Troye ;
Si quelque sot de gabeleur
S'en approche comme un voleur,
Je le ferai sans longue kyrielle

Dansas au bout d'uno ficello.
Counservas-vous, n'autro ve dit
Car yau ly perdrai moun credit. »
Quand au guet fini queu discour
Per gens offamas gaire court,
Lous Troyens sozissent so chasso
Et trobalient à fas fricasso;
L'un pend per lous pès un cerf mort
Per ly tiras soun justaucorps;
Nautre met au ven sa courodas;
L'aulas furent be tôt dressodas;
D'autreix, serven de marmitous,
Buffent bravoment lous tizous.
Apres vey ramplis lour panso,
S'en seguet lo joyo et lo danso;
Quand y guèrent leva lo taulo,
Chacun reprenguet lo poraulo;
L'un s'informo sur lous negeas:
De quaux peissoux y sount mingeas?
Per randre lour mort pus celebro
L'un fai quel' aurozou funebro :
« O notreix paubreix comorodas!
Si dy l'aiguas que sount solodas
V'ovès fa lou saut, v'ovès tort;
L'un ne vaut re quand l'un ei mort,
L'un ne pot pus voueydas lo gourdo,
Ni dire a taulo quauquo bourdo;
Perque quonei d'ovey trop begu
Que votre molhur ei vengu.
Au let de me nas fas hermito,

Danser au bout d'une ficelle.
Conservez-vous, je vous le dis une autre fois,
Car j'y perdrai mon crédit. »
Quand il eut fini ce discours,
Pour gens affamés guère court,
Les Troyens saisissent sa chasse
Et travaillent à faire le fricot;
L'un pend par les pieds un cerf mort
Pour lui ôter son justaucorps;
Un autre met au vent son œsophage;
Les marmites furent bientôt dressées;
D'autres, servant de marmitons,
Soufflent bravement les tisons.
Après avoir rempli leur panse
Il s'en suivit la joie et la danse.
Quand ils eurent levé (débarrassé) la table,
Chacun reprit la parole;
L'un s'informe des noyés :
De quels poissons ils sont mangés?
Pour rendre leur mort plus célèbre
L'un d'eux fait cette oraison funèbre :
« O nos pauvres camarades!
Si dans les eaux qui sont salées
Vous avez fait le saut, vous avez tort;
L'on ne vaut rien quand on est mort,
L'on ne peut plus vider la gourde,
Ni dire à table quelque bourde;
C'est parce que vous avez trop bu
Que votre malheur est arrivé.
Au lieu d'aller me faire hermite

Vau tant beure d'aiguo de vito
(Per vite crebas coumo vous)
Que vous v'estimorès huroux
De m'ovey gu per comorado. »
Eneas dy quel' ossemblado
Tantôt puravo soun Oronto,
Grand gaillard que n'ovio pas d'hounto,
Car au ly ovio, mai de douas ve,
Prei sas soupas de dovant se.
Tantôt d'Amicus l'infourtuno;
Quelo de Lycus, de lo huno
Qu'ovio fa lo cornobudeu,
Deymounto soun paubre cerveu;
Cloanto, prei a so moustacho,
Lou fai puras coum' uno vacho.
Quelo musiquo prenio fi
Quand Jupiter per un chossi,
Per dessur un cinquieme eytage,
Gitet l'ei dessus lou rivage.
Quiau jour v'ero delezei,
Au lou countemplet à plozei;
Coum' au s'en grotavo l'aurelio,
Vénus, douço coum' un' auveillo,
Mas que n'en penso pas de min,
Meyta figeas, meyta rozins,
Sey vey fa d'autro rhétoriquo,
L'y presento quelo suppliquo
Ente porei soun jugeoment,
Jugeas-n'en per lou coumpliment :

Je vais tant boire d'eau-de-vie
(Pour vite crever comme vous)
Que vous vous estimerez heureux
De m'avoir eu pour camarade. »
Énée, dans cette assemblée.
Tantôt pleurait son Oronte,
Grand gaillard qui n'avait pas honte,
Car il lui avait, plus de deux fois,
Pris sa soupe devant lui,
Tantôt d'Amycus l'infortune;
Celle de Lycus (qui) de la hune
Avait fait la cornefiche
Démonte son pauvre cerveau;
Cloanthe, pris à sa moustache,
Le fait pleurer comme une vache.
Cette musique prenait fin
Quand Jupiter, à travers un châssis,
Au-dessus d'un cinquième étage,
Jeta l'œil sur le rivage.
Ce jour il avait des loisirs,
Il les contempla à plaisir.
Comme il s'en grattait l'oreille,
Vénus, douce comme une brebis,
Mais qui n'en pense pas de moins,
Moitié figues, moitié raisins,
Sans avoir fait d'autre rhétorique,
Lui présente cette supplique
Où paraît son jugement :
Jugez-en par le compliment :

VÉNUS A JUPITER

« Grand Diû, que deypey tant d'annodas
Fas de si bellas conounodas
Que fant juras lous sounodours,
Que presque tous sount jurodours[1],
Tout l'univers te payo taillo,
Et meitre coumo rat en paillo
Gouvernas lous Diûs coum' au faut
Et lous fas tous tremblas de pau.
Sur tous t'as si grando puissanço
Que d'un' eternello ordounanço
Réglias jusqu'a lour moindro actiû
Per to predeterminotiû !
Qu'o fat countre toun eyminenço,
Eneas ? Et per qual'offenço
Lou fas-tu, coum' un bandouliès,
Coure sey chausso, ni souliès ?
Perque ly fas-tu de la peno ?
T'o-t-eu refuza toun eytreno ?
Que t'ant fa quis paubreix Troyens
Per lour fas piei qu'à daus possiens ?
Apres vey gu tant de foueytodas
Et tant de mechantas journodas
A causo dau poys leti,
Aucun endre, grand, ni pitit,
Ne lour vaut dounas lo possado.

1. Ce passage se comprendra mieux lorsqu'on saura qu'il est d'usage dans les campagnes du Limousin de se rendre à

VÉNUS A JUPITER

« Grand Dieu qui, depuis tant d'années,
Fais de si belles canonnades,
Qui font jurer les sonneurs
Qui sont presque tous jureurs,
Tout l'univers te paye taille
Et maître, comme un rat dans la paille,
Tu gouvernes les dieux comme il faut
Et les fais tous trembler de peur.
Sur tous tu as une si grande puissance
Que par une éternelle ordonnance
Tu règles jusqu'à leur moindre action
Par ta prédétermination!
Qu'a fait contre ton Éminence,
Énée? Et pour quelle offense
Le fais-tu, comme un bandoulier,
Courir sans chausses, ni souliers?
Pourquoi lui fais-tu de la peine?
T'a-t-il refusé ton étrenne?
Que t'ont fait ces pauvres Troyens
Pour leur faire pire qu'à des crucifiés?
Après avoir eu tant de *fouettées*
Et tant de mauvaises journées
A cause du pays latin,
Aucun endroit, grand, ni petit,
Ne veut leur donner passage,

l'église pour sonner chaque fois qu'un orage apparaît à l'horizon.

Me prenei-tu per uno fado?
Tu vias proumei per toun mouyen
Qu'un jour dau noble sang troyen
Surtirio lo natiû romeino,
Sur terro, sur mer souveraino,
Coumo dy so cliasso un régent.
Quauqu'u t'o beleu douna de l'argent
Per te fas changnias de pensado?
Yau me troubavo counsoulado
De mo Troyo poussado à bout,
Chauso negro vaillo un chorbou;
Uno mechanto destinado
Per no meillour ero poyado;
Mas lou molhur nous set pertout
Coum' un chossodour set lou loup.
Fas-tu finis queu tripoutage?
Lo coulour m'en mounto au vizage.
Daus couteux grecs meitre Anténor
Oyant sauva soun justaucor
Trauquet, sey fas de jalousio,
Lo mer qu'y noumment Illyrio;
Sey d'autr' armo qu'un loung batou,
Courguet coum' un vray leberou
Et penetret tout hors d'haleno
Jusqu' ente lou chat se pencheno,
Padouö a lo fi batiguet
Et sous Troyens eytobliguet.
Quo n'ei pas quî de sansorias,
Au ly net plantas soun armorias;
Gros et gras s'y veut de lezeix

Me prends-tu pour une sotte ?
Tu avais promis, par ton moyen,
Qu'un jour, du noble sang troyen,
Sortirait la nation romaine,
Sur terre, sur mer souveraine,
Comme dans sa classe un régent.
Quelqu'un t'a peut-être donné de l'argent
Pour te faire changer de pensée ?
Je me trouvais consolée
De ma Troie poussée à bout ;
Chose noire valait un charbon ;
Une mauvaise destinée
Par une meilleure était payée ;
Mais le malheur nous suit partout
Comme un chasseur suit le loup.
Fais-tu finir ce tripotage ?
La couleur m'en monte au visage.
Des couteaux grecs, maître Anténor,
Ayant sauvé son justaucorps,
Traversa, sans faire de jalousie,
La mer qu'on nomme Illyrie ;
Sans d'autre arme qu'un long bâton,
Il courut comme un vrai loup-garou
Et pénétra tout hors d'haleine
Jusqu'à l'endroit où le chat se peigne.
Padoue à la fin il bâtit
Et ses Troyens y établit.
Ce ne sont pas là des sornettes,
Il y fut planter ses armoiries ;
Gros et gras, on l'y voit plein de loisirs

Coum' en careime sount lous cheix ;
Au ly beut dau vi de so vigno,
Degu n'auzo ly cherchas grigno,
Et nous que souns dau sang d'un diû,
Chaqu'un nous pousso dy lou riû.
Qui n'aurio pas de moliço
De veire, pèr grando injustiço,
Moun fils Eneas, tout teignoux,
Chargea d'un grand ple sac d'ignioux
Et so gatto pleno de lissas
Per poudey fas quauquas fretissas[1],
Au let d'aquis friands mourceux
Que ly proumettias dy lous ceux ?
Quelo chambro au ceu tant proumezo
N'ei mas gro uno vieillo bezo,
Bouno per ninas lou pitit ;
Quiau leyrou de poÿs leti
Fut dovant nous coumo rouzado ;
Quelo terro tant desirado
Tous lous jours s'eylugnio de nous ;
Nous souns randu coumo moutous
Per to Junon qu'ei trop jolouso.
Que se gratte si l'ei golouso !
Si tu te laissovas coueiffas,
Adiû tout notre paubr' offas ;
Moun fils qu'en lou sceptre esperavo
Ne siro mas rei de lo favo ;

1. Le mot *fretissas* n'a pas en français d'équivalent. Cette

Comme en carême sont les chiens ;
Il y boit du vin de sa vigne,
Personne n'ose lui chercher grignon (querelle),
Et nous qui sommes du sang d'un dieu,
Chacun nous pousse dans le ruisséau.
Qui n'aurait pas de malice
De voir, par grande injustice,
Mon fils Énée, tout teigneux,
Chargé d'un grand plein sac d'oignons
Et sa poche pleine d'aulx
Pour pouvoir faire quelques frottées,
Au lieu de ces friands morceaux
Que tu lui promettais dans les cieux ?
Cette chambre au ciel tant promise
N'est certes qu'une vieille blague,
Bonne pour bercer le petit ;
Ce diable de pays latin
Fuit devant nous comme la rosée ;
Cette terre tant désirée
Tous les jours s'éloigne de nous ;
Nous sommes rendus comme moutons
Par ta Junon qui est trop jalouse.
Qu'elle se gratte, si elle est galeuse !
Si tu te laissais coiffer,
Adieu toutes nos pauvres affaires ;
Mon fils, qui en le sceptre espérait,
Ne serait que roi de la fève ;

expression désigne une croûte de pain sur laquelle on a frotté de l'ail.

Lou brave fruit de sous lumeix.
Lo teigno, lo guerro et lous peix! »

JUPITER A VÉNUS

A d'un' harenguo si chausido
Jupin de rire s'eypouffido;
Embrosset so fillo Venus
Avant de fas soun oremus.
Daquieu miste et charmant visage
Qu'au calmo souvent un orage,
Disset : « Venus, n'aya pas pâu,
Vole qu'y me coupant lou câu
Si daus Troyens lo destinado
D'un' eypinlo se veut changniado!
Tu verras queu Lavinium
Que vadro dau min Ilium;
Un beu jour prendras toun Eneo
Qu'ei volient coumo soun eypeo
Et lou lugeoras dy lou ceu
Quand l'aurai muda de gouneu;
Ly o per se no chambro garnido
De ver, so coulour favorido,
Mas n'aublidas pas l'ourinaud,
Car au pisso coum' un chovau;
Yau n'ai pas gu lo mo daurado
Per me fas channias de pensado.
Te dirio be quauquore mai
Et que tirorio d'eymai,

Le joli fruit de ses exploits,
La teigne, la guerre et les poux ! »

JUPITER A VÉNUS

A une harangue si choisie
Jupin étouffe de rire ;
Il embrassa sa fille Vénus
Avant de faire son oremus.
De ce mystérieux et charmant visage
Avec lequel il calme souvent un orage,
Il dit : « Vénus, n'aie pas peur,
Je veux qu'on me coupe le cou
Si des Troyens la destinée
D'une épingle se voit changée !
Tu verras ce Lavinium
Qui vaudra au moins Ilium ;
Un beau jour tu prendras ton Énée
Qui est vaillant comme son épée
Et tu le logeras dans le ciel
Quand je l'aurai dégrossi ;
Il y a pour lui une chambre garnie
De vert, sa couleur favorite,
Mais n'oublie pas l'urinal,
Car il pisse comme un cheval ;
Je n'ai pas eu la main dorée
Pour me faire changer de pensée.
Je te dirais bien autre chose encore
Et qui te tirerait d'ennui,

Mas to linguo que trop coquetto
Vai pus vite que lo gozetto ;
Tous mous libreix ai foulieta
Et souvent mo teto grotta
Per dire lo bouno fourtuno
De toun fils ; mas point de rancuno.
Qu'au vai fas peri d'alimas
Et que d'auchoux sirant plumas
Dy lo guerro qu'en Itolio
Ly preparo la jolousio
De Turnus, pitit seditiû,
Qu'au poyoro be mort ou viû !
Maugra daus Letis l'insoulenço,
Lou mettro sous soun auboïssenço ;
Per fas quieu vaillent cop d'Eytat
Au siro bien eypounsetat ;
Au moutroro lou catregisme
Sey dangès de fas fas un schisme,
Car tu sabei qu'au guet lou foueix
En cinquiemo, n'y o pas vingt meix.
Tau que tau foro lo poulisso
Et so villo d'uno coulisso
Ou d'uno cliedo fermoro.
Au diantre qui l'ottoquoro !
Trei ve nous veirens fauchas l'herbo
Et daus blas se lioro lo gerbo,
Trei ve dy lou mey de janviès
Las vieillas chiorant au fougiès
Deipei sa courouno gagnado

Mais ta langue qui trop caquette
Va plus vite que la gazette;
Tous mes livres j'ai feuilleté
Et souvent ma tête gratté
Pour dire la bonne fortune
De ton fils; mais point de rancune.
Ce qu'il va faire périr de limaçons
Et que d'oisons seront plumés
Dans la guerre qu'en Italie
Lui prépare la jalousie
De Turnus, petit séditieux,
Qu'il payera bien mort ou vif!
Malgré des Latins l'insolence,
Il les mettra sous son obéissance;
Pour faire ce vaillant coup d'État
Il sera bien épousseté;
Il montrera (enseignera) le catéchisme
Sans danger de faire faire un schisme,
Car tu sais qu'il eut le fouet
En cinquième, il n'y a pas vingt mois.
Tel que tel, il fera la police
Et sa ville d'une coulisse
Ou d'une claie fermera.
Au diantre qui l'attaquera!
Trois fois nous verrons faucher l'herbe
Et des blés se liera la gerbe,
Trois fois dans le mois de janvier
Les vieilles feront (?) au foyer
Depuis que sa couronne aura été gagnée

Et l'Itolio subjugado[1].
Per Ascanius, lou poupoun,
Dount Julo[2] siro lou vray noum.
Avant no trenteno d'annodas,
Denguero de las mier coumptodas,
Soun royaume ne finiro;
Mas dy quauque tem quittoro
Lavinium so copitalo
Ente l'air engendro lo galo,
Albo Loungeo foro muras
Per ly poudey nas domouras.
Lou regne de lo gent troyenno
Trei ve d'ans veiro lo centeno,
Jusqu'a que lo fillo d'un rei
Qu'ovio lo chasteta proumei,
Entre las peras, lou froumage,
Sey cure foro moridage
Coumo Mars, qu'ei tout sey feyssoux,
Dount n'en surtiro doux bessoux;
Et Romulus sous lo pelisso
D'une loubo, so mai nurrisso,
Siro chef de quauqueix brigands
Que ne se maignent pas sey gands;
A l'haunour de Mars no muraillo
Batiro de peiro de taillo;
Sous Romens regniorant sey fi,
A lour empire n'ai prescrit

1. Cette prédiction quelque peu obscure dans les termes où elle est formulée veut dire qu'il régnera trois étés et trois hivers.

Et l'Italie subjuguée.
Avec Ascagne, le poupon,
Dont Jules sera le vrai nom,
Avant une trentaine d'années,
Encore des mieux comptées,
Son royaume ne finira;
Mais dans quelque temps il quittera
Lavinium sa capitale
Où l'air engendre la gale,
Albe la Longue il fera murer
Pour pouvoir aller y demeurer.
Le règne de la gent troyenne
Trois fois d'ans verra la centaine.
Jusqu'à ce que la fille d'un roi,
Qui avait promis la chasteté,
Entre les poires et le fromage,
Sans curé fera mariage
Avec Mars, qui est tout sans façons,
Dont il sortira deux jumeaux;
Et Romulus sous la pelisse
D'une louve, sa mère nourrice,
Sera le chef de quelques brigands
Qui ne se touchent pas sans gants;
A l'honneur de Mars, une muraille
Il bâtira de pierre de taille;
Les Romains régneront sans fin,
A leur empire je n'ai prescrit

2. Il s'appelait Ilus, lorsque Ilion était encore debout.

Borno, ni terme, ni limito;
Junon meimo que sollicito
Lou ceu, lo terro, lou demoun
Per perdre toun paubre poupoun
Quand ly aurai lo teto lovado,
Auro lo cervello regliado;
Coumo me foro coumplimens
A messieurs lous conscrits romens,
Que sirant meitreix de lo terro
Qu'y gagniorant touto per guerro;
Sur lours blaudoux auperovant
Beucop d'horions toumborant;
D'Assaracus lous deyssendens
Aux Grecs que fant tant lous fendens
Dy quauquo milliasso d'annodas
Nirant baillas tant de gensodas
Que dy Myceno, Pthias, Argos,
Y lour forant lias daus fogots;
D'uno raço tant illustrado
Cesar, en so teto colado,
Selon Virgilo, surtiro;
(N'ei pas danna qui nau creiro);
De Julus se noummoro Julo,
Siro retiû coum' uno mulo,
Coum' un diû ressaubro chandello
Et goriro de lo gratello.
Lors lou mounde siro en pâ,
Se foro mas lo guerro au plat.
Lo bouno fe lo têto blancho

Ni borne, ni terme, ni limite;
Junon même qui sollicite
Le ciel, la terre, le démon
Pour perdre ton pauvre poupon,
Quand je lui aurai la tête lavé,
Aura la cervelle réglée;
Comme moi elle fera des compliments
A messieurs les conscrits romains,
Qui seront maîtres de la terre
Qu'ils gagneront toute par la guerre;
Sur leurs robes, auparavant,
Beaucoup de horions tomberont;
D'Assaracus les descendants
Aux Grecs qui font tant les fendants,
Dans quelque millier d'années,
Iront donner tant de raclées
Que dans Mycènes, Pthias, Argos,
Ils leur feront lier des fagots;
D'une race aussi illustrée
César, avec sa tête calée (intelligente),
Selon Virgile, sortira;
(N'est pas damné qui ne le croira pas).
D'Iule il se nommera Jules,
Il sera rétif comme une mule,
Comme un dieu, il recevra de la chandelle
Et guérira de la gale.
Alors le monde sera en paix,
Il ne se fera que la guerre au plat;
La bonne foi, à tête blanche,

Aux Normands dounoro dy l'ancho[1];
Vesta, Quirinus et soun frai
Forant las leix dy lour polai
Et sous bounas portas, lo guerro
Que nous meno tant de misero,
Sous lous crampous, lous codenas,
Se trouboro en d'un pan de nas;
Et lo furour que siro liado
Las mas dorei et assicliado
Sur mousqueix, sabreix et tambours
En ven puroro nets et jours. »

AMBASSADE DE MERCURE A CARTHAGE

Apres so pesso d'eyloquenço,
Dau ceu, Jupin, en diligenço
Deypeychet soun embossodour
Mercure, des lou pitit jour.
Lou sujet daquel' embossado
Ero d'obteney lo possado
Au rey de Troyo affangala,
Mettre so têto a lassala
Dy tout lou poÿs de Cartage,
Procuras lou meimo ovantage
A tout soun paubre regimen,
Car si, sey fas de coumplimen,
Y guessant nas dy lo cousino,
Didon lour guès fa paubro mino

1. Cette phrase veut dire que les Normands retrouveront alors la bonne foi.

Aux Normands donnera dans la hanche;
Vesta, Quirinus et son frère
Feront les lois dans leur palais,
Et sous bonnes portes, la guerre
Qui nous mène tant de misères,
Sous les crampons, les cadenas,
Se trouvera avec le nez long;
Et la fureur (discorde), qui sera liée
Les mains derrière le dos et assise
Sur les mousquets, sabres et tambours,
En vain pleurera nuits et jours. »

AMBASSADE DE MERCURE A CARTHAGE

Après sa pièce d'éloquence,
Du ciel, Jupin, en diligence
Dépêcha son ambassadeur
Mercure, dès le petit jour.
Le sujet (motif) de cette ambassade
Était d'obtenir le passage
Au roi de Troie affamé,
De mettre sa tête à l'abri
Dans tout le pays de Carthage,
De procurer le même avantage
A tout son pauvre régiment,
Car si, sans faire de compliment,
Ils fussent allés dans la cuisine,
Didon leur eût fait pauvre mine,

Ni mai beleu, ce qu'ei be pieix,
Lous gues fas mordre per sous cheix.
Mercuro part en diligenço,
Eyserço tant soun eyloquenço
Que lous Tyriens, tous grands brigants,
Venguèrent doux coumo daus gants;
Per un cop de gracio efficaço,
Lo reyno, coum' uno begaço,
Fuguet coueiffado daus Troyens
Jusqu'à prodigas lous mouyens
Per lous tiras de l'indigenço;
Mas pousset trop lo coumplosenço.
Eneas, mau coucha din liet,
Ovio reiba touto lo net,
Assossina per lo vermino;
N'ovio mas fat frissas l'eychino.
Finissen lous maux de lo net,
Au ly venguet dy lo pensado
De nas fas uno permenado
Dy quieu poÿs fourtuna
Ente lou sort l'ovio mena,
Per nas recouneytre sey guido
Lo terro que ly vio chausido
Lo tempêto; mas gromarceix!
Au fut presque mingea daus cheix;
Lo terro si mau poulissado
Per quis que l'oviant occupado
Fogio doutas per douas rozous
S'y n'erant pas daus leberous.
Eneas, prudent persounage.

Et même peut-être, ce qui est bien pire,
Les eût fait mordre par ses chiens.
Mercure part en diligence,
Exerce tant son éloquence
Que les Tyriens, tous grands brigands,
Devinrent doux comme des gants ;
Par un coup de grâce efficace
La reine, comme une bécasse,
Fut coiffée des Troyens
Jusqu'à prodiguer les moyens
Pour les tirer de l'indigence ;
Mais elle poussa trop loin la complaisance.
Énée, mal couché dans son lit,
Avait rêvé toute la nuit,
Assassiné par la vermine ;
Il n'avait fait que se frotter l'échine.
Finissant les maux de la nuit,
Il lui vint à la pensée
D'aller faire une promenade
Dans ce pays fortuné
Où le sort l'avait mené,
Pour aller reconnaître sans guide
La terre que lui avait choisie
La tempête ; mais, grand'merci !
Il fut presque mangé par les chiens ;
La terre si mal polie (si peu hospitalière)
Pour ceux qui l'avaient occupée
Faisait douter pour deux raisons
S'ils n'étaient pas des loups-garous ;
Énée, prudent personnage,

Avant d'eycartas dau rivage,
Met lous veisseux qu'au vio sauva
Sous un rouchès qu'ero cava ;
L'un ne vegio re sey lanterno
Dy quieu lugis a lo moderno.
Eneas marchet en grand' hâto,
Treinant apres se soun Achato ;
Au ne navo pas mai sey se
Que sent Roch marcho[1] sey soun che.
Coumo Eneas ero sey gardas,
Au se nantit de douas lobardas ;
Selon Virgilo, au las tenguet
De lo mo, mas noun pas dau pet.

APPARITION DE VÉNUS A ÉNÉE

En troversant quauquas broussolias,
Venus en sas trop courtas quouaïllas
Dy lo fourès apareguet,
Eneas lo meicounoguet ;
L'ovio l'air tres bien rencountra ;
Lo pourtavo l'arc et lou tra
Suspendu dorei soun eypanlo
Per lou premiès gibier que branlo ;
Sous piaux qu'agitavo lou vent
Flottovant agréablement.

1. Pour que cette phrase fût correcte il faudrait qu'au lieu

Avant de s'écarter du rivage,
Met les vaisseaux qu'il avait sauvés
Sous un rocher qui était creux;
L'on ne voyait rien sans lanterne
Dans ce logis à la moderne.
Énée marcha en grande hâte,
Traînant après lui son Achate;
Il n'allait pas plus sans lui
Que saint Roch ne marche sans son chien.
Comme Énée était sans gardes,
Il se nantit de deux hallebardes;
Selon Virgile, il les tint
De la main, mais non pas du pied.

APPARITION DE VÉNUS A ÉNÉE

En traversant quelques broussailles,
Vénus, avec sa trop courte robe crottée,
Dans la forêt apparut,
Énée ne la reconnut pas;
Elle avait l'air très bien réussi;
Elle portait l'arc et le trait
Suspendu derrière son épaule
Pour le premier gibier qui remue;
Ses cheveux qu'agitait le vent
Flottaient agréablement.

de *marcho*, il y eût *marchavo*, et qu'on puisse traduire par le passé au lieu du présent.

VÉNUS A ÉNÉE

« Hola ! ho ! se disset lo bello,
Me dirias vous quauquo nouvello
De mas sors qu'ant auro possa
Et dau singliard que l'ant lansa ?
Dounorai l'argent de chopino
Au bet dau credit sur mo mino ;
N'autro ve forai tout per vous. »

RÉPONSE D'ÉNÉE

Lou paubre Troyen fort hountoux
Reipoundet sey grando finesso
A l'incounegudo déesso :
« N'ai vu, Modamo, ce qu'ei vray,
Ni votras sors, ni votre fray ;
N'en ai gu ni vent, ni fumado,
Mas vous, que fas quî l'empreissado,
Vous m'ovès l'air bien eyveri.
Faudrio vey bien pau d'esperi
Per ne pas vous creire divino,
Quelo voux douço, quelo mino,
Et quieu vizage si fricaud
Ne crubent quî re de mourtaud.
A d'autreix ni mai votro chasso !
Quonei de vrays tours de passo passo.
Sès vous sor dau blound Apolloun ?

VÉNUS A ÉNÉE

« Holà! ho! dit la belle,
Me donneriez-vous quelque nouvelle
De mes sœurs qui tout à l'heure ont passé
Et du sanglier qu'elles ont lancé?
Je donnerai l'argent de chopine
Ou bien du crédit sur ma mine;
Une autre fois je ferai tout pour vous. »

RÉPONSE D'ÉNÉE

Le pauvre Troyen fort honteux
Répondit sans grande finesse
A l'inconnue déesse :
« Je n'ai vu, Madame, ce qui est vrai,
Ni vos sœurs, ni votre frère,
Je n'en ai eu ni vent, ni fumée.
Mais vous, qui faites ici l'empressée,
Vous m'avez l'air bien réveillée.
Il faudrait avoir bien peu d'esprit
Pour ne pas vous croire divine :
Cette voix douce, cette mine,
Et ce visage en si bon état
Ne couvrent là rien de mortel.
A d'autres votre histoire de chasse!
Ce sont de vrais tours de passe-passe.
Êtes-vous sœur du blond Apollon?

Sobès-vous jugas dau violoun,
Au be tenès-vous votre noum
De quauquo nimpho de renoum ?
Tant sento que sias, no chandello
Vous proumette de lo pus bello,
Mas tiras-nous daquieu bourbiès,
Car nous n'en ovens plo meitiès.
Aprenès-nous dy qual' empire
N'ovens indura lou martyre,
Enseignas-nous dy quau poÿs,
De l'yffer ou dau porodis
N'ovens sauva notras molinas;
Deipei qu'ai perdu mas mandinas,
Ne sabe pus lou jour dau mei;
Si vous nous fozès quieu plozei,
Per reicouneytre lou service,
Vous proumette per sacrifice
Uno auveillo que cinq sâus vaut
A lo feiro de Sent-Giraud.
Nous courens a perdre lo têto
Au gra daus flots, de lo tempêto,
Deësso, per un tour d'omi,
Mettès-nous dy notre chomi. »

VÉNUS A ÉNÉE

« Moussur, sai bien votre sirvento,
Se disset Venus, et countento
De mo pitito quolita,
Sey vouley lo divinita.

Savez-vous jouer du violon,
Ou bien tenez-vous votre nom
De quelque nymphe de renom?
Aussi sainte que vous soyez, une chandelle
Je vous promets de la plus belle,
Mais tirez-nous de ce bourbier,
Car nous en avons bien besoin.
Apprenez-nous dans quel empire
Nous avons enduré le martyre,
Enseignez-nous dans quel pays
De l'enfer ou du paradis,
Nous avons sauvé nos culottes;
Depuis que j'ai perdu mes matines,
Je ne sais plus le jour du mois;
Si vous nous faites ce plaisir,
Pour reconnaître le service,
Je vous promets pour sacrifice
Une brebis qui cinq sous vaut
A la foire de Saint-Giraud (Gérald).
Nous courons à perdre la tête
Au gré des flots, de la tempête,
Déesse, par un tour d'ami,
Mettez-nous dans notre chemin. »

VÉNUS A ÉNÉE

« Monsieur, je suis bien votre servante,
Dit Vénus, et contente
De ma petite qualité,
Sans vouloir la divinité.

A Tyr, las fennas sount meitressas,
Aux homeix las fant tant de pessas,
Las portent, ce que n'ei pas beu,
Las molinas, mai lous chopeux.
Vous vezès lo terro puniquo,
Gens que ne cherchent mas pretiquo,
Lous Tyriens qu'ant lo rageo au corps,
Ni mai lo villo d'Agenor;
Lous Lybiens, autro conaillo,
Tous grands plumodours de voulaillo,
Sount un pau trop pres de l'oustaud.
Didon que soun pezant d'or vaut
De Tyr, tout coum' uno drogouno,
Venguet, sey pourtas lo courouno;
Lo s'eychopet fort finoment
De soun fray, molin garnoment,
Que lo voulio fas religiûso;
L'historio n'ei bassès curiûso,
Mas lou recit tant durorio
Que dermis d'en pès nous forio;
Ne dirai mas ce que v'importo,
Leyssorai lou rest' a lo porto.

HISTOIRE DE DIDON

Lou pai de Didon, ple d'esprit,
Sochant que las fillas sount fruit
D'uno gardo un pau moleyzado
Quand lour têto ei no ve coueiffado,
Jauno, ly dounet Sicheus,

A Tyr, les femmes sont maîtresses,
Aux hommes elles font beaucoup de pièces,
Elles portent, ce qui n'est pas beau,
Les culottes ainsi que les chapeaux.
Vous voyez la terre punique,
Gens qui ne cherchent que pratique,
Les Tyriens qui ont la rage au corps
Et la ville d'Agénor ;
Les Libyens, autre canaille,
Tous grand plumeurs de volaille,
Sont un peu trop près de la maison.
Didon, qui son pesant d'or vaut,
De Tyr, tout comme une dragonne,
Vint, sans porter la couronne ;
Elle s'échappa fort finement
De son frère, malin garnement,
Qui voulait la faire religieuse;
L'histoire en est assez curieuse,
Mais le récit tant durerait
Que dormir sur pieds il nous faudrait ;
Je ne dirai que ce qui vous importe,
Je laisserai le reste à la porte.

HISTOIRE DE DIDON

Le père de Didon, plein d'esprit,
Sachant que les filles sont fruit
D'une garde un peu malaisée,
Quand leur tête est une fois coiffée,
Jeune, lui donna Sichée,

Qu'ero riche coum' un Cresus ;
De terro au vio cent seyteirodas
Ent' au culio toutas l'annodas
Cinquanto seytiès de froument,
Trei charetodas de chaten ;
Lo paubro Didon n'ero fado ;
Qu'ero le premiero voulado
De l'amour d'un cœur flambe niau,
Lo n'ovio l'ei qu'en soun auriau ;
Mas per lors tenio lou royaume,
Pus molin que lou rei Guillaume
Qu'ero tout d'un meimo meitiès,
Faux témoin et banquoroutiès,
Pygmalion, soun cruel frai ;
Lou diable que ne dert jomai
Entre beus-frais per lo logiquo
Que Sicheus voulio pratiquo
Mettet be tôt lo divisiû ;
D'aillours Pygmalion enviû
De l'or que Sicheus sarravo
Dy certen recoin de so cavo
No charchavo mas l'occasiû
De ly fas quauquo deirosiû ;
Coumo au fogio l'aiguo beneyto,
Lou pendard prend soun arboleyto
Et ly trauquet dau premiès dard
L'anchas dau cû de part en part ;
Evitet lou premiès topage
Que fai fas d'abord lou vevage ;
Per finessas et per deytours,

Qui était riche comme un Crésus ;
De terre il avait cent arpents
Où il récoltait toutes les années
Cinquante setiers de froment,
Trois charretées de châtaignes ;
La pauvre Didon en était folle ;
C'était la première volée
De l'amour d'un cœur flambant neuf,
Elle n'avait l'œil qu'en son amoureux.
Mais alors tenait le royaume (régnait),
Plus malin que le roi Guillaume
Qui était d'un même métier
Faux témoin et banqueroutier,
Pygmalion, son cruel frère ;
Le diable qui ne dort jamais
Entre beaux-frères, à cause de la logique
Que Sichée voulait pratique,
Mit bientôt la division ;
D'ailleurs, Pygmalion envieux
De l'or que Sichée serrait
Dans certain recoin de sa cave
Ne cherchait que l'occasion
De lui faire quelque déraison.
Comme il faisait l'eau bénite,
Le pendard prend son arbalète
Et lui traversa du premier coup de dard
Les hanches du cu de part en part.
Il évita le premier tapage
Que fit faire d'abord le veuvage ;
Par finesses et par détours,

L'amusavo de jours en jours ;
Ly dit qu'au danso au moridage
Que se fai dy quauque village,
Tantôt qu'un flux de devoutiû
De sent Jacque l'o fat roumiû ;
Nautro ve, qu'au rengeo sas beillas,
Nautro ve, fai toundre l'auveillas ;
Ensi jugavo de soun long
Lo paubro amourouso Didon.
Uno net, entre las courtinas,
Sicheus mort, sous sas molinas,
Ly net moutras lou cop de dard
Qu'ovio trauqua de part en part.
Au ly disset : « Fai vite gillo,
Au be t'epouzoras no grillo[1] ;
Pygmalion m'o gu lou quei,
Mo fe tant t'en pend au dorei ;
Tau dizé, fillo, entend, tu n'oro ;
Te voudrio bien sobey deforo ;
Per te defrayas quatre meix
Ai dieuzenau quarts d'écus vieix,
Forço sâus marquas a lo vacho,
No peillo sous terro lous cacho. »
Didon dresset soun eyquipage
Per quittas quel hore rivage ;
Lo prenguet per sous coumpognioux,
Lous rofinas, lous pus hargnioux,

1. Cette phrase que nous avons traduite textuellement signifie que Didon, si elle ne s'enfuit pas, fera connaissance avec les grilles de la prison.

Il l'amusait de jours en jours ;
Il lui dit qu'il danse au mariage
Qui se fait dans quelque village,
Tantôt qu'un flux de dévotion
De saint Jacques l'a fait disciple;
Une autre fois, qu'il range ses abeilles ;
Une autre fois, qu'il fait tondre ses brebis ;
Ainsi jouait de son long
La pauvre amoureuse Didon.
Une nuit, entre la courtine,
Sichée mort, sous ses habits,
Alla lui montrer le coup de dard
Qui l'avait traversé de part en part.
Il lui dit : « Fais vite gille[1],
Ou bien tu épouseras une grille.
Pygmalion m'a eu le cuire ;
Ma foi, il t'en pend autant au derrière ;
Je te le dis, fille, entends, tu en auras ;
Je voudrais bien te savoir dehors ;
Pour te défrayer quatre mois
J'ai dix-neuf quarts d'écus vieux,
Force sous marqués d'une vache,
Un vieux chiffon sous terre les cache. »
Didon dressa son équipage
Pour quitter ce vilain rivage ;
Elle prit pour ses compagnons,
Les raffinés, les plus hargneux,

1. *Faire gille* est une expression aujourd'hui démodée qui veut dire : s'enfuir. Dans le cas présent, *Fai vite gillo* veut dire : enfuis-toi vite.

Tous quis qu'oviant gu'lo gensado,
Quis qu'ottendiant no tal' aubado
De lo part dau cruel tyran,
Mai que Tibero countrorian.
D'abord l'eyzercet soun courage
Sur lous veisseux qu'a l'ovantage
Lo pouguet troubas dy lou port.
Pygmalion veguet soun or,
Quel' or que tant au bebretavo,
Qu'uno fenno l'in emmenavo,
Maugra soun nas ni mai sas dens,
Et sous cris mai sous juromens.
Per finis, quelo corovano
Arribet touto sauvo et sano
Ente vezès bâti Cartage
Que coutorio mai d'un froumage.
Didon chotet l'emplossoment
Que poudio crubis justoment
Un quei de biau; mas le ruzado
D'aquelo peu bien deicoupado
Comprenguet un fort grand countour.
Moun counte ei fat, quonei votre tour;
Dijas-me votro râtelado.
Quî sès-vous? Vès-vous lo pelado?
Si vous l'ovès, nas vous fretas.
Quaux rouchés ant fat saquetas
Lou molin vent de lo golerno?
Nas-vous dy quis meichans blaudoux
A Roumo gagnias lous pardoux?»

Tous ceux qui avaient eu la fessée,
Ceux qui attendaient un pareil traitement
De la part du cruel tyran,
Plus que Tibère contrariant.
D'abord elle exerça son courage
Sur les vaisseaux qu'à l'avantage
Elle put trouver dans le port.
Pygmalion vit son or,
Cet or qu'il désirait tant,
Qu'une femme emmenait
Malgré son nez et ses dents,
Et ses cris et ses jurements.
Pour finir, cette caravane
Arriva toute sauve et saine
Où vous voyez bâti Carthage
Qui coûterait plus d'un fromage.
Didon acheta l'emplacement
Que pouvait couvrir justement
Un cuir de bœuf; mais la rusée
De cette peau bien découpée
Prit un fort grand contour.
Mon conte est fait, c'est votre tour;
Dites-moi votre râtelée.
Qui êtes-vous? Avez-vous la pelade?
Si vous l'avez, allez vous frotter.
Quels rochers ont fait secouer (souffler)
Le malin vent de galerne?
Allez-vous dans ces mauvais jupons
A Rome gagner le pardon? »

ÉNÉE A VÉNUS

Éneas surtit de so boucho
Un soupir de sento Mitoucho
Venen dau found de l'estoumach :
« Deësso, si moun almonach
N'ovio pas senti lo griliado,
Moun historio bien deyboujado
Deypey *patris* jusqu'en *amen*
Nous menorio jusqu'a diaumen.
Si vous voulias de notr' annolas
Que courent per toutas l'eycolas
Auvis lo meita per plozei,
Vesperus aurio mei jozei
L'astre que porto lo lumiero.
Si per grachio particuliero
Lo gozetto ou be l'almonach
Notre noum v'ant eyci mena :
Nous venens de lo Troyo antiquo
Ente n'y o pu paino boutiquo ;
Apres vey per villas et bourgs
Fat tant de coursas, tant de tours,
Un certen vent que n'ei pas sage
Gitet eyci moun eyquipage.
Yau sai, Modamo, sans counsiû,
Meitre Éneas lou devoussiû ;
Moun historio ei mai renoummado
Que Bardounaud et so cogado ;

ÉNÉE A VÉNUS

Énée sortit de sa bouche
Un soupir de sainte Nitouche
Venant du fond de l'estomac :
« Déesse, si mon almanach
N'avait pas senti la grillade,
Mon histoire bien dévidée
Depuis *patris* jusqu'à *amen*
Nous mènerait jusqu'à dimanche.
Si vous vouliez de nos annales
Qui courent par toutes les écoles
Entendre la moitié par plaisir,
Vesper (le soir) aurait mis au lit
L'astre qui porte la lumière.
Si par grâce particulière
La gazette ou bien l'almanach
Vous ont porté ici notre nom,
Nous venons de Troie antique
Où il n'y a plus aucune boutique,
Après avoir par villes et par bourgs
Fait tant de courses, tant de tours,
Un certain vent qui n'est pas sage,
Jeta ici mon équipage.
Je suis, madame, sans conseil,
Maître Énée le dévot;
Mon histoire est plus renommée
Que Bardonnaud et sa *cagade;*

Yau charche quauque emplossoment
Per poudey dire : Diû sio sent !
Y m'ant dit qu'en terro letino
Trouborio quelo bello eyzino ;
Mas ce que me counforto mai,
Jupiter se dit moun grand'pai.
Quand de Troyo possei lo porto,
Vingt veisseux fogiant moun escorto,
Mo mai me moutret lou chomi
Et foguet viras lou tomi,
Mas tout aquo peno perdudo !
A grand peinas lo mer gouludo
Sept n'en o vougu leissas nas
Et lous m'o bien fat permenas.
Chassa d'Europo may d'Asio
Yau vau coure dy lo Libyo
Coum' un bou ane sey fet ni let,
Triste coum' un bounet de net. »
Larmas grossas coumo pezeux
Toumberent lors de soun cerveux.

VÉNUS A ÉNÉE

Vénus interroumpt lo musiquo :
« Vous prenès bien vite lo piquo.
Daus Diûs vous sès l'effant gâta,
Y ne v'ant pas trop mautrota
De vous mettre en villo tyrienno ;
Courès vite pourtas l'antienno

Je cherche quelque emplacement
Pour pouvoir dire : Dieu soit saint!
On m'a dit qu'en terre latine
Je trouverais ce bel endroit;
Mais ce qui me réconforte le plus,
Jupiter se dit mon grand-père.
Quand de Troie je passai la porte,
Vingt vaisseaux faisaient mon escorte.
Ma mère me montra le chemin
Et fit tourner le tamis (nous passa en revue).
Mais tout cela, peine perdue!
A grand'peine la mer goulue
Sept en a voulu laisser aller
Et me les a bien fait promener.
Chassé d'Europe et d'Asie
Je vais courir en Libye
Comme un bon âne sans foi ni loi,
Triste comme un bonnet de nuit. »
Des larmes grosses comme des pois
Tombèrent alors de son cerveau.

VÉNUS A ÉNÉE

Vénus interrompt la musique :
« Vous prenez bien vite la pique (mouche).
Des dieux vous êtes l'enfant gâté,
Ils ne vous ont pas trop maltraité
De vous mettre en terre tyrienne;
Courez vite porter l'antienne

A lo reyno dy soun quartiès,
Mas poyas chopino au pourtiès
Si vous volès n'hurouzo entrado.
Votro flotto ei ressuscitado,
Votreix veisseux sount dy lou port,
Quonei me que v'en faut lou ropport,
Be qu'au sio chauzo divulgado
Qu'en moun pater n'y o pas de fiado.
Lou vent de bizo au be dau nord
O fini soun molin eyffort,
Ne douno pûs feure quartano
A votro paubro corovano;
Votr' hardas sount en surêta
Si ai bien mous libreix foulieta,
Si n'ai pas, quand n'av' à l'eycolo,
Perdu moun tems a fas lo folo.
Vizas, eybrès bien votreix eix :
De cygneix, a quî sieix poreix,
Que menent auro si grand fêto,
L'eyparviès, coumo lo tempêto,
Lou fogio fugis dovant se,
Mas y l'y ant fat barbo de fe.
Vizas coum' y fant lo voustiado
Et tous, rengeas coum' un' armado,
Fant danso roundo dy lou ceu;
Entau jusqu'au mindre veisseu
Et mindre mousso de lo flotto
A pleix voualeix dy lou port trotto.
Marchas dounc sey fas l'endermi
Ente vous meno lou chomi. »

A la reine dans son quartier,
Mais payez chopine au portier
Si vous voulez une heureuse entrée.
Votre flotte est ressuscitée,
Vos vaisseaux sont dans le port
C'est moi qui vous en fait rapport,
Bien que ce soit chose divulguée
Qu'à mon père il n'y a pas à se fier.
Le vent de bise ou bien du nord,
A fini son malin effort,
Il ne donne plus la fièvre quartaine
A votre pauvre caravane;
Vos hardes sont en sûreté,
Si j'ai mes livres bien feuilleté,
Si je n'ai pas, quand j'allais à l'école,
Perdu mon temps à faire la folle.
Voyez, ouvrez bien vos yeux :
Là, six paires de cygnes
Qui mènent (font) maintenant si grande fête,
L'épervier, comme la tempête,
Les faisait fuir devant lui,
Mais ils lui ont fait barbe de loin (brûlé la politesse).
Voyez comme ils volent
Et tous, rangés comme une armée,
Font la danse ronde dans le ciel;
De cette façon jusqu'au moindre vaisseau
Et au moindre mousse de la flotte
A pleines voiles vers le port trotte.
Marchez donc sans faire l'endormi
Où vous mène le chemin. »

Sitôt dit, lo viret l'eychino
Et d'obord so beuta divino
Se foguet veyre dy soun jour ;
Un câu pouli, certeino audour
De so coueyffuro moutounado
Raviguet touto l'ossemblado.
So raubo net jusqu'aux toloux
Et marchant d'un er fier et doux
D'Eneas fuguet counogudo
Per être so mai, (Per lo vudo,
Mai lou nas, au l'ovio si bou
Qu'au sentio soun fege de bouc
De mai de cinq cents pas lo roundo.)
Quand au veguet qu'aquelo bloundo,
So mai, ly ovio juga quieu tour,
En lo seguant fai queu discours :

PLAINTE D'ÉNÉE SUR LA FUITE DE SA MÈRE VÉNUS

« Cruello, vès-vous lo cousinço
De tant eyserças lo possinço
D'un fils que v'amo, si Diû vaut,
Coumo lo chabro amo lou chau ?
Toujours daus tours de passo passo ?
Jomai ne veyrai votro faço
Qu'à trovers un masque pelat ?
Votre mo blancho coumo lat
Me siro toujours refuzado ?
De votreix counteix de veilliado

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE LIMOGES

Sitôt dit, elle tourna l'échine.
Et d'abord sa beauté divine
Se fit voir dans son jour ;
Un cou poli, certaine odeur
(Se dégageant) de sa coiffure moutonnée
Ravit toute l'assemblée.
Sa robe descendit jusqu'aux talons,
Et marchant d'un air fier et doux
D'Énée elle fut connue
Pour être sa mère. (Pour la vue,
Ainsi que pour le nez, il l'avait si bon
Qu'il sentait son foie de bouc
A plus de cinq cents pas à la ronde.)
Quand il vit que cette blonde,
Sa mère, lui avait joué ce tour,
En la suivant il fait ce discours :

PLAINTE D'ÉNÉE SUR LA FUITE DE SA MÈRE VÉNUS

« Cruelle, avez-vous la conscience
De tant exercer la patience
D'un fils qui vous aime, si Dieu veut,
Comme la chèvre aime le chou ?
Toujours des tours de passe-passe ?
Jamais je ne verrai votre face
Qu'à travers un masque pelé ?
Votre main blanche comme lait
Me sera toujours refusée ?
De vos contes de veillées

N'aurai dounc jomai lou plozei?
Vous n'aurès jomai dau lezei? »

ÉNÉE ET ACHATE DANS LE BROUILLARD

Apres vey chantas quelo noto,
Eneas vers lo villo trotto;
Lors Venus sur notreix golliards
Gitet un manteu de brauliards,
Afi de deraubas lour vudo
A lo natiû pau counogudo,
De pau que quauqueix cots de poüen
N'incoumodessant lour perpoüen,
Au be que quauquo grando linguo
Ne venguesso jusqu'a n'eypinguo
Fas declinas per a, bei, cey,
Lou noum de notre paubre rey.
(Maron s'expozo a lo critiquo
Que ly pourio fas lo physiquo
Sur quel' invisibilita
D'un corps que veut de soun couta).
Apres vey fa so moscorado,
Lo deësso d'uno voulado
A Paphos net veyre l'oustaud
Qu'en soun absenço navo mau;
Quonei quî que l'ei fort venerado
Aux deypens de lo renoummado
De lo fillias daquieu poys.
Cent autars toujours bien servis

Je n'aurai donc jamais le plaisir?
Vous n'aurez jamais de loisirs?»

ÉNÉE ET ACHATE DANS LE BROUILLARD

Après avoir chanté cette note,
Énée vers la ville trotte;
Alors Vénus sur nos gaillards,
Jeta un manteau de brouillard,
Afin de dérober leur vue
A la nation peu connue,
De peur que quelques coups de poing
N'incommodassent leur pourpoint,
Ou bien que quelque grande (mauvaise) langue
Ne vînt jusqu'à une épingle
Faire décliner par A, B, C,
Le nom de notre pauvre roi.
Maron s'expose à la critique
Que pourrait lui faire la physique
Sur cette invisibilité
D'un corps qui voit de son côté.)
Après avoir fait sa mascarade
La déesse d'une volée
A Paphos fut voir sa maison
Qui, en son absence, allait mal;
C'est là qu'elle est fort vénérée
Aux dépens de la renommée
Des filles de ce pays.
Cent autels toujours bien servis

(Ent' y dounent lo coumedio)
Dau meliour encens d'Arabio
Fument per lo divinita
Que trofiquo de lo beuta.
Eneas et soun boun Achato
Cependent ganiovant en hâto
L'eyminenço ou be lou rouchès
Que dominavo lou cluchès;
Et per fas lo villo pus bello
Vegio sous se lo citodello
(Vauban n'en guès pas counvengu).
Quand y n'en furent quî vengu,
Eneas admiro l'oubrage,
Coumo las cazas, de village
Se sount changniodas en polai,
Et s'eytouno denguero mai
Vezen las portas de Cartage
Ente no breuto et dovantage
Guesso pougu possas de frount;
Dau bru qu'en onant a lo fount
Fogiant lous sots dau domestique,
Dau pova qu'ero magnifique
(Coumo si Troyo n'oguès gu
Povas, ni portas ni quieu bru).
Lous Tyriens, alors en journado,
Dounovant touto lour pensado
A rengeas lour emploçoment;
Lous ûs counduigiant lestoment
Lous murs de lo villo nouvello,
D'autreix traçent lo citodello,

(Où l'on donne la comédie)
Du meilleur encens d'Arabie
Fument pour la divinité
Qui trafique de la beauté.
Énée et son bon Achate
Cependant gagnaient en hâte
L'éminence ou le rocher
Qui dominait le clocher;
Et pour faire la ville plus belle,
Il voyait sous lui la citadelle
(Vauban n'en eût pas convenu);
Quand ils furent arrivés là,
Énée admire l'ouvrage :
Comment les cases, de village
Se sont changées en palais,
Et il s'étonne encore davantage
En voyant les portes de Carthage
Où une brouette et davantage
Eusssent pu passer de front;
(Il s'étonne) du bruit qu'en allant à la fontaine
Faisaient les sabots des domestiques,
Du pavé qui était magnifique
(Comme si Troie n'avait eu
Ni pavés, ni portes, ni un pareil bruit).
Les Tyriens, alors en journée,
Occupaient toute leur pensée
A ranger leur emplacement;
Les uns conduisaient lestement
Les murs de la ville nouvelle,
D'autres tracent la citadelle,

Et d'autreix, pus mau partogeas,
A fas lous moçous sount rengeas.
D'autreix fant lo meijou de villo,
No ley criminello et civilo:
Per lo menteney chauzissent
Un senat qu'haïs lous prézents.
D'autreix creuzent per fas no rado
Qu'aux veisseux sio prou segurado;
D'autreix gittent lous foundoments
Daus theatreix, beux monuments,
Per dy quauqueix milliès d'annodas
D'Arlequin ovey las gambadas.

COMPARAISON

De las bellias y viant tout l'er;
Quand lou printen meno lou ver,
Que las flours garnissent lo terro,
Las vant à lo pitito guerro,
Las trobalient lors au soulei
Et piquoriant lou delezei
Que nirio veyre lour monege.
Lour jaunesso coumo au coulege,
Ei moutrado sous bouno cliau,
Las fretent lours chambras de miau,
L'unas recebent lo vituro
Sey qu'au sio besoin de facturo;
D'autras forment daus botoliouns
Per nas fas lo guerro aux frelouns,

Et d'autres, plus mal partagés,
A faire les maçons sont rangés.
D'autres font la maison de ville (mairie),
Une loi criminelle et civile;
Pour la maintenir, ils choisissent
Un sénat qui hait les présents.
D'autres creusent pour faire une rade
Qui, pour les vaisseaux soit assez sûre.
D'autres jettent les fondements
Des théâtres, beaux monuments,
Pour, dans quelques milliers d'années,
D'Arlequin avoir les gambades.

COMPARAISON

Des abeilles ils avaient tout l'air;
Quand le printemps amène le vert,
Que les fleurs garnissent la terre,
Elles vont à la petite guerre,
Elles travaillent alors au soleil
Et piqueraient l'homme de loisir
Qui irait voir leur manège.
Leur jeunesse, comme au collège,
Est montrée (éduquée) sous bonne clef,
Elles frottent leur chambre de miel,
Les unes reçoivent la nourriture
Sans qu'il soit besoin de facture;
D'autres forment des bataillons
Pour aller faire la guerre aux frelons,

Raço de tout temps ennemigeo
Quoique lou vieix prouverbe digeo :
Quau ne faut a boun ganiodour
Mas quan un boun deitreignodour[1].
Tout fenian lour poulico eylugnio.
Tout chas ellas fai so besugnio
Eneas, un pitit enviû,
Foguet no bello exclomotiû,
Sey vey na dy lo retoriquo :
« Hurouso lo natiû puniquo
Que met so têto a lo sala,
Au let que tout affangala
Vau coure de bourg en village
Per attropas quauque froumage!
Huroux quîs qu'ant l'oustaud gorni,
Noun pas de viaure en forbani! »
Eneas dy so sermounado
Veguet lo cuberturo haussado
De lo pupart de las meyjoux,
Bravas coumo pitits bijoux.
Per un pau dissipa so bilo
Chobet d'avanças dy lo villo,
Et net, cubert de soun brauliard,
Per jugas au colin-mailliard,
Mai d'uno plozento moniero :
L'un ero prei per lo criniero,

1. *Lou deitreignodour* est l'ouvrier qui fait le *dètrain*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire la grosse besogne.

Race de tous temps ennemie
Quoique le vieux proverbe dise :
Qu'il ne faut à bon gagneur
Qu'un bon travailleur.
Tout paresseux leur police éloigne,
Chacune chez elles fait sa besogne.
Énée, un petit envieux,
Fit une belle exclamation,
Sans avoir été dans la rhétorique :
« Heureuse la nation punique
Qui met sa tête à l'abri,
Au lieu que moi tout affamé
Je vais courir de bourg en village
Pour attraper quelque fromage !
Heureux ceux qui ont la maison garnie,
Au lieu de vivre en forban ! »
Énée, pendant son sermon,
Vit la couverture haussée
De la plupart des maisons,
Jolies comme de petits bijoux.
Pour un peu dissiper sa bile,
Il finit d'avancer dans la ville,
Et alla, couvert de son brouillard,
Jouer au colin-maillard
Et d'une plaisante manière :
L'un était pris par la crinière,

Ce vers énonce l'idée que tout bon ouvrier, pour arriver à gagner beaucoup, doit trouver le travail préparé et la grosse besogne faite.

L'autre sentio sur soun perpoüen
Uno grelo de cots de poüen;
N'autre gagniavo n'embrussido
Un' autre sentio no pudido;
Jomai lou boun rey n'ovio fat
En d'un jour si loung tems lou fat;
Tous, ignorans soun privilege,
Cregiant que qu'ero sortilege
Et se vouërent à mai d'un sent.
Maron que n'ei pas n'ennouçent
Rocounto qu'au miei de Cartage
N'alléo, per soun bel oumbrage,
Defendio lous gueux dau souleix,
Qui ly navant per tuas lours peix.
Quonei quî qu'apres vey gû lo berno
Sur mer per lou vent de golerno
En premiès lous Cartaginoueix,
D'une grando caisso de boueix,
Surtiguèrent de dy no fosso
Lo têto d'un chovau plo grosso,
De Junon superbe prezent,
Per signifias que quelo gent
Siriant daus diableix en botaillo
Et foriant tous ventre de paillo.
Quonei quî que modamo Didon
Fogio no chopello a Junon;
Lo l'y foguet de sas finanças
Per mai de cent ecus d'avanças;
De Junon l'y vio lou pertrat
En fresquo a pau de freix pintrat.

L'autre sentait sur son pourpoint
Une grêle de coups de poing ;
Un autre gagnait une pincée,
Un autre sentait une puanteur ;
Jamais le bon roi n'avait fait
En un jour si longtemps le fou.
Tous ignorant son privilège,
Croyaient que c'était un sortilège
Et se vouèrent à plus d'un saint.
Maron qui n'est pas un innocent (imbécile)
Raconte qu'au milieu de Carthage
Une allée, par son bel ombrage,
Défendait (garantissait) les gueux du soleil,
Qui y allaient pour tuer leurs poux.
C'est là qu'après avoir été maltraités
Sur mer par le vent de galerne,
En premier les Carthaginois,
D'une grande caisse de bois,
Sortirent, enfermée dans une fosse,
La tête d'un cheval très grosse,
De Junon, superbe présent,
Pour signifier que ces gens
Seraient des diables en bataille
Et feraient tous ventre de paille.
C'est là que Madame Didon
Construisait une chapelle à Junon ;
Elle y fit de ses finances
Pour plus de cent écus d'avances :
De Junon il y avait le portrait
En fresque à peu de frais peint.

Lo porto ero au nau d'un' eychello
D'uno perspectivo fort bello,
Lou quoüeyre l'ovio tant eypeix
Qu'y n'auriant fas sieix peirouleix.
Maron, qu'en poëto faut creire,
Vaut que lous traux dau meimo quoüeyre
Ensemble fussant eytochas,
Lous gonds et lous quiteix planchas
Fussant de lo meimo motiero
Et justifiavant touto entiero
Lo sentençó de l'ancien tem :
Qu'au n'y o ma charo de vilen.
Eneas coumençet per veire
No chauzo que ly foguet creire
Qu'au n'aurio pus sur soun doreix
Lo meita tant de cots de foueix,
Qu'au sirio nuri coum' un moueyne
Et mitouna coum' un chonoueyne,
Car lorsqu'au let de prejas Diû,
Au vizito tout en curiû,
Admiro dau temple l'oubrage
Et lo fourtuno de Cartage,
Et lo marquo de chaqu' oubriès
Qu'au coucho sur soun kolendriès.
Au vai veire sur las murolias
Daus Troyens las rudas botollias,
Lous cots de pouën, lous cots de pet
Qu'au dounet et qu'au ressaubet,

La porte était au haut d'une échelle,
D'une perspective fort belle,
Elle avait le cuivre si épais
Qu'on en aurait fait six *péroulets*[1].
Maron, qu'en poète il faut croire,
Veut que les tirants d'un même cuivre
Ensemble fussent attachés,
Que les gonds et les planchers eux-mêmes
Fussent de la même matière
Et justifiassent tout entière
La sentence de l'ancien temps :
Qu'il n'y a que de la chaire de vilain.
Énée commença par voir
Une chose qui lui fit croire
Qu'il n'aurait plus sur son derrière
La moitié autant de coups de fouet,
Qu'il serait nourri comme un moine
Et mitonné comme un chanoine,
Car lorsque au lieu de prier Dieu,
Il visite tout en curieux,
Admire du temple l'ouvrage
Et la fortune de Carthage,
Et la marque de chaque ouvrier
Qu'il couche sur son calendrier,
Il va voir sur les murailles
Des Troyens les rudes batailles,
Les coups de poing, les coups de pied
Qu'il donna et qu'il reçut,

1. Le *péroulet* est une petite marmite en usage en Limousin.

Quis grands coumbats que lo gozeto
De la renoummado troumpetto.
Au ly veguet lou fier Atrido,
Bougna coumo no poumo purido,
Lou vieix Priam tout chossidoux,
Achillo, cruel a tous doux,
A d'uno vudo si funesto
Lou boun prince tout court s'aresto
Et dit, purant coum' un vedeu :
« Achato, n'ei quo pas bien beu
Que lou mindre pitit village,
Be qu'ignore notre lingage,
Teigno per ecrit un eitat
Daus molhurs dount n'ovens tâtat?
Ly o quauquo let dy lo naturo
Que ne sache notro aventuro,
Surtout quelo meichanto net
Que lou grand chovau nous dounet?
Veiqui Priam, quonei so figuro;
So peu coulour de poumas buro,
Soun nas crouchu, soun corps tout sec
Me foriant juras que quonei se.
Que lo gent sount be rozounableix
Et mai negreix que ne sount diableix;
Moun paubre Achato, vesès-tu
Coumo y fant cas de lo vertu?
Quand quauquo re lour vudo blesso,
Y sabent puras de tristesso;
Y ne sount pas daus pus balhours,
Y sount capableix de doulours,

Ces grands combats que la gazette
De la renommée trompette.
Il y vit le fier Atrée
Blet comme une pomme pourrie,
Le vieux Priam tout chassieux,
Achille, cruel à tous deux.
A une vue si funeste
Le bon prince tout court s'arrête
Et dit, pleurant comme un veau :
« Achate, n'est-il pas bien beau,
Que le moindre petit village,
Bien qu'ignorant notre langage,
Tienne par écrit un état
Des malheurs dont nous avons tâté ?
Y a-t-il quelque endroit dans la nature
Qui ne sache notre aventure,
Surtout cette mauvaise nuit
Que le grand cheval nous donna ?
Voici Priam, c'est sa figure ;
Sa peau couleur de pommes brunes,
Son nez crochu, son corps tout sec
Me feraient jurer que c'est lui.
Ces gens sont bien raisonnables
Et plus noirs qu'ils ne sont diables.
Mon pauvre Achate, vois-tu
Comme ils font cas de la vertu ?
Quand quelque chose blesse leur vue,
Ils savent pleurer de tristesse ;
Ils ne sont pas des plus lourdauds,
Ils sont capables de douleurs,

Quand quauque molhur lous chogrino;
Ne craignant dounc pus lo fomino,
Auro tous notreix meichans jours
Venent de terminas lour cours,
Aquelo bouno renoummado
Nous menoro quauquo lampado. »

DESCRIPTION DES TABLEAUX

Entau parlet notre boun reix;
Amuzet apres quo sous eix
Sur quelo charmanto pinturo,
Fozent toujours lou Jan que puro.
(Car coumo n'ovens deija dit,
Au vio las larmas a credit.)
Au n'en lovet tout soun vizage
Quand au veguet din un eymage,
Coumo dovant Troyo lou Grec
Sey coumpliment gagnavo au pet,
Lorsque lo jaunesso troyenno
Lo fourcho au cû pourtet l'antieno
Et fogio dire a lours soudard :
Quîs sount quîs qu'ant mingea lou lard?
Au l'y veguet avec so creyto
Lou grand tirodour d'arboleyto,
Achillo, sur soun chorretou
Que fogio lou vray diabletou ;
En purant a lo coulour blancho
De Rhesus qu'ovio gu dy l'ancho,
Au counoguet lous povilloux
Qu'erant fas daux vieix coutilloux

Quand quelque malheur les chagrine ;
Ne craignons donc plus la famine,
Maintenant tous nos mauvais jours
Viennent de terminer leur cours ;
Cette bonne renommée
Nous mènera quelque lampée. »

DESCRIPTION DES TABLEAUX

Ainsi parla notre bon roi ;
Il amusa après cela ses yeux
Sur cette charmante peinture,
Faisant toujours le Jean qui pleure.
(Car, ainsi que nous l'avons déjà dit,
Il avait les larmes à crédit.)
Il en lava tout son visage
Quand il vit dans une image,
Comment devant Troie le Grec
Sans compliment gagnait au pied (se sauvait),
Lorsque la jeunesse troyenne
La fourche au cu porta l'antienne
Et faisait dire à leurs soldats :
« Quels sont ceux qui ont mangé le lard ? »
Il y vit avec sa crête
Le grand tireur d'arbalète,
Achille, sur sa petite charrette
Qui faisait le vrai diablotin ;
En pleurant à la couleur blanche
De Rhésus qui avait eu dans la hanche,
Il connut les pavillons
Qui étaient faits des vieux jupons

De so mai ; dovant Diû soun âmo !
Troïlus d'un autre couta
Qu'ovio pau d'etre eypounseta,
Apres vey perdu so lumello
Gagniavo a grands pas lo venello,
De soun choriot coum' un vedeu
Oyant fa lo cornobudeu ;
Au vio deifiat, en temerari,
Achillo, tarible adversari,
Et fauto d'ovey lou bras fort,
Au ganiet lou mau de lo mort.
Guessas vu so bloundo criniero
Que treinavo dy lo poussiero.
So lanço a terro ovio trassa
Coumo Achillo l'o repossa.
Cependent las damas de Troyo
Que n'oviant pas lou cœur en joyo,
S'en anavant per devoussiû
Veire Pallas en proucessiû
En d'un fort lugubre eyquipage ;
Lous piaux lous crubiant lou vizage
Pourtovant nas molas de biaux,
Un froumage, mai douge yaux ;
Lour mino, lors per auvi dire,
Vous guesso fas puras et rire,
Car lou paubre escadroun coueiffa,
En chantant *ut*, *si*, *la*, *sol*, *fa*,
Se dounavo a perto d'haleno
Meâ culpâ sur lo peitreno ;
Lo deësso se rechiniant,

De sa mère; devant Dieu son âme!
Troïle, d'un autre côté,
Qui avait peur d'être épousseté,
Après avoir perdu sa lumière,
Gagnait à grands pas la venelle,
De son chariot, comme un veau,
Ayant fait la cornefiche;
Il avait défié, en téméraire,
Achille, terrible adversaire,
Et faute d'avoir le bras fort,
Il gagna le mal de la mort.
On voyait sa blonde crinière
Qui traînait dans la poussière.
Sa lance à terre avait tracé
Comment Achille l'avait repassé.
Cependant les dames de Troie
Qui n'avaient pas le cœur en joie,
S'en allaient par dévotion
Voir Pallas en procession
En un fort lugubre équipage;
Les cheveux leur couvraient le visage,
Elles portaient un mou de bœuf,
Un fromage et douze œufs;
Leur mine alors, par ouï-dire,
Vous eût fait pleurer et rire,
Car le paubre escadron coiffé,
En chantant *ut, si, la, sol, fa,*
Se donnait à perdre haleine
Du *meâ culpâ* sur la poitrine:
La déesse se rechignant,

Fozent no mino de chovant
Et tenent soun cruel courage
Fogio sautas lay lour froumage.
Achillo, acharna sur Hector,
Lou treinavo trei ve tout mort
D'uno feiçou fort incivilo
A l'entour daus murs de lo villo ;
Coum' un boureu vendio lou corp
De soun potient au prix de l'or.
Eneas, penetra dy l'âmo,
Verset a quî mai d'uno larmo
Et sentiguet grand machecor
Couneissent soun couzi Hector,
Soun foüei, so lanço, so choreto
Et sas molinas de mouqueto,
Et vezent lou vieix Priamus
Que fogio de grands *oremus*
Per vey de soun fils lo carcasso
Que vio resta dessus lo plasso.
Eneas meimo se veguet
Dy lo pinturo, quand au guet
Si rede dessur sas molinas
Que lou Diable en chantet matinas ;
Au l'y remarquet l'escadron
Dou rey more noumma Memnon,
Qu'a Sent-Liaunard[1] vio fa vouyage
Per se fas blanchis lou vizage,

1. Saint-Léonard, chef-lieu de canton de la Haute-Vienne.

Faisant une mine de chat-huant
Et tenant son cruel courage
Faisait sauter là-bas leur fromage.
Achille, acharné sur Hector,
Le traînait trois fois tout mort
D'une façon fort incivile
Autour des murs de la ville;
Comme un bourreau, il vendait le corps
De son patient au prix de l'or.
Énée, pénétré dans l'âme,
Versa là plus d'une larme
Et sentit un grand crève-cœur
En reconnaissant son cousin Hector,
Son fouet, sa lance, sa charrette
Et ses culottes de moquette,
Et en voyant le vieux Priam
Qui faisait de grands *oremus*
Pour avoir de son fils la carcasse
Qui était restée sur la place.
Énée lui-même se vit
Dans la peinture, quand il eut
Si fort sur ses culottes
Que le Diable en chanta matines;
Il y remarqua l'escadron
Du roi maure nommé Memnon,
Qui à Saint-Léonard avait fait voyage
Pour se faire blanchir le visage,

Bien que fort inutilomeut.
Pentesileo fieroment
De fennas menavo l'armado
Qu'oviant no luno figurado
Sur lours boucliès; soun air furiû
Fogio mai pau que coumpossiû;
Au beu mitan de lo meilado
De cots dounavo no grelado,
Eytochavo soun demie-cen
Roumpu dy lou grand mouvoment;
Quelo fillio vio be l'audaço
Aux homeix de netias lo crasso[1].
Pendant qu'en extazo arrêta,
Eneas so curiausita
Countentavo, pendent qu'au resto
Sur quelo pinturo funesto,
Didon, bello sey soun nas court,
Au temple venguet fas soun tour,
Au miei d'un noumbre de jaunesso
Que fogio haunour a so meitresso;
Talo aupres d'Eurotas porei
Ou be sur lous mouns de Varnei[2]
(Que vaut mai Varnei ou be Cintho?)
Diano, quand lo begu so pinto
Que lo fai dansas net et jour,
Las nymphas que forment so cour.
Un si grand noumbre de femelas
Que gazouillent coumo hiroundelas

1. Ces deux vers signifient que Penthésilée audacieuse osait s'attaquer aux hommes.

Bien que fort inutilement.
Penthésilée fièrement
Des femmes menait l'armée
Qui avaient une lune figurée
Sur leurs boucliers ; son air furieux
Faisait plus peur que compassion;
Au beau milieu de la mêlée
De coups elle donnait une grêle,
Attachait son demi-cent (chapelet)
Rompu dans le grand mouvement.
Cette fille avait bien l'audace
Aux hommes de nettoyer la crasse.
Pendant qu'en extase arrêté,
Énée sa curiosité
Contentait, pendant qu'il reste
Sur cette peinture funeste,
Didon, belle sans son nez court,
Au temple vint faire un tour,
Au milieu d'une nombreuse jeunesse
Qui faisait honneur à sa maîtresse ;
Telle aux bords de l'Eurotas paraît,
Ou bien sur les monts de Verneuil
(Qui vaut mieux Verneuil ou Cinthe?),
Diane, lorsqu'elle a bu sa pinte
Qu'elle fait danser nuit et jour
Les nymphes qui forment sa cour.
Un si grand nombre de femelles
Qui gazouillent comme hirondelles,

2. Verneuil, commune du département de la Haute-Vienne.

Bien mier que lou bru dau tambour
Un haunet' home randriant sourd.
Lo deësso prend sur l'eychino
Soun carquoüey ; lors so bouno mino
Porei sur tout' autro beuta,
Lou cœur de so mai n'ei flata ;
Entau de Didon l'eyquipage
Flatavo beucop soun courage.
Lo navo veire, lous mossoux,
Fogio punis lous paressoux,
En lour retrenchant lo civado ;
Tantôt politiquo ruzado,
Gitavo per dexterita
Lous foundomens de soun Eytat.
Au beu mitan de so cohorto,
Lo fai no statiû vers lo porto,
Un' autro dau temple au mitan ;
Fièro coum' un poule d'un an,
Lo mounto sur un fort nau trône
Ente lo fogio soun grand prône ;
Lo randio quî toutas sas leix,
Viravo vite dau souleix
Quîs que randiant faux temougnage,
Lous sindics que fogiant topage
Quand touto lour coumunauta
Voulio lours coumpteix en eytat,
Quîs que fogiant fausso mezuro,
Lous vendeurs de brenado puro,
Lous jugeix que per daus prezens
Coundannovant lous indigens,

Bien mieux que le bruit du tambour
Un honnête homme rendraient sourd.
La déesse prend sur l'épaule
Son carquois; alors sa bonne mine
Paraît sur toute autre beauté,
Le cœur de sa mère en est flatté;
Ainsi de Didon l'équipage
Flattait beaucoup son courage (orgueil).
Elle allait voir les maçons,
Faisait punir les paresseux,
En leur retranchant le ragoût;
Tantôt, politique rusée,
Elle jetait avec dextérité
Les fondements de son État.
Au beau milieu de sa cohorte
Elle fait une station vers la porte,
Une autre au milieu du temple;
Fière comme un poulet d'un an,
Elle monte sur un trône fort élevé,
Où elle faisait son grand prône;
Elle rendait (proclamait) là toutes ses lois,
Otait vite du soleil
Ceux qui faisaient faux témoignage,
Les syndics qui faisaient tapage
Quand toute leur communauté
Voulait leurs comptes en état,
Ceux qui faisaient fausse mesure,
Les vendeurs de moutarde (?) pure,
Les juges qui pour des présents
Condamnaient les indigents,

Quîs que beviant pendent l'office
En s'absentant dau sacrifice,
Mas surtout lous banquoroutiès
Qu'oviant eyta loungtems banquiès.
Touto quelo bendo juyouzo
Ovio lou fouey sur lo pelouzo
Et seloun lo ley de l'Eitat,
Erant d'un V cochetat.
Apres lo fogio lou partage
Daus trabaix a fas dy Cartage,
Lo lous rengeavo per pourtiûs
Et per countentas lous enviûs
(Toujours incoumodo conaillo),
Lous tiravo a lo courto paillo.
Eneas veguet d'un couta
Veni per grando comita
Antéo, Cloanto, Sergesto
Et daus paubreix Troyens lou resto
Que lo mer ovio secoudus
Si be, qu'au lous cregio perdus.
Alors lo joyo et l'inquietudo
Foguet no surprezo si rudo
Au cœur d'Achates et dau reix
Qu'y s'en freterent bien lous eix,
Et dy quelo plozento alarmo
Aux sents recoumanderent lour âmo;
Apres qu'y furent revengus,
Y vouillant aux nouveux vengus
A touto forço fas coresso
Sey lou nouveu cas que lous blesso;

Ceux qui buvaient pendant l'office
En s'absentant du sacrifice,
Mais surtout les banqueroutiers
Qui avaient été longtemps banquiers.
Toute cette bande joyeuse
Avait le fouet sur la pelouse
Et selon la loi de l'État,
Ils étaient d'un V cachetés :
Après, elle faisait le partage
Des travaux à faire dans Carthage,
Elle les rangeait par portions (lots)
Et pour contenter les envieux
(Toujours incommode canaille),
Elle les tirait à la courte paille.
Énée vit d'un côté
Venir en grande compagnie
Anthée, Cloanthe, Sergeste
Et des pauvres Troyens le reste
Que la mer avait secoués
Si bien qu'il les croyait perdus.
Alors la joie et l'inquiétude
Firent une surprise si rude
Au cœur d'Achate et du roi
Qu'ils s'en frottèrent bien les yeux,
Et dans cette plaisante (risible) alarme
Aux saints ils recommandèrent leur âme ;
Lorsqu'ils furent revenus (remis),
Ils voulaient aux nouveaux venus
A toute force faire caresse
Sans le nouveau cas (situation) qui les blesse ;

En parlant y poudiant fas mau,
N'en coto gaire d'eitas chüau.
Y restent dounc dy lour nuage
Per sobey, sey risquo et doumage,
Qualo fourtuno o gu lour gent ?
Si lo recoubra quauqu' argent ?
Ou be si dy sas permenadas
Lo gagnia quauquas bastounadas ?
Ente lous veisseux ant leyssa ?
Sey douto ent' y oviant possa,
Car de lo flotto, en embossado,
Vegniant per queris lo possado
De bous droleix chauzis sur tous
Lous mier mouchas, lous min goloux,
Domandant, en grand repentenço,
De lours pechas pleno indulgenço;
En credant a fas lo gent sourd,
Y seguiant au temple lo cour.
Apres qu'y guerent prei seanço
Et guerent obtengu l'audianço
Ilionëo, lou pu vieix,
Sur soun nas met sous veriClieix,
Tachet de fas teizas so paucho;
Per doubas so mino foroucho
S'ero fat freichoment lous piau;
Fozent lous eix doux commo miau,
Après vey domanda silenço,
Disset en beucop d'eiloquenço :

En parlant, ils pouvaient faire mal,
Il en coûte si peu de rester silencieux.
Ils restent donc dans leur nuage,
Pour savoir, sans risque et dommage,
Quelle fortune (sort) a eu leur gent ?
Si elle a recouvré quelque argent ?
Ou bien si dans ses promenades
Elle a gagné (reçu) quelques bâtonnades ?
Où ils ont leurs vaisseaux laissé ?
Sans doute où ils avaient passé (atterri),
Car de la flotte, en ambassade,
Venaient pour chercher (demander) le passage,
De bons drôles choisis parmi tous
Les mieux mouchés, les moins galeux,
Demandant, en grande repentance,
De leurs péchés pleine indulgence ;
En criant à faire (rendre) les gens sourds,
Ils suivaient au temple la cour.
Après qu'ils eurent pris séance
Et eurent obtenu audience,
Ilionée, le plus vieux,
Sur son nez met ses lunettes,
Tâcha de faire taire sa servante ;
Pour arranger (adoucir) sa mine farouche
Il s'était fait fraîchement les cheveux ;
Faisant les yeux doux comme miel,
Après avoir demandé le silence,
Il dit avec beaucoup d'éloquence :

HARANGUE D'ILIONÉE, DÉPUTÉ DE LA FLOTTE, A LA REINE DIDON

« Reyno, qu'amo meitre Jupin
Coum'un renard fai dau rozin,
Et per quauque pau de finanço
Vous douno lo pleno puissanço
De bâtis villo mai faubourg,
De l'y fas battre lou tambour,
Sur lou mounde fas lo pouliço,
Fas nauto mai basso justiço
Et dounas sarra sur lous deix
A gens fiers tout coumo daus peix,
Dessur un manteu d'eycarlato
N'ovens recour a votro gato,
Paubreix malhuroux que nous souns,
N'ovens mai courgu que Couloumb
Ne courguet dy lou Nouveu Mounde;
Defendès que degu nous tounde,
Empeichas que votreix recors
Ne nous grilant coumo daus porcs,
Car nous n'amen pas lo grilliado.
Demenissès quauquo foueytado
A de lo gent tant devoutiûs,
Vizas de pus pres notras ciûs
Et prenès mier votras lunetas
Au be chotas-n'en de pus netas;
Nous ne venens pas dy chas vous
Per tuas las poulas, lous chopoux,

HARANGUE D'ILIONÉE, DÉPUTÉ DE LA FLOTTE, A LA REINE DIDON

« Reine qu'aime maître Jupin
Comme un renard fait du raisin,
Et qui pour quelque peu de finance
Vous donne la pleine puissance
De bâtir ville et faubourg,
D'y faire battre le tambour,
Sur le monde de faire la police,
De faire haute et basse justice
Et de donner serré sur les doigts
Aux gens fiers comme des poux,
Sur un manteau d'écarlate
Nous avons recours à votre poche.
Pauvres malheureux que nous sommes,
Nous avons plus couru que Colomb
Ne courut dans le Nouveau Monde;
Défendez que personne nous tonde,
Empêchez que vos recors
Ne nous grillent comme des porcs,
Car nous n'aimons pas la grillade,
Épargnez quelque fouettement
A des gens si dévots.
Voyez de plus près nos actions
Et prenez (ajustez) mieux vos lunettes
Ou bien achetez-en de plus nettes;
Nous ne venons pas chez vous
Pour tuer les poules, les chapons,

Nous ne tuens mas de notro eypeo
Quauqu' alimas; dy lo countreo
Nous n'ovens rauba qu'un linsâu,
No servietto et quauqueix vingt sâu.
A lo gent qu'ant gu l'eytrivieras
Ne faut pas de las ciûs si fieras.
Ly o certen endre sous lou ceu,
Un pau pus louen que moun chopeu,
Lous ûs lou noumment Italio,
Lous Grecs l'appelent Hesperio,
Tau sent que sio prejas per nous!
Quiau poÿs nuri daus moutous
Tant grands, mo fe, coumo daus aneix,
S'y mingeo daus vedeux mounganeix[1],
S'y culi de fort beu froument,
Mai boun noumbre de cots de pouen,
Car y m'ant dit qu'aquelo terro
Ei renoummado per lo guerro;
Nous novans quî, quand Orion,
Lou pissous, nous damet lou pion,
Nous soulevet no tau tempêto
Qu'au nous cujet cossas lo têto,
Et nous foguet fas sans caussiû
No fort vilaino proucessiû.
Pau daus notreix, maugra lo bizo.
Tous trempeix jusqu'a lo chomizo,
S'erant sauva dy votre port.
Mas Diû! qu'ovens-nous vu d'obord?

1. *Mounganeix* est traduit par à peu près. Il nous a été, en effet, impossible d'avoir la signification de ce mot, hors

Nous tuons seulement de notre épée
Quelques limaçons ; dans la contrée
Nous n'avons volé qu'un drap,
Une serviette et quelques vingt sous ;
Au gens qui ont eu les étrivières
Ne faut (conviennent) pas des actions si fières.
Il y a un certain endroit sous le ciel,
Un peu plus loin que mon chapeau,
Les uns le nomment Italie,
Les Grecs l'appellent Hespérie,
Tel saint que ce soit, priez pour nous !
Ce pays nourrit des moutons
Aussi grands, ma foi, que des ânes.
Il s'y mange des veaux délicieux,
Il s'y récolte de fort beau froment,
Ainsi que bon nombre de coups de poing,
Car on m'a dit que cette terre
Est renommée pour la guerre ;
Nous allions là, quand Orion,
Le pisseux, nous dama le pion,
Souleva une telle tempête
Qu'il faillit nous casser la tête
Et nous fit faire sans caution (témoin)
Une fort vilaine procession.
Peu des nôtres, malgré la bise,
Tous trempés jusqu'à la chemise,
S'étaient sauvés dans votre port.
Mais Dieu ! Qu'avons-nous vu d'abord ?

d'usage aujourd'hui ; Béronie, dans son dictionnaire, ne le relate même pas.

Quaux pestas de gens! Quaux visageix!
Troubas-vous qu'y siant tous bien sageix
De mautrotas lo paubro gent?
Perce que n'erans courts d'argent,
Y nous repoussent de l'areno,
Nous volent fas fas quaranteno,
Nous dounent d'obord mai de cots
Que noun pas de mourceux de pots,
Nimai ce qu'ei be pieix denguero
Nous defendent de preney terro;
Per touto grachio nous credent
De tournas d'ente nous venent.
Mas si votro notiû puniquo
A tout lou mounde fai lo niquo,
Que l' apregnie qu'au ly o daus Diûs
Per vengeas lous pus moliciûs.
Possinço vengeoro moliço,
Lous Diûs randrant à tous justiço,
Mettrant dy l'iffer lous bandis
Et lous bous dy lou Porodis.
D'aillour Encas, notre prince,
Que n'ero pas n'esprit trop mince,
Qu'uzavo en Itolien flaugniard
Dau chapele mai dau pougniard
(Hélas! si lou desti barbare
Nous counservavo n'home si rare,
Si lo justiço et lous prevots
Aux cheix n'ant pas douna sous os),
Per un plozei n'en randrio millo.
Si mai que se v'eras civilo,

Quelle peste de gens ! Quels visages !
Trouvez-vous qu'ils soient tous bien sages
De maltraiter les pauvres gens ?
Parce que nous étions à court d'argent,
Ils nous repoussent de l'arène,
Veulent nous faire faire quarantaine,
Nous donnent d'abord plus de coups
Que de morceaux de pains,
Et ce qui est bien pis encore,
Nous défendent de prendre terre ;
Pour toute grâce ils nous crient
De retourner d'où nous venons.
Mais si votre nation punique
A tout le monde fait la nique,
Qu'elle apprenne qu'il y a des Dieux
Pour venger les plus malicieux.
La patience vengera la malice,
Les Dieux rendront à tous justice,
Mettront dans l'enfer les bandits
Et les bons dans le Paradis.
D'ailleurs, Énée, notre prince,
Qui n'était pas un esprit trop mince,
Qui usait en Italien hypocrite
Du chapelet et du poignard
(Hélas ! si le destin barbare
Nous conservait un homme si rare,
Si la justice et les prévôts
Aux chiens n'ont pas donné ses os),
Pour un plaisir en rendrait mille.
Si plus que lui vous étiez civile (courtoise),

Au n'en creborio tout d'obord.
Vous n'aurès jomai de remords
D'un' aumôno si meritorio,
Votre noum siro dy l'historio.
Un rat que doux cros ne set vey,
Seloun lou prouverbe, ei tôt prey;
N'ovens be, modamo, en Sicilo,
A notro mo mai d'uno villo.
Acesto de notro notiû
Auro be de nous coumpossiû
Et nous dounoro lo possado.
Suffrès que lo flotto brizado
De votreix paubreix servitours
Reste chas vous per quauqueix jours,
Que nous coupans de grossas branchas
De votreix bôs per fas las planchas
Que manquent a notreix veisseux;
Que Diû vous rande dy lous ceux!
Si au vaut que notreix comorodas
Siant sauveix de l'oundas solodas
Et que nous recoubrans notre rey
Que Diû ly doune lou boun sey!
Aquo forio plo notr' embaisso;
Yau m'en vau fas possas lo caisso
Per lou poudey mier davinas;
Permettès-nous de chominas
Vers l'Italio dezirado,
Ranvouyas-nous sey bastounado,
Per qu'arribans en boun eytat
Et bevans a votro santa.

Il en crèverait tout d'abord.
Vous n'aurez jamais de remords
D'une aumône si méritoire,
Votre nom sera dans l'histoire.
Un rat qui deux trous ne sait avoir,
Selon le proverbe, est bientôt pris;
Nous avons bien, madame, en Sicile,
A notre main (disposition) plus d'une ville.
Aceste, de notre nation (notre compatriote),
Aura bien de nous compassion
Et nous donnera le passage.
Souffrez que la flotte brisée
De vos pauvres serviteurs
Reste chez vous pour quelques jours,
Que nous coupions de grosses branches
De vos bois pour faire les planches
Qui manquent à nos vaisseaux;
Que Dieu vous le rende dans les cieux!
S'il veut que nos camarades
Soient (sortent) saufs des eaux salées
Et que nous retrouvions notre roi.
Que Dieu lui donne le bonsoir!
Cela ferait certes notre affaire;
Je m'en vais faire passer la caisse,
Pour pouvoir mieux le deviner (chercher).
Permettez-nous de cheminer
Vers l'Italie désirée,
Renvoyez-nous sans bastonnade,
Pour que nous arrivions en bon état
Et buvions à votre santé.

Mas helas ! si per grand doumage,
Dy quieu dimolardie d'orage,
Lou sort vaut que notre boun rei
Aye vira lou blanc de l'ei
Et leissa sas paubras reliquas,
Dessubre las côtas libyquas,
Leissas-nous surtis brayas nettas,
Car nous ne souns pas daus mozettas
Et nous quitorens voulountiès
Un poÿs si ple de rotiès.
Acesto, prince tant docile,
Chas se nous proumet un azile.
Si vous fas quo, nous vans prejas
Qu'au ceu Diû veille vous lugeas. »
Uno horenguo si be finido
Daus Troyens fuguet aplaudido
Si nau que l'huchiès, tout troubla,
S'enrumet a credas : « Paix là ! »
Lors, lo reino, têto beissado,
Ly randet quelo gento aubado :

RÉPONSE DE LA REINE A ILIONÉE

« Troyens, vous ne sès pas perdus !
Mai de fouetas que de pendus
Se trouborant dy votro troupo ;
Mingeas toujours bien votro soupo,
Car si mo gent v'ant tant freta
Quonei certeno rozou d'Eytat

Mais, hélas! si par grand dommage,
Dans le trouble de l'orage,
Le sort veut que notre bon roi
Ait tourné le blanc de l'œil
Et laissé ses pauvres reliques
Sur les côtes libyques,
Laissez-nous sortir culottes nettes,
Car nous ne sommes pas des mazettes,
Et nous quitterons volontiers
Un pays si plein de ratiers.
Aceste, prince si docile,
Chez lui nous promet un asile.
Si vous faites cela, nous allons prier
Qu'au ciel Dieu veuille vous loger. »
Une harangue, si bien finie,
Des Troyens fut applaudie
Si haut que l'huissier, tout troublé,
S'enrhuma à crier : « Paix là! »
Alors, la reine, tête baissée,
Lui rendit cette gentille aubade :

RÉPONSE DE LA REINE A ILIONÉE

« Troyens, vous n'êtes pas perdus!
Plus de fouettés que de pendus
Se trouveront dans votre troupe;
Mangez toujours bien votre soupe,
Car si mes gens vous ont autant frottés,
C'est pour certaine raison d'État

Que lour fai fas queu persounage;
Nous nous troubens din vesinage
De peupleix que ne valent pas
Ce qu'ai net trouba sous mous pas;
Aquo nous fai fas bouno gardo
Et bien dounas de lo lobardo
A gens coumo vous eypeillas,
Que sount d'importanço eytreillas;
Prenès-vous-en a votro mino
S'y v'ant tant repossa l'eychino.
Qui sount lous Turcs et lous poyens
Qu'ignorent messieurs lous Troyens,
Eneo et so charmanto troupo
Que sount tous vaillens a lo soupo,
Quelo guerro qu'a lo mienet
Foguet credas dy Troyo au fet?
Crezès-vous l'eymaginativo
Daus Cartoginoueix si retivo?
Presque tous sabent l'alphabet
Mai tout lour Annibal codret;
Lou soulei, de notro frountiero,
N'eilugnio pas tant so lumiero;
Coumo vous, nous souns feiçounas
Entre lous doux eix ver lou nas.
Si dy lou beu poÿs d'Eriço
Vous volès leissas lo peliço,
Et si lo fantegio v'o prei
D'ovey votr' Acesto per rei,
Per ly nas dounorai mo forto,
Forai marchas per votr' escorto

Que leur fait faire ce personnage;
Nous nous trouvons dans le voisinage
De peuples qui ne valent pas
Ce que j'ai ce soir trouvé sous mes pas;
Ceci nous fait faire bonne garde
Et bien donner de la hallebarde
A des gens comme vous dépenaillés,
Qui sont d'importance étrillés;
Prenez-vous-en à votre mine
S'ils vous ont autant repassé l'échine.
Quels sont les Turcs et les païens
Qui ignorent messieurs les Troyens,
Énée et sa charmante troupe,
Qui sont tous vaillants à la soupe,
Cette guerre qui à minuit
Fit crier dans Troie au feu?
Croyez-vous l'imagination
Des Carthaginais si rétive?
Presque tous savent l'alphabet
Ainsi que leur histoire d'Annibal;
Le soleil, de notre frontière
N'éloigne pas tant sa lumière;
Comme vous, nous sommes façonnés
Entre les deux yeux vers le nez.
Si dans le beau pays d'Éryx
Vous voulez laisser la peau,
Et si la fantaisie vous a pris
D'avoir votre Aceste pour roi,
Pour y aller je vous donnerai (prêterai) main forte,
Je ferai marcher pour votre escorte

Quinze records, douge regats,
Un pau peulioux et mau eygats,
Mas que fretoriant d'impourtanço
Quis que vous foriant resistanço;
Vous dounorai cinq sâus per jour
Et dy chaquo villo sejour...
Fozan no coto mau taillado :
Restas chas nous, ly o prou brenado
Per vous mai per dous mill' au pet,
Pus grand pôt n'en mettrens au fet;
Mo villo siro votre gite,
Mas putôt d'entras, courès vite
Vous mudas tous de just'aucorps.
Vous me fas soulevas lou cor,
Et prenès me de l'aiguo chaudo
Per tuas lous peix de votro blaudo;
Quand quo siro fa, dy moun port
Yau vous ressaubrai tout d'obord,
Et vous veirès que dy Cartage
Yau forai lou meimo ovantage
Aux nouveux debarquas Troyens,
Qu'yau fau a mous propreix Tyriens ;
Mas plet à Diû que lo tempêto,
Que vous dounet si bello fêto
Et v'o si loungtems permena,
En trei boteux, guesse mena
Meitre Eneas sur mo frountiero !
Per lo gent qu'ant lo jarretiero,

1. Agents armés qui exécutaient les ordres de l'administration municipale.

Quinze records, douze *régals*[1],
Un peu pouilleux et mal tournés,
Mais qui frotteraient d'importance
Ceux qui vous feraient résistance;
Je vous donnerai cinq sols par jour
Et dans chaque ville séjour...
Faisons une cote mal taillée:
Restez chez nous, il y a assez à manger
Pour vous ainsi que pour deux mille à côté,
Un plus grand pot nous en mettrons au feu;
Ma ville sera votre gîte,
Mais avant d'entrer, courez vite
Vous vêtir tous de justaucorps,
Vous me faites soulever le cœur,
Et prenez-moi de l'eau chaude
Pour tuer les poux de votre robe;
Quand cela sera fait, dans mon port
Je vous recevrai tout d'abord,
Et vous verrez que dans Carthage
Je ferai le même avantage
Aux nouveaux débarqués Troyens,
Que je fais à mes propres Tyriens; -
Mais plût à Dieu que la tempête,
Qui vous donna si belle fête
Et vous a si longtemps promenés,
Avec trois vaisseaux, eût amené
Maître Énée sur ma frontière!
Par les gens qui ont la jarretière

Vau fas coure touto lo mer
Per lou poudey tiras dau per;
Yau dounorai quatre chandelas
Si n'en sabe de las nouvellas;
Sio dy no villo, sio din bos,
De taupo quand sirio din cros,
L'aurai mort ou viû; dy mo têto
Yai chaussa de ly fas fas féto. »

SORTIE DU BROUILLARD

Quis mous ramplirent de plozei
Tant Achates coumo lou rei;
Ly vio loungtems que lou nuage
Lour geolavo tout lou vizage,
Ni mai tout lou resto dau corp;
De preney lou mau de lo mort
Y risquovant dy tau saussado;
Deyja tous doux n'oviant l'oungliado.

DISCOURS D'ACHATE A ÉNÉE

Achates disset lou premiei :
« Fils de Venus, quau cheiti viei
De notre cu fai no goutiero?
Ne veirens-nous pus lo lumiero?
Restas-vous quî? Que pensas-vous?
Per me, v'y leissorai tout sous;
Ly o mai de brut que de doumage.
Tout votre butin, au rivage,

Je vais faire courir (explorer) toute la mer
Pour le pouvoir tirer du pair (d'embarras);
Je donnerai quatre chandelles
Si j'en sais (reçois) des nouvelles;
Soit dans une ville, soit dans un bois,
Quand il serait dans un trou de taupe,
Je l'aurai mort ou vif; dans ma tête
J'ai chaussé (décidé) de lui faire faire la fête. »

SORTIE DU BROUILLARD

Ces mots remplirent de plaisir
Aussi bien Achate que le roi;
Il y avait longtemps que le nuage
Leur gelait tout le visage,
Ainsi que tout le reste du corps;
De prendre le mal de la mort
Ils risquaient dans un tel bain;
Déjà tous deux en avaient l'onglée.

DISCOURS D'ACHATE A ÉNÉE

Achate dit le premier :
« Fils de Vénus, quel chétif vieux (vieux coquin)
De notre cu fait une gouttière?
Ne verrons-nous plus la lumière?
Restez-vous là? Que pensez-vous?
Pour moi, je vous y laisserai tout seul;
Il y a plus de bruit que de dommage.
Tout votre butin, au rivage,

Ei coumo tous votreix soudards,
Maugra de si fachoux hozards;
Un que n'ovio pas bouno têto
Aux peissoux un pau fai fas fêto.
Qu'aquieu mort ne trouble lo joyo,
Per un moueyne jomai n'abboyo
L'un ne deut leissas de bâtis;
Nous vans tant mingeas de pâtis
Chas lo reino et tant de deyssierto
Quiau n'en sai deija tout alerto. »
A peno Achates guet parla
Que lou brauillard guet deitola.
Eneas de mino tres bello,
Tant au jour coum' a lo chandello,
Lorsqu'au possavo per perdu,
Net moutras soun individu;
Maron fai so taillo divino
Soun vizage mai soun eychino
(Excepta que lo gens divins
Ne chigent pas dy lours molins).
Per que vio-teu tant beu coursage ?
Perceque so mai, chas lou Page[1],
No perruquo ly ovio chota
Qu'au pourtavo un pau de couta;
Per adoucis so peu brulado,
Vio mei per cinq sâus de poumado
Et de vermilliou per doux liards
Per randre fripoux mai goliards

1. Le Page était probablement un perruquier de Limoges.

Est avec tous vos soldats.
Malgré de si fâcheux hasards (aventures),
Un (seul) qui n'avait pas bonne tête
Aux poissons un peu fait faire la fête.
Que ce mort ne trouble pas la joie,
Pour un moine jamais une abbaye
L'on ne doit cesser de bâtir;
Nous allons tant manger de pâtés
Chez la reine et tant de dessert
Que j'en suis déjà tout alerte. »
A peine Achate eut-il parlé
Que le brouillard eut détalé (s'était levé).
Énée de mine très belle,
Tant au jour qu'à la chandelle,
Au moment où il passait pour perdu,
Fut montrer son individu;
Maron fait sa taille divine
Son visage, ainsi que son échine
(Excepté que les gents divins
Ne font (?) pas dans leurs culottes).
Pourquoi avait-il un si beau corsage?
Parce que sa mère, chez Le Page,
Une perruque lui avait acheté
Qu'il portait un peu de côté;
Pour adoucir sa peau brûlée,
Il avait mis pour cinq sous de pommade
Et du vermillon pour deux liards
Pour rendre fripons et gaillards

Sous eix qu'au vio morts dy so têto
Deipei lo pâu de lo tempêto.
Coumo Livori lou tourniès[1]
Poulit, quand fai un eypingliès,
Ou lou manche d'uno fourchetto,
Quand l'argentiès fai no coupetto
Ent'au fai teney dy de l'or
No peiro que luqueto fort,
Entau fat, Eneas deygueyno
Quieu beu coumpliment a lo reino :

ÉNÉE A LA REINE, LORS DE SON APPARITION

« Quieu que vous charchas n'ei pas louën;
Sauve, lou moule dau perpouën
De las pestas d'oundas libyquas
Qu'ant devoutiû per mas reliquas!
Sai meitre Eneas, sur mo fe,
Qu'o gu bien fam et pau de se.
Grando reino, que sey pregiero
A gent que grattent lo gourgiero
Et n'ant besoin de mal'hiver,
Offrès lo soupo et lou cuber;
Que soulo, ne vous sès mouquado
De Troyo deserto et grilado!
Que voulès retiras chas vous
Tant de mizerableix copoux

1. Livori était un orfèvre limousin.

Ses yeux qu'il avait morts dans sa tête
Depuis la peur de la tempête.
Comme Livori le tourneur
Polit, quand il fait un épinglier
Ou le manche d'une fourchette,
Comme l'argentier fait une petite coupe
Où il fait tenir (enchâsse) dans de l'or
Une pierre qui reluit fort,
Ainsi fait, Énée dégaine
Ce beau compliment à la reine :

ÉNÉE A LA REINE, LORS DE SON APPARITION

« Celui que vous cherchez n'est pas loin ;
Sauf, le moule du pourpoint
Des fureurs des ondes libyques
Qui ont en dévotion mes reliques!
Je suis maître Énée, sur ma foi ;
Qui a eu bien faim et peu soif.
Grande reine, que sans prière
A des gens qui grattent la gourgane
Et n'ont pas besoin de mauvais hiver,
Vous offriez la soupe et le couvert ;
Que seule, vous ne vous soyez pas moquée
De Troie déserte et grillée!
Qur vous vouliez retirer chez vous
Tant de misérables capons

Que guerent tous per las chaucheras
De lo mo daus Grecs l'eytrivieras,
Qu'engueras per un cot dau ceu
Ne vouguerent pas de lour peu!
V'ovès risqua sur notro mino
De bien ganias de lo vermino;
Per v'en fas lou remercioment,
Notre cheitif entendoment
Ei troubla et ly perd soun eyme,
Coumo au premiès jour de coreime,
Un che que ne troubo pus d'os;
Votre servitour, ni lous sos,
Romossas de touto lo terro,
N'y reussiriant pas denguero,
Tant lou discour ei moleyzat,
Quand siriant doctours d'Embozat[1].
Que lou boun Diû mai las boun' âmas
Que regardent las justas larmas
Vous dounant ce qu'o merita
Uno si grando chorita!
Que sent Roch vous garde de pesto,
De galo, teigno et tout lou resto!
Quau sieclie tau cœur o troubat,
Car yai perdu moun Colombat?
Noummas-me, siauplas, votre pero,
Ni mai modamo votro mero

1. *Docteur d'Ambazac* est pris ici au sens ironique. On disait, il y a quelques siècles, et on dit encore aujourd'hui, pour se moquer de quelqu'un : Vous faites partie de l'Académie d'Ambazac.

Qui eurent sur les fesses
De la main des Grecs les étrivières,
Qui, encore, par un coup du ciel,
Ne voulurent pas de leur peau!
Vous avez risqué sur notre mine
De bien gagner (amasser) de la vermine;
Pour vous en faire le remerciement,
Notre chétif entendement
Est troublé et y perd sa raison,
Comme au premier jour du carême,
Un chien qui ne trouve plus d'os;
Votre serviteur, pas plus que les sots,
Assemblés de toute la terre,
N'y réussiraient pas,
Tant le discours est difficile,
Seraient-ils docteurs d'Ambazac.
Que le bon Dieu et les bonnes âmes
Qui regardent (voient) les justes larmes
Vous donnent ce qu'a mérité
Une si grande charité!
Que saint Roch vous garde de la peste,
De la gale, de la teigne et de tout le reste!
Quel est le siècle qui a trouvé (vu naître) un tel [cœur,
Car j'ai perdu mon Colombat[1]?
Nommez-moi, s'il vous plaît, votre père
Ainsi que madame votre mère

1. Almanach en usage à Limoges et imprimé par Colombat.

Dount lou moridage o produit,
Per bounhur, un si rare fruit?
Moutras-me lour extrait mortuarî
Ni mai votre extrait baptistari?
Lo naturo o fat un eyffort,
Vous valès votre pezant d'or.
Tant que lous fleuveix prendrant courso
Vers lo mer, lour premiero sourço,
Tant que l'oumbras daus pus nau mouns
Se couneitrant dy lous vallouns,
Que lou ceu nurriro l'eytelas,
Lo net darmoro las chandelas,
Duroro votro laus et nom,
Per sœcula sœculorum. »
« Amen! » reipoundet l'ossistanço.
Aussitôt Eneas s'ovanço,
Apostrofet d'un cot de pouën
Dy lou tem qui lou cregiant louën,
Ilionëo mai Seresto
Que s'en guessant passo de resto;
Gias et Cloanto lou fort
Guerent ovey lou meimo sort;
A d'un tau cas de primo faço,
Didon venguet touto de gliaço.
D'obord que lo n'en revenguet,
De lo boucho noun pas dau pet,
Selon Maron qu'ei fort boun drole,
Debitet coum' aquo soun role :

Dont le mariage a produit,
Par bonheur, un si rare fruit ?
Montrez-moi leur extrait mortuaire
Ainsi que votre extrait baptistaire ?
La nature a fait un effort,
Vous valez votre pesant d'or.
Tant que les fleuves prendront leur course
Vers la mer, leur première source,
Tant que les ombres des plus hauts monts
Se connaîtront dans les vallons,
Que le ciel nourrira les étoiles,
Que la nuit verra briller les lumières,
Durera votre gloire et votre nom,
Per sæcula sæculorum. »
Amen ! répondit l'assistance.
Aussitôt, Énée s'avance,
Apostropha d'un coup de poing,
Au moment où on le croyait loin,
Ilionée ainsi que Séreste,
Qui s'en seraient passés du reste ;
Gyas et Cloanthe, le fort,
Faillirent avoir le même sort ;
Devant un tel cas de prime face (apparition subite)
Didon vint toute de glace.
Aussitôt qu'elle en revint,
De la bouche, non pas du pied,
Selon Maron qui est fort bon drôle,
Elle débita ainsi son rôle :

DIDON HARANGUE ÉNÉE

« Fils de Venus, per quau luti
Tant de mautem vès-vous poti ?
Et sur lo mer et sur lo terro,
Qual' âmo negro fai lo guerro
A d'un covolier d'aquieu pei ?
Qui v'o tant gensa lou dorei ?
Fourtuno ei bien deichodenado
De vous vey fa fas permenado
Din vray po s de leberous,
Que vous toundrant coumo moutous.
Qu'ant lous boureux dy lo jovello ?
Sès-vous fils de Venus lo bello,
Dount Anchiso de bounhumour
Saubet se ganias tout l'omour,
Quand lo lavet so dovantiero
Pres de Ximoïs lo riviero ?
Yau m'eivis que quo n'ei mas net
Qu'a Sidon Teucer s'en anet,
Soun pai per lors lou fulminavo
Per quauquo sor qu'au ne troubavo ;
Au voulio que moun pai Belus
Ly preitès quauqueix corolus
Per poudey fas quauquo counqueto
En dangès d'y leissas lo teto.
Dy Cypro, Belus per s'eybatre
Fogio per lors lou diabl' a quatre,
Et soun victorieux botolioun
L'y fogio poyas lou talioun.

DIDON HARANGUE ÉNÉE

« Fils de Vénus, à cause de quel lutin
Tant de mal avez-vous souffert?
Et sur la mer et sur la terre,
Quelle âme noire (mauvais génie) fait la guerre
A un cavalier de ce poids?
Qui vous a tant fouetté le derrière?
La Fortune est bien déchaînée
Pour vous avoir fait faire promenade
Dans un vrai pays de loups-garous,
Qui vous tondront comme moutons.
Qu'ont les bourreaux dans la tête?
Êtes-vous fils de Vénus la belle,
Dont Anchise de bonne humeur
Sut se gagner tout l'amour,
Lorsqu'elle lava sa devantière
Près de la rivière Simoïs?
Il me semble que ce n'est qu'aujourd'hui
Qu'à Sidon Teucer s'en fut,
Son père alors contre lui fulminait
Pour quelque sœur qu'il ne pouvait trouver;
Il voulait que mon père Bélus
Lui prêtât quelque carolus
Pour pouvoir faire quelque conquête
Où il y avait danger de perdre la tête.
Dans Chypre, Bélus pour s'ébattre (se divertir)
Faisait alors le diable à quatre,
Et son victorieux bataillon
Y faisait payer le taillon.

Deypey quel' hurouzo journado,
Saubei que Troyo ero grilado,
Que v'eras messire Eneas,
Dount Teucer meimo fogio cas.
Quoiqu' ennemi de votro villo,
Troubavo lo notiû civilo,
Mai se voulio fas poren
De l'illustre peuple troyen.
Entras dounc, chretieno conaillo,
Dy chas nous venès fas ripaillo;
Daus malhurs yai bassès tata,
Lou sort m'o be prou bolouta;
Apres m'ovey tant fat lo guerro
A lo fi, vaut dy quelo terro,
Tout' entourado de bandis,
Quiau chabe mous quatre mandis.
Yau qu'ai mezura lo dentello[1]
Aux paubreix ne sai pas cruello. »

ÉNÉE CONDUIT AU PALAIS DE DIDON

Finissent quis mous, sey delai,
Lo meno Eneas au polai;
Per uno troubaillo si bello
Chaque Diû recet so chandello,
Lo vaut dy lo solemnita
Que lou *Te Deum* sio chanta;
Cependent envoyo à lo troupo
Un grand et beu ple plat de soupo,

1. *Mesurer la dentelle* veut dire qu'on a appris ce que sont les souffrances.

Depuis cette heureuse journée,
J'ai su que Troie était grillée,
Que vous étiez messire Enée,
Dont Teucer même faisait cas.
Quoique ennemi de votre ville,
Il trouvait la nation civile,
Et même voulait se faire (se disait) parent
De l'illustre peuple troyen.
Entrez donc, chrétienne canaille,
Chez nous venez faire ripaille ;
De malheurs j'ai pas mal tâté,
Le sort m'a bien assez ballottée,
Après m'avoir tant fait la guerre,
A la fin, il veut que dans cette terre,
Toute entourée de bandits,
Je finisse mes quatre matins.
Moi qui ai mesuré la dentelle,
Aux pauvres je ne suis pas cruelle. »

ÉNÉE CONDUIT AU PALAIS DE DIDON

Finissant ces mots, sans délai
Elle mène Énée au palais ;
Pour une trouvaille si belle,
Chaque dieu reçoit sa chandelle,
Elle veut dans la solennité
Que le *Te Deum* soit chanté ;
Cependant elle envoie à la troupe
Un grand et beau plein plat de soupe,

Uno vingteno de taureux
Et cent lards qu'erant daus pus beux,
Mas qu'y viant lo barbo trop loungeo
A gens bevant coum' un' eypoungeo ;
Per bien orrouzas lou repas,
Didon, si ne me troumpe pas,
Lour dounet quatorze boutelias
D'un vi qu'eychauffavo l'aurelias,
Cent auvelias en lours agneux.
Lou tout marchet vers lous veisseux.

ORDONNANCE DU REPAS DE LA REINE

Didon, qu'haïsso lo lezino,
Fogio no bouno couzino.
Dy no sallo, au miei de lo plasso,
Lo fai preporas lo fricasso.
Entre cent plats tous fort curiûs
Et beucop de mets fort enviûs,
L'y vio douge poreix de molas,
Quaranto pâtis de Conolas,
Un giraud[1] de chas lou Jola[2],
Uno chaudiero de pila[3],

1. Le *giraud*, fait de sang battu avec du persil, est un saucisson gélatineux qu'on mange beaucoup à Limoges. Il est de couleur verte.

2. Le *gelé* est un sobriquet donné à un boucher de l'époque qui avait sans doute la spécialité de faire le giraud. Les bouchers de Limoges forment une véritable corporation du moyen âge. Ils occupent la même rue, ils ont leur église

Une vingtaine de taureaux
Et cent lards qui étaient des plus beaux,
Mais ils avaient la barbe trop longue
Pour des gens buvant comme une éponge;
Pour bien arroser le repas,
Didon, si je ne me trompe pas,
Leur donna quatorze bouteilles
D'un vin qui échauffait les oreilles,
Cent brebis avec leurs agneaux.
Le tout marcha vers les vaisseaux.

ORDONNANCE DU REPAS DE LA REINE

Didon, qui détestait la parcimonie,
Faisait une bonne cuisine.
Dans une salle, au milieu de la place,
Elle fait préparer le fricot.
Entre cent plats, tous fort curieux,
Et beaucoup de mets à faire envie,
Il y avait douze paires de mou,
Quarante pâtés de Canoles (gâteau de St-Junien),
Un giraud de chez Le Gelé,
Une chaudière de pilé,

particulière et leur confrérie. Ils se marient entre eux, formant ainsi une même famille où il y a à peine cinq ou six noms partronymiques. De là, la nécessité d'un sobriquet pour les reconnaître. Ex : Cibot, dit le boiteux, Cibot, dit le pape, Cibot, dit le capitaine, etc.

3. Le *pilé* est un met composé de grains de maïs écrasés auxquels on a mêlé du lait.

Lou rable d'un porc, so ventreicho,
Quatorze eyguieras d'aiguo freicho,
Die ridortas[1], sieix pos borats
Dount cinq erant broutas daus rats ;
Enfi, tout ero dy lo sallo
De magnificenço royallo.
Trento-sieix servietas de Bri,
D'eycarlato un fort beu topi,
Las serviettas erant oubrodas
Et toutas las taulas chargeodas
De bello veissello d'argent ;
L'encens vaillo mai que lo gent ;
Per s'en counservas lo memorio,
Sur l'or ero eycricho l'historio
Daus predecessours de Didon,
Et tous quis vieix reix de Sidon
Deypey lou cremi jusqu'au suari,
Et lo dato de lour mortuari
Et tous lous cots qu'y viant douna
Ni mai quis qu'y lour viant tourna.
Meitre Eneas, que so tendresso
Per Ascagno piquo sey cesso,
Envoyo Achates au golop,
Au be per lou min au grand trot,
Per lin nas pourtas lo nouvello
Et per lou menas sous l'eisselo ;
Ascagno ero l'effan gâta,
Soun pai vio per se d'amita

1. Les *réortes* sont des pains en forme de couronne, fabri-

Le râble d'un porc, sa ventreiche (poitrine),
Quatorze aiguières d'eau fraîche,
Dix réortes, six pains fermés,
Dont cinq étaient broutés par les rats;
Enfin, tout était dans la salle
De magnificence royale.
Trente-six serviettes de Brie,
D'écarlate un fort beau tapis,
Les serviettes étaient ouvragées
Et toutes les tables chargées
De belle vaisselle d'argent;
L'encens valait plus que les gens;
Pour s'en conserver la mémoire,
Sur l'or était écrite l'histoire
Des prédécesseurs de Didon
Et de tous ces vieux rois de Sidon,
Depuis le commencement jusqu'à la fin,
Avec la date de leur mort
Et les coups qu'ils avaient donnés
Ainsi que ceux qu'on leur avait rendus.
Maître Énée, que sa tendresse
Pour Ascagne pique sans cesse,
Envoie Achate au galop
Ou tout au moins au grand trot,
Pour lui porter cette nouvelle
Et pour le mener sous l'aisselle;
Ascagne était l'enfant gâté,
Son père avait pour lui d'amitié

qués avec de la farine de haricot.

Pus gros que l'un ne poudrio dire:
Ly tenio lo mo per ecrire,
Lou menavo pissas lous seix
Ovant de lou mettre jazeix.
Eneas coumando en boguetto
Qu'y ly pourtant quelo cosseto
Que ranfermavo lous presents
Que lous Grecs, en francs ennoucents,
S'aubliderent en prenent Troyo,
Quand y n'en fogiant fet de joyo.

DESCRIPTION DES PRÉSENTS FAITS A LA REINE

Veiqui, sey mentis, lou detai
Que lou grand Virgilo n'en fai :
Uno eicherpo en de las guipuras,
De l'oripeu sur las couduras,
Touto fachio au pitit meytiès
Pesant un quintau tout entiès;
Un voüale qu'ovio no bourduro
Ente pareissio lo verduro
D'uno lierro, « car lous crobos
Erant fort coumuns vers Argos,
Dounte venio modamo Heleno
Que l'ovio pourta de Myceno
Quand a Pergamo ello venguet
Et Menelas ello foguet
De sent Lazeix[1] rei de lo fêto,
Mettent las cornas sur so têto ».

1. Saint-Lazare est une petite localité à trois kilomètres de

Plus gros que l'on ne pourrait dire ;
Il lui tenait la main pour écrire,
Le menait pisser les soirs
Avant de le mettre au lit.
Énée commande à la baguette
Qu'on lui apporte cette cassette
Qui renfermait les présents
Que les Grecs, en francs innocents (badauds),
Oublièrent en prenant Troie,
Quand ils en faisaient un feu de joie.

DESCRIPTION DES PRÉSENTS FAITS A LA REINE

Voilà, sans mentir, le détail
Que le grand Virgile en fait :
Une écharpe avec des guipures
Et un oripeau sur les coutures,
Toute faite au petit métier,
Pesant un quintal tout entier ;
Un voile qui avait une bordure
Où paraissait la verdure
D'un lierre, « car les broderies
Étaient très communes vers Argos,
D'où venait (sortait) madame Hélène
Qui l'avait porté de Mycènes
Quand à Pergame elle vint
Et qu'elle fit Ménélas
De saint Lazare roi de la fête
En mettant les cornes sur sa tête ».

Limoges; on y célèbre chaque année la frairie des Cornards.

D'Iliono lou coutillou,
Soun sceptre d'argent de billou,
« De Priamus l'ero l'ainado
Et per quo so fillo gatado ».
De vieix lambreix tout un beu tour
Qu'erant un pau bas de coulour,
Dau boun Priamus lo tourtiero,
Soun bassino-liet, so rotiero,
Et de Cassandro l'almonac,
Que jomai beu tem n'o douna,
Enfi, lou poniès d'Andromaquo
Et d'Hector lo vieillo cozaquo,
Tres bouno per viras lou fre,
So pipo, ni mai soun fore.

STRATAGÈME DE VÉNUS POUR DONNER DE L'AMOUR A DIDON

Pendent qu'Achates vers, lo flotto,
Per preissas l'ordre dau rei, trotto,
Venus mochino quauquo re.
Que per Didon ne vaillo re.
.....
Venus crent que quelo meijou
A soun fils sierve de preijou;
Daus Tyriens las meichantas lingas,
Que ne voliant pas quatre eypingas,
Poudiant ropourtas a Didon
Qu'Eneas ero biberon,

Le cotillon d'Ilionée,
Son sceptre d'argent (de monnaie) de billon,
« De Priam elle était l'aînée
Et à cause de cela sa fille gâtée ».
De vieux lambris tout un beau tour
Qui étaient un peu bas de couleur,
Du bon Priam la tourtière,
Sa bassinoire, sa ratière,
Et de Cassandre l'almanach
Qui n'a jamais donné le beau temps,
Enfin le panier d'Andromaque
Et d'Hector la vieille casaque,
Très bonne pour tourner le froid,
Sa pipe, ainsi que son faret.

STRATAGÈME DE VÉNUS POUR DONNER DE L'AMOUR A DIDON

Pendant qu'Achate, vers la flotte,
Pour presser l'ordre du roi, trotte,
Vénus machine quelque chose
Qui pour Didon ne vaille rien.
.....
Vénus craint que cette maison
A son fils serve de prison;
Des Tyriens les mauvaise langues,
Qui ne valaient pas quatre épingles,
Pouvaient rapporter à Didon,
Qu'Énée était au biberon,

Qu'au parlavo mau de lo reyno,
Lou fas troubas dy quauquo gueyno,
Dire qu'au rouflavo lo net
Et qu'au pissavo dy lou liet.
Junon, que vit dy lou desordre,
Douno a Venus dau fiû retordre ;
Venus set qu'au n'y fai pas bou
Quand lo coueiffa soun chopeirou ;
Quieu soin vivoment lo trocasso,
Touto lo net lo n'ei per plasso.
Se troubant dy quel emboras,
Lo net proumptoment imploras,
Soun fils Cupidon et sas flechas,
Ly proumettent douas poumas queychas.

HARANGUE DE VÉNUS A CUPIDON

« Pitit, que sès moun ganio-pot
Et que fas un pati en pot
Dau pus vaillent a lo bouteillo
Et lou fas doux coum' un' auveillo,
Te que rizei daus gros conoux
Murtriès d'acquis grands leberoux
Que vouliant dy no motinado
Vey toun grand-pai per escolado,
Mas que se roumperent lou nas
En lou crezen bien eitounas,
Yai net recours a to boutiquo,
Te pourte no bouno protiquo ;

Qu'il parlait mal de la reine,
Le faire trouver dans quelque bavardage,
Dire qu'il ronflait la nuit
Et qu'il pissait dans le lit.
Junon, qui vit dans le désordre,
Donne à Vénus du fil à retordre;
Vénus sait qu'il n'y fait pas bon
Lorsqu'elle a coiffé son chaperon;
Ce soin vivement la tracasse,
Toute la nuit elle est sur la place.
Se trouvant dans cet embarras,
Elle alla promptement implorer
Son fils Cupidon et ses flèches,
Lui promettant deux pommes cuites.

HARANGUE DE VÉNUS A CUPIDON

« Petit, qui est mon gagne-pain
Et qui fais un pâté en pot
Du plus vaillant à la bouteille
Et le rends doux comme une brebis,
Toi qui ris des gros canons
Meurtriers de ces grands loups-garous,
Qui voulaient dans une matinée
Avoir ton grand-père par escalade,
Mais qui se cassèrent le nez
En croyant bien l'étonner,
J'ai aujourd'hui recours à ta boutique;
Je t'amène une bonne pratique;

Yau t'en pregie, Diû set coumen!
Ne digia gro: n'ai pas lou tem.
Tu sabei coum' Eneas trotto,
Que so blaudo d'un pet de crotto
Ei chargeado, et damo Junon
Ne charcho qu'a ly fas n'offroun;
Lo ly fai no si rudo guerro
Qu'au s'enrageo sur mer, sur terro;
Au n'en o beucop endura,
Coumo me, tu n'en as pura.
Didon de moun fils ei chormado,
Beiquo no bouno deissolado,
En moutrant un grand chopele,
L'ei treitro coumo Ganele,
Dovant se ly fai bouno mino
Et lou mord quand viro l'eychino.
Ai bien pau que sur soun croupion
L'hospitalita de Junon
Ne mene no grando tempêto,
Car l'o no si meichanto têto!
Lo ne perdro pas l'occoziû
De ly fas quauquo deiroziû.
Vole dounc ovant, per finesso,
A Didon dounas tau tendresso
Per moun paubre fils Eneas
Que lo ne s'enpaiche eynuyas,
Quand lou ceu mai touto lo terro
Lin deuriant declioras lo guerro.
Per fas quieu cop si rofina
Vizo si quoney bien devina?

Je t'en prie, Dieu sait comment!
Ne dis pas: Je n'ai point le temps.
Tu sais combien Énée trotte,
Que sa robe d'un pied de crotte
Est chargée, et dame Junon
Ne cherche qu'à lui faire un affront;
Et lui fait une si rude guerre
Qu'il s'enrage sur mer, sur terre;
Il en a beaucoup enduré,
Comme moi, tu en as pleuré.
Didon de mon fils est charmée,
Elle l'embrasse à satiété,
En montrant un grand chapelet;
Elle est traîtresse comme Ganelon,
Devant lui, elle lui fait bonne mine
Et elle le mord quand il tourne l'échine.
J'ai bien peur que sur son croupion
L'hospitalité de Junon
Ne mène une grande tempête,
Car elle a une si mauvaise tête!
Elle ne perdra pas l'occasion
De lui faire quelque déraison.
Je veux donc avant, par finesse,
A Didon donner une telle tendresse
Pour mon pauvre fils Énée
Qu'elle ne puisse s'en ennuyer,
Quand même le ciel et toute la terre
Devraient lui en déclarer la guerre.
Pour faire ce coup si raffiné
Vois si c'est bien deviné?

Per lou presentas dy Cartage
Y vant sobounas lou vizage
Dau pitit Ascagnio ; soun pai
Lou domando et n'ei bien d'eymai ;
Y'ame quel effan, n'en sai follo,
Yau paye soun meitre d'eicolo,
Quis beux presens qu'au vai pourtas
Dount lou fet n'o vougu tatas.
Quand au roufloro, dy Cythero
L'empourtorai, ni mai denguero
De moun mier yau lou cochorai,
De paure que dovant soun pai
Au ne venguès gatas lo pesso ;
Ayo per me quelo tendresso,
Prens so figuro quetto net,
Met de lo poudro au bossinet
Daquelo paubro bouno reyno,
Qu'eicouto eizadoment lo gueyno,
Afi que, quand sur sous jonoueix
Lo te coressoro lenseix
(Prens gardo sur so davantiero
De ne pas fas uno riviero!),
Tu ly procurei en secret
D'omour lou redoutable fet,
Et glissei de feiçou civilo
De to poueyzou lo pus subtilo.
Dy lou found de soun estoumach
Douno a soun cœur l'eichec et mach. »
Cupidon, ple d'auboïssenço,
A so mai fai no reverenço,

Pour le présenter dans Carthage
Ils vont savonner le visage
Du petit Ascagne; son père
Le demande et en porte bien peine;
J'aime cet enfant, j'en suis folle,
Je paye son maître d'école,
Ces beaux présents qu'il va porter,
Dont le feu n'a pas voulu tâter.
Quand il ronflera, dans Cythère
Je l'emporterai, et encore
De mon mieux je le cacherai,
De peur que devant son père
Il ne vienne gâter la pièce (stratagème);
Aie pour moi cette tendresse,
Prends sa figure cette nuit,
Mets de la poudre au bassinet
De cette pauvre bonne reine,
Qui écoute facilement le bavardage,
Afin que, lorsque sur ses genoux
Elle te caressera le soir
(Prends garde sur sa devantière
De ne pas faire une rivière!),
Tu lui procures, en secret,
De l'amour le redoutable feu,
Et tu lui glisses d'une façon civile
De ton poison le plus subtil.
Dans le fond de son estomac
Donne à son cœur échec et mat. »
Cupidon, plein d'obéissance,
A sa mère fait une révérence,

Et quittant soun alas d'obord
Per Ascagnio s'en vet dau port.
Au veritable, lo deësso,
Per bien soutoney quelo pesso,
No prezo d'opium dounet,
Sur sous jonoueix lou mitounet;
Aprés vey fa lo manouïllado
Et dau barsou fa lo ninado,
Dy l'Idalio lou menet,
Soun pitit lugis ly dounet
Dy no fourès qu'ero fort soumbro;
Lo marjoulaino de soun oumbro
L'y crubio, dit meitre Maron,
Lou barsou dau pitit poupon.
Cependent, Cupidon se praisso
De presentas vite lo caisso
Ent' erant lous prezens dau reix.
Quand Didon l'y gitet lous eix,
Que lo veguet soun orribado
Lo se fuguet be tôt campado
Sous un superbe pavilliou,
Soutengu d'un fort gros billiou
En d'un coueïssi de bouno plumò
Golouna seloun lo coutumo;
Lo prenguet lo plaço dau miei,
Dizent: « Chas se, chaqu'un ei rei. »
Meitre Eneas, ni mai so troupo,
S'assemblent per mingeas lo soupo,
Dy quieu poÿs, sur daus topis
Y mingeovant tout accrupis.

Et quittant ses ailes d'abord
Pour Ascagne s'en vient du port.
Au véritable, la déesse,
Pour bien soutenir ce stratagème,
Donna une prise d'opium,
Sur ses genoux le dorlota;
Après avoir fait son nettoyage
Et du berceau fait le balancement,
En Idalie elle le mena,
Son petit logis lui donna
Dans une forêt qui était fort sombre;
La marjolaine de son ombre
Y couvrait, dit maître Maron,
Le berceau du petit poupon.
Cependant, Cupidon se presse
De vite présenter la caisse
Où étaient les présents du roi.
Lorsque Didon y jeta les yeux,
Qu'elle vit son arrivée,
Elle se fut bientôt campée
Sous un superbe pavillon,
Soutenu d'un fort gros billot,
Avec un coussin de bonne plume,
Galonné selon la coutume;
Elle prit la place du milieu,
Disant: « Chez soi, chacun est roi. »
Maître Énée, ainsi que sa troupe,
S'assemblent pour manger la soupe.
Dans ce pays, sur des tapis
Ils mangeaient tout accroupis.

Lors lous loquâis, sey fas de fauto,
Lour dounent a lovas lo pauto,
Et las pauchas, a pleix poniès,
Servirent lous pos tous entiès
Et dounerent de las servietas
Qu'y viant lova sey sobounetas;
Cinquanto pauchas per dedin,
Au fougiès mettiant tout en trin,
Cent autras, mai cent servitours
Dount pas un n'ovio quatre jours
D'age dessus sous comorodas,
En loungeo filo las courodas
Mettiant sur taulo et lous flacoux;
A quonero tous de bous garçoux.
Lous Tyriens, a lo fumado
Se randerent grando ossemblado,
Daus gueux sochant bien fas lous tour.
Didon, en fovour dau grand jour,
Sur topis de telo pintrado,
Lour foguet dounas lo possado.
Lou pitit Julo, lous prezens,
Fant l'admirotiû daus Tyriens,
Y ne se rassazient de veire
Lou minouei luzen coumo veire
De Cupidon, soun faux discour
Charmo touto lo noblo cour,
Ni mai quel' eycharpo en guipuras
En l'oripeu sur las couduras,
Lou voüale en feuillas de crobos
Qu'Heleno vio pourta d'Argos.

Alors les laquais, sans faire de faute,
Leur donnent à laver la patte,
Et les servantes à pleins paniers
Servirent les pains tout entiers
Et donnèrent des serviettes
Qu'on avait lavées sans savonnettes;
Cinquante servantes à l'intérieur,
Au foyer mettaient tout en train,
Cent autres, ainsi que cent serviteurs,
Dont pas un n'avait quatre jours
D'âge sur ses camarades,
En longue file les *courades*
Mettaient sur table et les flacons;
C'étaient tous de bons garçons.
Les Tyriens, à la fumée
Se rendirent en grande assemblée,
Des gueux sachant bien faire les tours.
Didon, en faveur du grand jour,
Sur un tapis de toile peinte,
Leur fit donner le passage.
Le petit Jules, les présents
Font l'admiration des Troyens.
Ils ne se rassasient pas de voir
Le minois luisant comme verre
De Cupidon; son faux discours
Charme toute la noble cour,
Ainsi que cette écharpe eu guipures
Avec l'oripeau sur les coutures,
Le voile en feuilles brodées
Qu'Hélène avait porté d'Argos.

Didon, lo paubro infourtunado,
Que Venus ovio destinado
A fas lou sobath quauque jour,
De regardas lou diû d'Omour
Ne finis pas, tant lo s'eigaro,
Mas tant mai jalo, tant mai saro.
Quand lou boun drôle guet choba
De bodinas sur soun popa,
Vai troubas lo reino qu'ei folo
Per ottropas quauquo canolo.
Didon, a forço de beijas
Tout entiès lou cugiet mingeas;
Lo ne sot, lo paubr' ennoucento,
Dy lou tem que lo se countento,
A quau diû l'auzo se jugas,
Ni coument au fai regingas
Quis qu'au tet dessous so chodeno;
Lou molin corps prenguet lo peno
De ly fas entendre d'obord
Que lou viû vaillo be lou mort
Et que soun boun defunt Sicheo
N'ero mas un viei foueyneo,
Et tacho de ly reveillas
Soun cœur coumença de rouillas.
D'obord que lou premiès service
Fut leva, per lou sacrifice
Y mettent un grand goubele
Qu'oguesso fa perdre l'hole
Au meillour mouchou de l'Europo,
Et, tout coumo lou che d'Esopo,

Didon, la pauvre infortunée,
Que Vénus avait destinée
A faire le sabbat quelque jour,
De regarder le dieu de l'Amour
Ne finit (se rassasie) pas, tant elle s'égare,
Mais plus il gèle, plus il serre.
Quand le bon drôle eut fini
De plaisanter sur son papa.
Il va trouver la reine qui est folle
Pour attraper quelque canole (gâteau).
Didon, à force de l'embrasser,
Tout entier faillit le manger.
Elle ne sait pas, la pauvre innocente,
Au moment où elle se contente,
A quel dieu elle ose se jouer,
Ni comment il fait regimber
Ceux qu'il tient sous sa chaîne;
Le malin corps prit la peine
De lui faire entendre d'abord
Que le vivant valait bien le mort
Et que son bon défunt Sichée
N'était qu'un vieux foireux,
Et tâcha de lui réveiller
Son cœur qui commençait à se rouiller.
D'abord que le premier service
Fut levé, pour le sacrifice
Ils mettent un grand gobelet
Qui aurait fait perdre haleine
Au meilleur moucheron d'Europe,
Et, tout comme le chien d'Ésope,

L'aurio fa sottoment crebas,
Avant de lou poudey chobas.
Y courounent chaquo bouteillo
En d'uno deinado d'auzeillo;
Quoney per lors qu'au polai tout rit
Et se fai lou chorivori.
Tout ly fringo; coumo lo danso
Vet, se disent, apres lo panso,
Eneas qu'ovio trop fiaula,
Dy lo chaudiero dau pila
Toumbet lõ têto lo premiero,
Entre las chambas so ropiero;
Avant qu'au fuguès deygogea
Au ly fuguet presque negea;
Au n'en puret coum' uno vacho,
Au n'en vio so pleno moustacho,
Au n'en guet lou dorei tout quet,
Sey molinas n'en surtiguet;
Cependent qu'en home de guerro
Au juro et trepo countre terro,
Lo joyo redoublo au polai,
Que dau cas n'en poudio pas mai;
Lo reino que n'auzo re dire,
Ne po pas s'en teney de rire;
Lors, fozen teyzas l'ossemblado,
Que vio lo net en jour channiado,
Pendent qu'y mudent Eneas,
Lo se foguet vite menas
Uno certeno vieillo coupo
Que deypey Belus, grando troupo

L'aurait fait sottement crever
Avant de le pouvoir achever.
Ils couronnent (accompagnent) chaque bouteille
D'une portion d'oseille;
C'est alors qu'au palais tout rit
Et qu'il s'y fait le charivari.
Tout y saute; comme la danse
Vient, dit-on, après la panse (après le dîner),
Énée, qui avait trop bu,
Dans la chaudière du pilé
Tomba la tête la première,
Entre les jambes sa rapière;
Avant qu'il fût dégagé
Il y fut presque noyé;
Il en pleura comme une vache,
Il en avait sa pleine moustache,
Il en eut le derrière tout cuit,
Sans culottes il en sortit;
Pendant qu'en homme de guerre
Il jure et frappe des pieds contre terre,
La joie redouble au palais
Qui de ce cas n'en pouvait pas davantage;
La reine, qui n'ose rien dire,
Ne peut pas s'en tenir de rire;
Alors, faisant taire l'assemblée,
Qui avait la nuit en le jour changé,
Pendant qu'on sèche Énée,
Elle se fit vite porter
Une certaine vieille coupe
Que depuis Bélus, grand nombre

De reix viant gû de pai en fils,
Chargeado d'or et de rubis;
Deypey si loungtems quelo tasso
N'ovio pa mai d'un de de crasso;
Lo reino, ayant fa fas silenço,
D'un *Oremus* foguet deipenço :

PRIÈRE DE LA REINE

« O Jupin, prens-nous sous to tutello
Per quauquo liauro de chandello,
Fai queu jour beu per lous Tyriens,
Mas n'aublidas pas lous Troyens !
Te, Bachus, l'âmo de lo fêto,
Vaque, siauplas, ramplis lo têto
De touto quelo bravo gent
Que sount droleix, mas courts d'argent.
Junon, si n'ero to boutado,
Que sès tendro coumo rouzado,
Gito-nous quauqueix doux regars,
Et vous, Tyriens, tous de bouns gars,
Celebras coum' au faut lo fêto
Et n'eyparniès pas votro têto,
Dansas-me qu'au n'en sio parla,
Mas gandissès-vous dau pila. »
Lors Didon deirazet lo tasso,
N'en vouĕydet un pau per lo plasso,
A Bitias lo presentet :
« Que Diû vous rande ! » reipoundet.

De rois avaient eue de père en fils,
Chargée d'or et de rubis;
Depuis si longtemps cette tasse
Avait au moins un doigt de crasse;
La reine, ayant fait faire silence,
D'un *Oremus* fit la dépense :

PRIÈRE DE LA REINE

« O Jupin, prends-nous sous ta tutelle
Pour quelques livres de chandelle,
Fais ce jour beau pour les Tyriens,
Mais n'oublie pas les Troyens.
Toi, Bacchus, l'âme de la fête,
Viens, s'il te plaît, remplir la tête
De tous ces braves gens
Qui sont drôles, mais à court d'argent.
Junon, si ce n'était ta boutade,
Toi qui es tendre comme la rosée,
Jette-nous quelques doux regards,
Et vous, Tyriens, tous de bons gars,
Célébrez comme il faut la fête
Et n'épargnez pas votre tête;
Dansez, qu'il en soit parlé,
Mais éloignez-vous du pilé. »
Alors Didon désemplit la tasse.
En vida un peu sur la place,
A Bitias la présenta :
« Que Dieu vous le rende! » répondit-il. »

Se, que ne s'omuzavo en gueyno,
Auboïguet tant a lo reyno
Que jusqu'au found au l'ovolet.
Dount lo courado se lovet,
Apres disset a l'ossemblado :
« Diû v'aide ! lo soupo ei baillado. »
Alors Yopas, lou couti,
Qu'ero en trin, maignet un pitit
No vieillo sourdo de samphogno.
Disciple d'Atlas, grand yvrogno.
(Lous muziciens, de lour meitiès,
Sount tous ivrognas mai rotiès.)
Quelo samphogno ero daurado,
Bien salo ni mai bien fumado,
Au l'ovio gudo à Sent-Yriex
Quand au guet perdu sous dous eix,
Lo fogio touto so fourtuno.
Au chantet lou soulei, lo luno,
De l'home lou coumençoment,
D'ente ly vet lou jugeoment,
D'ente lo bruto vet si sotto,
Coumo lo ployo fai lo crotto,
Perque lou fet brulo lou boueix,
Mai, que ni prend gardo, lous deix,
Lo Poussiniero[1], lo Grand'Ourso,
Perque lou soulei dy so courso,
Vaut tant l'hiver se nas jozei
Et l'eytiû nous chauffo à lezei.

1. Nom vulgaire de la constellation des Pléiades.

Lui, qui ne s'amusait pas dans le bavardage,
Obéit tant à la reine
Que jusqu'au fond il l'avala,
Dont sa courade (gosier) se lava.
Après il dit à l'assemblée :
« Dieu vous aide! la soupe est servie. »
Alors Iopas, le coutier,
Qui était en train, toucha un peu
D'une vieille et sourde orgue de Barbarie,
Disciple d'Atlas, grand ivrogne.
(Les musiciens de leur métier
Sont tous ivrognes et ratiers.)
Cette orgue était dorée,
Bien sale, ainsi que bien fumée,
Il l'avait eue à Saint-Yrieix
Quand il eut perdu ses deux yeux,
Elle faisait toute sa fortune.
Il chanta le soleil, la lune,
De l'homme le commencement,
D'où lui vient le jugement,
D'où la brute vient si sotte,
Comment la pluie fait la crotte,
Pourquoi le feu brûle le bois
Et même, à qui n'y prend garde, les doigts,
La Poussinière, la Grande-Ourse,
Pourquoi le soleil dans sa course,
Veut tant l'hiver aller se coucher,
Et l'été nous chauffe à loisir.

D'Eneas lo reyno charmado
Tacho d'eyloungeas lo veilliado ;
L'omour ly fai tout opprouvas ;
Coument s'en poudrio lo sauvas ?
Quoney se que per lou nas lo meno
Et ly auro a lo fi lo coudeno ?
De Priamus lo vaut sobey
Qui ly crubio soun liet lous seix ?
Quand au voulio nas à lo sello
Qui lou souteigno sous l'eissello ?
Qui ly blanchissio soun robat ?
Si au machavo bien lou tobac ?
Ent'au chotavo sas lunettas ?
Si sas molinas erant nettas ?
Si, quand au guet perdu lou jour,
Au fut enterra dy l'haunour ?
Per Hector ello domandavo
Quand lo coulero l'empourtavo,
Si au vio souvent eypounseta
So tres-bello et dinno meyta ?
Si au fuguet chivoliès de Malto ?
Si qu'ero un cot pourta en quarto,
Per dovant, ou be per dorei,
Dount Achillo ly oguet lou quei ?
Si Memnon, lou fils de l'Auroro,
S'enrumet en couchant deforo ?
Si au venguet en d'un mousquetoun ?
Si au n'ovio ni poudro, ni ploumb ?
Sur Diomedo : si sous coursiès
N'eriant pas daus chovaux groussiès ?

D'Énée la reine charmée
Tâche d'allonger la veillée;
L'amour lui fait tout approuver;
Comment s'en pourrait-elle sauver (éloigner)?
C'est lui qui par le nez la mène
Et lui aura à la fin la couenne?
De Priam elle veut savoir
Qui lui couvrait son lit le soir?
Quand il voulait aller à la selle
Qui le soutenait sous l'aisselle?
Qui lui blanchissait son rabat?
S'il mâchait bien le tabac?
Où il achetait ses lunettes?
Si ses culottes étaient nettes?
Si, quand il eut perdu le jour,
Il fut enterré avec honneurs?
Au sujet d'Hector, elle demandait,
Lorsque la colère l'emportait,
S'il avait souvent épousseté
Sa très belle et digne moitié?
S'il fut chevalier de Malte?
Si c'était un coup porté en quarte,
Par devant ou par derrière,
Avec lequel Achille lui eut le cuire?
Si Memnon, le fils de l'Aurore,
S'enrhuma en couchant dehors?
S'il vint avec un mousqueton?
S'il n'avait, ni poudre, ni plomb?
Sur Diomède : si ses coursiers
N'étaient pas des chevaux grossiers?

S'y viant bello croupo et boun rable?
S'y ruovant beucop dy l'eytable?
S'y viant lo vormó et lou farci?
Et s'y n'oviant pas d'autre si?
Un' autro ve lo se trobaillo
Per sobey d'Achillo lo taillo,
Si au vio bien sous cinq pes de rei?
Eneas qu'ero bien opprei
Ne s'au foguet pas doüas ve dire,
Et lo reyno, que voulio rire,
Per fas duras lou passo-tem
Ly disset familieroment :
« Moun brave, countas votro historio
Tant que v'aurès de lo memorio;
Ab oro vole tout sobei
Avant de me mettre jozei,
Daus Grecs lous tours de passo-passo
Dount y surprenguerent lo plasso,
L'or et l'argent que s'y perdet
Et lou bure que s'y foundet,
Mas toutas votras permenodas
Diû veille que las siant chobodas,
Car vous courès l'eytiû, l'hiver,
Et sur lo terro et sur lo mer!... »

FIN DU LIVRE PREMIER DE L'ÉNÉIDE

S'ils avaient belle croupe et bon râble ?
S'ils ruaient beaucoup à l'étable ?
S'ils avaient la morve et le farcin ?
Et s'ils n'avaient pas d'autre *si?*
Une autre fois, elle se travaille
Pour savoir d'Achille la taille,
S'il avait bien ses cinq pieds de roi ?
Énée, qui était bien appris,
Ne se le faisait pas deux fois dire,
Et la reine, qui voulait rire,
Pour faire durer le passe-temps
Lui dit familièrement :
« Mon brave, contez votre histoire
Tant que vous aurez de la mémoire ;
Maintenant, je veux tout savoir
Avant de me mettre au lit,
Des Grecs les tours de passe-passe
Avec lesquels ils surprirent la place,
L'or et l'argent qui s'y perdit
Et le beurre qui s'y fondit,
Mais toutes vos promenades
Dieu veuille qu'elles soient terminées,
Car vous courez l'été, l'hiver,
Et sur la terre et sur la mer !... »

FIN DU LIVRE PREMIER DE L'ÉNÉIDE

ÉNÉIDE

LIVRE SECOND

ENEIDO. — LIBRE SEGOUND

Tous guerent lors boucho couzudo,
Sur Eneas tenent lo vudo ;
Se jucha sur un chodoliet
(A l'enseigno qu'au l'eybouillet),
Lachet entau so ratelado,
Sey fas ni salut, ni coulado :
« Grando reyno, vau vous countas
Chauso que me vai fas grotas
Presque jusqu'au sang moun aureillio,
Coumo lous Troyens a la peillo
Furent, per lous Grecs moliciû,
Reduits sey crento dau boun Diû,
Et coumo, mai d'un rey Guilliaume
O ranversa notre royaume,
Lous malhurs qu'ant vu mous dous ei
Dount sai marqua sur moun dorei.
Quau Mirmidon sirio si diable,
Quau Dolope pau pitoyable

1. Les *Myrmidons* étaient un peuple de Thessalie dont la capitale, Phtia, était la patrie d'Achille. Les *Myrmidons* suivirent ce héros au siège de Troie.

ÉNÉIDE. — LIVRE SECOND

Tous eurent alors la bouche cousue,
Sur Énée tenant leur vue ;
Lui, juché sur un tabouret
(Si bien qu'il l'écrasa),
Lâcha ainsi sa râtelée,
Sans faire ni salut, ni coulée :
« Grande reine, je vais vous conter
Une chose qui va me faire gratter
Presque jusqu'au sang mon oreille :
Comment les Troyens à la lutte
Furent, par les Grecs malicieux,
Réduits sans crainte du bon Dieu,
Et comment plus d'un roi Guillaume
A renversé notre royaume,
Les malheurs qu'ont vus mes deux yeux
Dont je suis marqué sur mon derrière.
Quel Myrmidon[1] serait assez diable (sans cœur),
Quel Dolope[2] assez peu pitoyable,

2. Les *Dolopes* étaient aussi un peuple de Thessalie, sur les confins de l'Étolie et de l'Épire ; les *Dolopes* vinrent au siège de Troie, sous la conduite de Phénix, qui avait élevé l'enfance d'Achille.

Quand sirio d'Ulisso soudard,
Quand sirio vaurien et pendard,
Per ne fretas d'ignoux so paupiero
Per fas de larmas no riviero,
En entendent fas un boussit
D'aquieu mizerable recit ?
D'aillour lo net bien ovançado,
Lo Grando-Ourso deyjas coueyjado,
Me fant sinne de nas jozei
Apres qu'aurai tua mas piauzei.
Mas pertant, si sès tant curiouzo
Et de tout sobey tant enviouzo,
De vous refuzas sirio fau,
Car Diû vaut ce que fenno vaut.
Per vous moutras mo coumplozenço
De sept houras forai deypenço;
Vau coumenças, s'en fai plo tems,
Quonei pro prou lanternas lo gens,
Be qu'aquelo vilaino historio
Deplaze fort a mo memorio.
Lous Grecs, las de se fas fretas,
D'entendre lous conous petas,
De jozey a lo bello eytello,
D'ovey lo fourtuno cruello,
De se tiras coumo Arlequin
D'un siege si loung, si mutin
(A quo s'entend, en l'eytrivieras),
Y prenguerent d'autras monieras ;
Lo forço vio mau reussi,
Y juguerent au pus fi ;

Quand il serait soldat d'Ulysse,
Quand il serait vaurien et pendard,
Pour ne pas frotter d'oignons sa paupière,
Afin de faire une rivière de larmes,
En entendant un morceau
De ce misérable récit ?
D'ailleurs, la nuit bien avancée,
La Grande-Ourse déjà couchée,
Me font signe d'aller me coucher
Après que j'aurai tué mes puces.
Mais pourtant si vous êtes si curieuse,
Et de tout savoir si envieuse,
De vous refuser je serais fou,
Car Dieu veut ce que femme veut.
Pour vous montrer ma complaisance,
De sept heures je ferai dépense;
Je vais commencer, il s'en fait bien temps,
C'est assez lanterner les gens,
Bien que cette vilaine histoire
Déplaise fort à ma mémoire.
Les Grecs, las de se faire frotter,
D'entendre les canons peter,
De coucher à la belle étoile,
D'avoir la fortune cruelle,
De se tirer comme Arlequin
D'un siège si long, si mutin
(Cela s'entend, avec les étrivières),
Prirent d'autres manières ;
La force avait mal réussi.
Ils jouèrent au plus fin ;

Y botiguerent uno rosso
Ou per mier dire, grand colosso,
Un moun de planchas de sopi ;
Ida sous lous cots d'achopi,
Per furnis quieu vilen oubrage,
Perdet presque tout soun oumbrage ;
Quo fuguet Pallas sauf coursiû
Que lour dounet quel' inventiû.
Quelo natiû dissimulado
Fai dire per lo renoummado
Qu'aquieu present si gros, si lourd,
Ei per procuras lour retour.
Dy quieu grand negre lugeoment
Y fourerent secretoment,
Tous tiras a lo courto paillo,
Tous lous pus vaillens en botaillo ;
Dau chovau lous flancs reboundis
S'empliguerent d'aquis bandis.
Tout vis o vis de lo Troado
L'islo Tenedos ei situado,
Richo de mai d'un karolus
Pendent que rennet Priamus.
Lo n'ei mas que trop renoummado
Per notro tristo destinado.
Aquo fuguet no talo rado
Que ressaubet daus Grecs l'armado ;

1. L'Ida est la plus haute des montagnes qui bordent la côte de l'Hellespont. Les poètes latins, à l'imitation des Grecs, font lever l'astre du matin sur le mont Ida et l'astre du soir sur le mont Œta en Thessalie.

Ils bâtirent une rosse,
Ou pour mieux dire un grand colosse,
Un mont de planches de sapin ;
Ida[1] sous les coups de hache,
Pour fournir ce vilain ouvrage,
Perdit presque tout son ombrage ;
Ce fut Pallas, sauf erreur,
Qui leur suggéra cette invention.
Cette nation dissimulée
Fait dire par la renommée
Que ce présent si gros, si lourd,
Est pour ménager leur retour.
Dans ce grand et noir logement
Ils entrèrent secrètement,
Tous tirés à la courte paille,
Tous les plus vaillants en bataille ;
Du cheval les flancs rebondis
S'emplirent de ces bandits.
Vis-à-vis de la Troade
L'île de Ténédos[2] est située,
Riche de plus d'un carolus
Pendant que régna Priam ;
Elle n'est que trop renommée
Pour notre triste destinée.
Ce fut une telle rade
Qui reçut l'armée des Grecs ;

2. Ténédos est une île de la mer Égée ; elle est située sur la côte de la Troade, environ à six lieues de Troie et à l'entrée de l'Hellespont ; une ville du même nom en est la capitale ; c'est le *Bokhicha-Adassi* des Turcs.

Y se cachent dy quieu dezert
Coumo sous lo feillio un luzert,
Et nous, tant sots coumo marmotas,
Crezens qu'y viant greissa lours bottas,
Qu'a Misceno tous hors d'hole
Viant tourna jugas au pole;
Apres no tant loungeo suffrança
Troyo se mettet touto en danso;
Nous volens tous nous permenas,
Hors lo porto moutras lou nas;
Chaq'un de veire lebretavo
Ente l'ennemi se campavo,
Lous posteix qu'y viant deleissas,
Lours bords ent' y furent fessas;
Aquî daus Dolopeix lo troupo,
Achillo eyci fogio so soupo,
Açay rengeovant lous veisseux,
Aquî restovant daus chopeux
Que viant toumbas quand l'armodas
N'en veigniant a de l'embrossodas;
Quauqueix ûs, bien surpreix, vizent
De Pallas lou maudit prezent;
Sount charmas de veire lo rosso
Qu'ero mai que lou Moun-d'Or grosso.
Timetes fuguet lou premiès,
Fozent l'expert dy lou meitiès,
A dire d'entras lo mochino;
Lous Grecs l'y viant poya chopino
Au be qu'ero dy lou desti
Que nous sirians tous eybeti.

Ils se cachent dans ce désert
Comme sous la feuille un lézard,
Et nous, aussi sots que des marmottes,
Nous croyons qu'ils avaient graissé leurs bottes,
Qu'à Mycènes, tous hors d'haleine,
Ils étaient retournés jouer au palet;
Après une aussi longue souffrance,
Troie se mit toute en danse;
Nous voulons tous nous promener,
Hors de la porte montrer le nez;
Chacun brûlait de voir
Où l'ennemi avait campé,
Les postes qu'ils avaient délaissés,
Les bords où ils furent fessés;
Là, (était) la troupe des Dolopes,
Achille, ici, faisait sa soupe,
En deçà, ils rangeaient les vaisseaux,
Là, restaient des chapeaux
Qui étaient tombés quand les armées
En venaient à des embrassades;
Quelques-uns, bien surpris, regardent
De Pallas le maudit présent;
Ils sont charmés de voir la rosse
Qui était plus que le Mont-Dore grosse.
Thymète fut le premier,
Faisant l'expert dans le métier,
A dire d'entrer la machine;
Les Grecs lui avaient payé chopine,
Ou bien il était dans le destin
Que nous serions tous hébétés.

Mas Capis et lo gent de têto,
Se deifian tous d'uno tau fêto,
Vouliant que lou suspect chovau
Dy lo mer foguesso lou sau ;
A d'autreix qu'ero lo pensado
De ly fas sentis lo grilliado ;
D'autreix a cots de torodeux
Vouliant eyventas sous budeux,
Veire, si dy so largeo eychino,
Lou Grec filou re ne mochino,
Et si dy sous flancs tenebroux
Ne sount pas cocha quis leyroux.
Lo coumuno, teto feylado,
En douas voux s'ero partogeado
(Toutas la têtas, dit Gounet,
Ne lugent pas din un bounet).
Lou premiès de lo citodello
Laocoon en so sequello
De loin nous credet coum' un fau :
« Lo pesto vous vire lou cau!
Digeas quau fantegio muscado
V'ei vengudo dy lo pensado ?
Cresès-vous l'ennemi bien loin ?
V'au saubrès be dy lou besoin.
Effans, cresès-me, qu'ei bien rare
Que lous prezens dau Grec ovare
Siant eizampts de quauque amessou,
Ent' un ei prei coum' un peissou ?
Couneissès-vous bien lo molisso
D'aquieu fi de puto d'Ulisso ?

Mais Capys et les gens de tête,
Se défiant tous d'une telle fête,
Voulaient que le suspect cheval
Dans la mer fasse le saut;
A d'autres, c'était la pensée
De lui faire sentir la grillade,
D'autres à coups de tarauds
Voulaient éventer ses boyaux,
Voir si, dans sa large échine,
Le Grec filou rien ne machine,
Et si, dans ses flancs ténébreux,
Ne sont pas cachés ces voleurs (larrons).
La commune, tête fêlée,
En deux avis s'était partagée
(Toutes les têtes, dit Gonnet,
Ne logent pas dans un bonnet).
Le premier de la citadelle,
Laocoon avec sa séquelle
De loin nous cria comme un fou :
« La peste vous torde le cou !
Dites-moi quelle fantaisie muscade
Vous est venue dans la pensée?
Croyez-vous l'ennemi bien loin?
Vous le saurez bien dans le besoin.
Enfants, croyez-moi, il est bien rare
Que les présents du Grec avare
Soient exempts de quelque hameçon,
Où l'on est pris comme un poisson.
Connaissez-vous bien la malice
De ce fils de p... d'Ulysse ?

Au be quieu grand vilen chovau,
Que ne nous proumet re que vaut,
Ei quî per roueynas notro villo
Et nous mettre sey crau ni pilo,
Au be pus nau que lous Loubiès[1],
Nous eypioro jusqu'au fougiès.
Quieu chovau cacho quauqu' embocho,
Ly o quî quauqu' anguilo sous rocho.
Tau que n'en sio lou vrai dessen,
Toujours lou Grec pourtant prezen,
Siro, dau min dy mo pensado,
Mai redouta que lo geolado[2]. »
Sitôt dit, prenen soun eylan,
Dau chovau dy lou miei dau flanc
Si rede pousset de so lanço
Qu'aux Grecs fermas baillet lo trânço,
Et s'entendet de dy soun corps
Quauqueix : « A l'aido, yau sai mort! »
Taut au eybranlet lo mochino
Dy lou corp, ni mai dy l'eychino.
Et sey daus diûs l'arrest ancra
Et notr' esprit trop mau vira,
Aquel oportun cot de lanço
Guès mena notro deliaurânço,
N'aurians, a grands cots de couteux,
Tua lous Grecs coumo daus vedeux.

1. Le *Loubier* ou *Mas-Loubier* est une colline des environs de Limoges.

2. Le *Timeo Danaos et dona ferentes* de Virgile ne peut être rendu d'une façon plus heureuse ; s'il est, en effet, une chose

Ou bien ce grand vilain cheval,
Qui ne nous promet rien qui vaut,
Est là pour ruiner notre ville
Et nous mettre sans trou ni pile (sans sou ni maille),
Ou bien plus haut que le Loubier [1],
Il nous épiera jusqu'au foyer.
Ce cheval cache quelque stratagème,
Il y a là quelque anguille sous roche.
Quel qu'en soit le vrai dessein,
Toujours le Grec portant présent
Sera, du moins dans ma pensée,
Plus redouté que la gelée. »
Sitôt dit, prenant son élan,
Du cheval dans le milieu du flanc
Si fort il poussa de sa lance
Qu'aux Grecs fermés il donna la transe
Et qu'il s'entendit dans son corps
Quelques : « A l'aide, je suis mort! »
Tant il ébranla la machine
Dans le corps ainsi que dans l'échine.
Et sans des dieux l'arrêt ancré
Et notre esprit trop mal tourné,
Cet opportun coup de lance
Eût amené notre délivrance.
Nous aurions, à grands coups de couteaux,
Tué les Grecs comme des veaux.

que craignent les paysans pour leurs récoltes et leurs arbres fruitiers pendant la floraison, c'est bien la gelée. La lune rousse qui passe ordinairement en mai est pour eux un véritable sujet d'épouvante.

Nous te veirians enguero en joyo
Dessur tous pes, charmanto Troyo,
Toun sort anet subsistorio,
Et lou conou ly petorio!
Mas veiqui n'autro coumedio :
Notreix bargiès, tous en furio,
Coum' un che treinovant au rei,
En bramant un gars ple d'odresso
Que, per mier jugas quelo pesso,
Sochant que degu lou couney,
Tout expres s'ero fa preney
Per, au Gregeois, liauras lo plaço
Et tout preite, dy soun audaço,
A nous jugas un vilen tour,
Au be se fas pendre tout court.
D'obord qu'au porei, uno troupo
De jauneix bodaus, mingeo-soupo,
Entourerent quieu boun vaurien
Et lou bernent coum' un potien.
Quonei quî que vous saubrès, modamo,
Tout ce que lou cœur d'un Grec tramo;
Jugeas per uno de lours ciûs
Quant quis fripous sount moliciûs!
D'obord qu'au miei de l'ossemblado,
Lou gars que croigno no solado,
Se veguet, en dous eix hogards
Ayant viza notreix soudards,
D'obord au roumpet lou silençó
Et disset avec eyloquençó :
« Sur qualo terro, qualo mer,
Me poudrai-yau tiras dau per?

Nous te verrions encore en joie
Sur tes pieds, charmante Troie,
Ton sort aujourd'hui subsisterait
Et le canon chez toi pèterait!
Mais voici une autre comédie :
Nos bergers, tous en furie,
Comme un chien traînaient vers le roi,
En bramant, un gars plein d'adresse,
Qui, pour mieux jouer cette pièce,
Sachant que personne ne le connaît,
Tout exprès s'était fait prendre
Pour, aux Gregeois, livrer la place
Et (était) tout prêt dans son audace,
A nous jouer un vilain tour,
Ou bien à se faire pendre tout court.
D'abord qu'il paraît, une bande
De jeunes badauds, mange-soupe,
Entourèrent ce bon vaurien
Et le bernent comme un patient.
C'est là que vous saurez, madame,
Tout ce que le cœur d'un Grec trame;
Jugez par une de leurs actions
Combien ces fripons sont malicieux!
D'abord qu'au milieu de l'assemblée,
Le gars, qui craignait une salade,
Se vit, avec deux yeux hagards
Ayant regardé nos soldats,
D'abord il rompit le silence
Et dit avec éloquence :
« Sur quelle terre, quelle mer,
Pourrai-je me tirer du pair?

En d'uno si meichanto mino
Qui voudro m'offris so couzino,
Et dy moun molhur, a quau sent
Poudey me voüas per lou present,
Auro que n'ai pus dy lo Gresso
De lugis que me ressaubesso ?
Et per surcroüey l'ennemi vau
M'offris per crovatto un liocau,
Au be me foueytas a lo modo,
Au be me troussas sur no rodo ! »
A sous faux pleurs, tous counvertis,
Tout coumo de francs eybetis,
Nous finiguerens l'houspiliado,
Et de dire so ratelado
Nous lou pregiens, fort en eymai,
Surtout de nous dire soun pai,
Si au nous porto quauquo nouvello
Si quo n'ei pas un baillo-bello.
Lou drole, reprenen courage,
Nous tenguet ensi quieu lingage :
« Grand rei, vau fas mo coufessiû,
N'ai pas bezoin de lo questiû ;
Ne mentirai pas d'un' eypingo
Et ne sirai prei per mo linguo.
Si lou sort o roueyna Sinon
(Car sauf lo votro[1] quonei moun nom),
Au n'auro pas quel ovantage
De me fas menteur, ni voulage.

1. Cette expression : *sauf lo votro* ou bien : *sauf lou votre*, le mot *respect* étant sous-entendu, est encore en usage dans

Avec une aussi mauvaise mine,
Qui voudra m'offrir sa cuisine,
Et dans mon malheur, à quel saint
Pouvoir me vouer pour le présent,
Maintenant que je n'ai plus en Grèce
De logis qui puisse me recevoir ?
Et par surcroît l'ennemi veut
M'offrir pour cravate un licou,
Ou bien me fouetter à la mode,
Ou bien me trousser sur une roue ! »
A ses faux pleurs, tous convertis,
Tout comme de francs hébétés,
Nous cessâmes le houspillement,
Et de dire sa râtelée
Nous le prions, fort inquiets,
Surtout de nous dire le nom de son père,
S'il nous apporte quelque nouvelle,
Si ce n'est pas un donne-belle (plaisanterie).
Le drôle, reprenant courage,
Nous tint ainsi ce langage :
« Grand roi, je vais faire ma confession,
Je n'ai pas besoin de la question ;
Je ne mentirai pas d'une épingle
Et je ne serai pas pris par ma langue.
Si le sort a ruiné Sinon
(Car sauf le vôtre[1], c'est mon nom),
Il n'aura pas l'avantage
De me faire menteur, ni volage.

[1] nos campagnes et veut dire : sauf le respect que je vous dois.

D'obord, ne deyvoüe pas lou fet,
Per moun molhur sai nacu Grec;
Quand yau deyvouorio, sey contesto
Moun lingage n'au dit de resto.
Grand rei, si dy votre fougiès,
En tenent lous seix lou letriès,
Ant vengu jusqu'à votr' aurelias
De Palamedo [1] las merveillias,
Si vès aprei dy lou cendriès,
Sas botolias, mai sous lauriès,
Per ovey trop blama lo guerro
Que nous fogians sur notro terro,
Lous grans guerent sur se no dent
Et maugra qu'au fut innocent,
Sur no trohizou qu'ero fausso
Y vous l'y dounerent so sauço.
Auro qu'y couneissent lour tort,
Y lou purent apres so mort.
Moun pai, qu'ero sey pra, ni terro,
Jaune m'envouyet a lo guerro,
Coumo comorado et parent
Vers se qu'ero dy l'art sobent,
Dau tem que notr' eytat briliavo
Et per sous soins se counservavo;
Foguei bassei parlas de me,
Sitot qu'oguei prei lou plume,

1. Palamède descendait ainsi que Didon de l'ancien Bélus. Il était renommé, chez les Grecs, pour la vaste étendue de ses connaissances. On dit qu'il inventa, pendant le siège de

D'abord, je ne désavoue pas le feu,
Pour mon malheur je suis né Grec;
Quand je le cacherais, sans conteste,
Mon langage le prouve de reste.
Grand roi, si dans votre foyer,
En tenant les soirs les nouvelles,
Sont venues jusqu'à vos oreilles
De Palamède les merveilles,
Si vous avez appris auprès de votre cendrier
Ses batailles, ainsi que ses lauriers,
Pour avoir trop blâmé la guerre
Que nous faisions sur notre terre,
Les grands eurent contre lui une dent
Et malgré qu'il fût innocent,
A l'occasion d'une trahison qui était fausse,
Ils lui donnèrent sa sauce (le mirent à mort).
Maintenant qu'ils reconnaissent leur tort,
Ils le pleurent après sa mort.
Mon père, qui était sans pré, ni terre,
Jeune m'envoya à la guerre,
Comme camarade et parent,
Vers lui qui était dans l'art savant,
Au temps que notre état brillait
Et par ses soins se conservait;
Je fis assez parler de moi,
Aussitôt que j'eus pris le plumet.

Troie, les jeux d'échecs et de dés. On lui attribua aussi l'invention des poids et mesures et de diverses manœuvres militaires.

Mas quand Ulysso l'hypocrito
Per fas sous tours ly oguet gu lo vito,
Affligea coumo de rozou,
Menei vito de leberou.
En puran dy no chambro bruno,
Yau ne surtio pus qu'a lo luno.
Mas bien tôt, las de mo prudençó,
Yo deyclioquetei mo vengençó;
Mai de cent ve dy lou sang chaud
Per tout lou camp jurei tout nau -
(Chacun set que ne sai pagnoto
Et que sabe pourtas no botto)
Que, si revegio mo meijou,
Me vengeorio daqueu leyrou,
Et que dau franc vaurien d'Ulisso
Yau forio boudin et saucisso.
De mous maux quo fut lo semençó;
Ulysso, deipei quelo offenso,
Vio toujours quauquo niconioquo,
Et countre me quauquei quinoquo,
Et coumo se sentio tocha,
Vio recour a soun art cocha,
Et me creignent dy so cousinço,
Au n'oguet jomai de possinço
Jusquo qu'assista de Calchas,
Que mai que se ne volio pas...
Mas me perque vous nas qui dire
Chauzo que n'o lou mou per rire!
Si vous regardas tous lous Grecs
Coumo daus motais de gibet,

Mais lorsque Ulysse l'hypocrite
Pour faire ses tours lui eut ôté la vie,
Affligé comme de raison,
Je menai une vie de loup-garou.
En pleurant dans une chambre noire,
Je ne sortais plus qu'à la lune.
Mais bientôt, las de ma prudence,
Je bavardai ma vengeance;
Plus de cent fois dans le sang chaud
A travers tout le camp je jurai tout haut
(Chacun sait que je ne suis pas manchot
Et que je sais porter une botte)
Que, si je revoyais ma maison,
Je me vengerais de ce voleur,
Et que du franc vaurien d'Ulysse
Je ferais boudin et saucisse.
De mes maux ce fut la semence;
Ulysse, depuis cette offense,
Avait toujours quelques mauvaises pensées
Et contre moi quelque rancune,
Et comme il se sentait taché (coupable),
Il avait recours à son art caché,
Et me craignant dans sa conscience,
Il n'eut jamais de patience
Jusqu'à ce que, assisté de Calchas,
Qui plus que lui ne valait rien...
Mais moi pourquoi aller vous dire
Une chose qui n'a pas le mot pour rire!
Si vous regardez tous les Grecs
Comme des gens dignes du gibet,

N'ai prou dit ; me faut vite pendre,
Sey pus tardas, sey pus ottendre.
Ulysso mai lous Attrideix[1]
N'en foriant daus sauts, per lou reix !
Et dounoriant-no recoumpenso
Si, sur me, servias lour vengenço. »
Lors, nous brulens dy notro peu
De sobey un fait si nouveu,
Lous mouyens et touto lo brigo
Qu'oviant produit no talo intrigo,
Ignorans coumo daus blancs-becs
Lous crimeix daus fripous de Grecs.
Lors lou gar, foura de finesso,
Perseguet en tremblant so pesso,
Nous disset, dy quieu grand bezoin,
De so pensado lou pus loin :
« Lous Grecs, fozen guerro inutilo,
Millo ve viant vougu fas gillo
(Et guessant-y be tant courgu
Qui lours caus se fussant tourdus !)
Et gateix de si loungeo guerro,
Lou det au cuôu nas dy lour terro.
Lo tempêto, un vent de Miejour
S'oppozovant a lour retour,
Mas surtout l'horrible topage
Quand fuguet fini quel' oubrage
Dau grand venerable chovau
Que lou boun Diû garde de mau !

1. Agamemnon et Ménélas.

J'en ai assez dit : il faut vite me pendre,
Sans plus tarder, sans plus attendre.
Ulysse ainsi que les Atrides
En feraient des sauts, par le roi !
Et donneraient une récompense
Si, sur moi, vous serviez leur vengeance. »
Alors, nous brûlons dans notre peau
De savoir un fait si nouveau,
Les moyens et toute la brigue
Qui avaient produit une telle intrigue,
Ignorants, comme des blancs-becs,
Les crimes des fripons de Grecs.
Alors le gars, rempli de finesse,
Poursuivit en tremblant sa pièce,
Nous dit, dans ce grand besoin,
De sa pensée le plus loin :
« Les Grecs faisant guerre inutile,
Mille fois avaient voulu faire gille (s'enfuir)
(Et eussent-ils tant couru
Que leurs cous s'en fussent tordus !)
Et fatigués d'une si longue guerre,
Le doigt au cu retourner dans leur terre.
La tempête, un vent de Midi
S'opposaient à leur retour,
Mais surtout l'horrible tapage
Lorsque fut fini cet ouvrage
Du grand vénérable cheval,
Que le bon Dieu garde de mal !

No tempêto touto brutalo
Bottet au ceu lo generalo.
Lou tounerre, vilen tambour,
Brundissio a randre lo gent sour;
Din un si funesto assessori,
Envoyent sobey lou grimori
De l'auraclie dau diû Phebus
Que ne douno mas daus rebus,
Per un certen meitre Euripilo,
Grand jugodour de crau et pilo.
Quand ly guet prou fa lou naquet
Entau Phebus s'en expliquet :
« Grecs, per vey lous vens favorableix
Que fogiant petas mas et cableix,
En aprouchant dau port troyen,
Vous n'oguerès d'autre mouyen
Que de tuas no gento princesso ;
Votre retour, en meimo espeço,
Se deut poyas ; un de vautreix
N'en viroro lou blanc de l'eix,
Si vous ne volès pus m'entendre,
Nas-vous-en tous vite vous pendre,
Au be, per vous parlas pus court,
Nas-vous-en fas vite l'omour. »
D'obord qu'uno si bello aubado
Fuguet saubudo dy l'armado,
Vous lour guessas, dy quel eynei,
Boucha lou cu d'un gru de mei ;
Dau found de lours os no geolado
Se fuguet be tôt emporado ;

Une tempête toute brutale
Battit au ciel la générale.
Le tonnerre, vilain tambour,
Grondait à rendre les gens sourds ;
Dans un si funeste accessoire,
Ils envoient consulter le grimoire
De l'oracle du dieu Phébus,
Qui ne donne que des rébus,
Par un certain maître Eurypyle,
Grand joueur de trou et de pile (pile ou face).
Quand il lui eut assez fait le boniment,
Ainsi Phébus s'expliqua :
« Grecs, pour avoir les vents favorables
Qui fassent craquer mâts et câbles,
En approchant du port troyen,
Vous n'eûtes d'autre moyen
Que de tuer une gentille princesse ;
Votre retour, en même espèce,
Se doit payer ; un des vôtres
En tournera le blanc de l'œil ;
Si vous ne voulez plus m'entendre,
Allez-vous-en tous vite vous pendre,
Ou bien, pour vous parler plus court,
Allez-vous-en faire vite l'amour. »
Aussitôt qu'une si belle aubade
Fut connue dans l'armée,
Vous leur auriez, dans cet ennui,
Bouché le cu d'un grain de mil ;
Du fond de leurs os une gelée
Se fut bientôt emparée ;

Tout lou mounde crent per so peu
Et d'ovey part dy queu moreu,
D'essey lo victimo marquado
Per Phebus et lo destinado.
Lors Ulisso, lou flemissou,
Traino Calchas[1] coum' un chaussou
Au beu mitan de l'ossemblado,
Fozen grand bru, grando eyquipado ;
Vaut qu'au dige, mort au be viû,
Que porto l'ordre d'aquieu diû,
Et Calchas, lou boun hypocrito,
Refuzo de liauras lo vito
De soun prouchen : Aquo n'ei beu
D'essey pourteur d'un tau moreu!
Obstina dy quelas pensodas,
Cinq jours au foguet las cochodas ;
Dei lors, be qu'au n'en dissei re,
Tous vegiant be qu'expres per me
Y jugovant lo coumedio
Per n'en fas uno tragedio.
Ulisso se met de juras,
Bramas, fropas, petas, puras ;
Craido que Calchas lou lanterno,
Au lou menaço de lo berno ;

1. Calchas était un célèbre devin qui, dit-on, reçut d'Apollon la science du présent, du passé et de l'avenir. Il était fils de Thestor et descendant de Mélampe, dans la famille duquel le talent de divination passait pour être héréditaire. C'est particulièrement du chant et du vol des oiseaux qu'il tirait ses présages. Il suivit les Grecs au siège de Troie et

Tout le monde craint pour sa peau
Et d'avoir part dans cette prédiction,
D'être la victime marquée
Par Phébus et la destinée.
Alors Ulysse, le nonchalant,
Traîne Calchas comme un chausson
Au beau milieu de l'assemblée,
Faisant grand bruit, grande équipée;
Il veut qu'il dise, mort ou vif,
Ce que veut dire l'ordre de ce dieu,
Et Calchas, le bon hypocrite,
Refuse de livrer la vie
De son prochain : c'est beau
D'être porteur d'un tel secret!
Obstiné dans ces pensées,
Cinq jours il fit aux cachettes;
Dès lors, bien qu'il n'en dise rien,
Tous voyaient bien qu'exprès pour moi
Ils jouaient la comédie
Pour en faire une tragédie.
Ulysse se met à jurer,
Bramer, frapper, péter, pleurer;
Il crie que Calchas le lanterne,
Il le menace de la berne (prison);

prédit que ce siège durerait dix ans. On ne faisait aucune entreprise considérable sans le consulter, et il interprétait souvent avec Agamemnon et Ulysse le sens des oracles. On rapporte qu'il mourut de chagrin pour n'avoir pas pu interpréter les énigmes de Mopsus, prêtre d'Apollon, à Claros.

Lors Calchas, seloun lour coumplot,
Me noummet d'un air tout devot;
Chaqu'un n'en reprenguet holeno,
Per qu'y se vezent hors de peno,
Et counsentent que me tout sous
L'y passe per lous sauvas tous.
D'obord que lo tristo journado
Per m'immolas fut oribado,
Y preparent tout ce qu'au faut,
De lo forino en de lo sâu;
Mo peu fuguet bien sobounado,
De ribans mo têto coueiffado!
Y dizent qu'ovio lors boun air.
Mas pertant me tirei dau pair
Dy lou tem que lo mort pelado
Me navo tâta lo courado;
Foguei prou de troumpas lous Grecs,
Pendent lo net, dy daus morets;
Sous l'herbo que ly ero touffudo
Me deraubei bien a lour vudo,
Attenden qu'y s'en fussant nas
Et qu'un boun vent lou guĕs menas.
Auro sai din brave deyboueyre,
Ne faut gro pus parlas de veire
Fenno, pitis, ni pai, ni mai.
Qu'ent' y siant, sount bien en eymai,
Que daus Grecs lo raço maudito
O beleu puni de mo fuito.
Mas per vous, grand rei Priamus,
Eicoutas bien moun Oremus;

Alors Calchas, selon leur complot,
Me nomma d'un air tout dévot;
Chacun en reprit haleine,
Parce qu'ils se voyaient hors de peine,
Et consentent que moi tout seul
J'y passe pour les sauver tous.
D'abord que la triste journée,
Pour m'immoler fut arrivée,
Ils préparent tout ce qu'il faut,
De la farine avec du sel;
Ma peau fut bien savonnée,
De rubans ma tête coiffée;
Ils disent que j'avais alors bon air.
Mais pourtant je me tirai du pair,
Au moment où la mort pelée (nue)
Allait me tâter les poumons;
Je m'empressai de tromper les Grecs,
Pendant la nuit, dans des marais;
Sous l'herbe qui était touffue,
Je me dérobai à leur vue,
Attendant qu'ils s'en fussent allés
Et qu'un bon vent les eût emmenés.
Maintenant je suis dans un joli déboire,
Il ne faut certes plus parler de voir
Femme, enfants, ni père, ni mère,
Qui, où qu'ils soient, sont bien en peine,
Et que des Grecs la race maudite
A peut-être punis de ma fuite.
Mais pour vous, grand roi Priam,
Écoutez bien mon *Oremus;*

Vous counjure per lo puissanço
Daus diûs qu'ant au ceu lour seanço
Et que sabent plo lo varta
Dau counte que v'ai debita ;
Ayas d'un paubre coumpossiû
Que se sent piqua jusqu'au viû. »
A las larmas de soun vizage
Degu n'oguet pus lou courage
De fas punis quieu vrai finet,
Et lou rei d'obord ordounet
De l'y dounas coudado francho ;
L'aidet deilias de so mo blancho,
Et ly oyant fas goutas soun vi,
D'aquieu discours lou rejauvi :
« Pet te, tau que sias, mo tendresso
T'ordouno d'aublidas lo Gresso ;
Te vole fas per quieu mouyen
De meichant Grec un boun Troyen ;
Mas digio-nous et sey bricolo,
Et jusqu'au secret de l'eicolo,
Per qu'ant y fa quieu grand chovau ?
Ei-quo per nous douna l'ossaut
Au be d'uno rosso si grando
Pretendent-y fas un' offrando ? »
A peno lou rei guet choba
Que d'obord notre deissola
Qu'er' en l'art de fripou, de treitre,
Deyjas, chas lous Grecs, possa meitre,
Levet, purant coum' un vedeu,
Las douas mas libras vers lou ceu,

Je vous conjure par la puissance
Des dieux qui ont au ciel leur séance
Et qui savent bien la vérité
Du conte que je vous ai débité ;
Ayez d'un malheureux compassion
Qui se sent piqué jusqu'au vif. »
Aux larmes de son visage
Personne n'eut plus le courage
De faire punir ce vrai finaud,
Et le roi d'abord ordonna
De lui donner coudée franche ;
Il l'aida à se délier de sa main blanche,
Et lui ayant fait goûter son vin,
De ce discours le réjouit :
« Pour toi, quel que tu sois, ma tendresse
T'ordonne d'oublier la Grèce ;
Je veux te faire par ce moyen
De mauvais Grec un bon Troyen ;
Mais dis-nous et sans bricole (mensonge)
Jusqu'au secret de l'école ;
Pourquoi ont-ils fait ce grand cheval ?
Est-ce pour nous donner l'assaut
Ou bien d'une rosse si grande
Prétendent-ils nous faire une offrande ? »
A peine le roi eut-il fini
Que d'abord notre dessalé
Qui était, en l'art de fripon et de traître,
Déjà, chez les Grecs, passé maître,
Leva, pleurant comme un veau,
Les deux mains libres vers le ciel,

Dizent en formo de pregiero :
« Vous, fet d'eternello lumiero,
Diûs que nul n'auzo rovaudas,
Dy lo crento de s'eychaudas,
V'appelle tous en temouniage,
Car, dau min, v'ovès plo notr' age !
Autars, ni mai cruels couteux,
Qu'aurias crebas toutas mas peux,
A quis pertant, vaillo que vaillo,
Yau foguei plo barbo de paillo,
Vous, ribans, divins ornoments,
Que me pezovas rudoment,
Quand vous pourtei sur mo teitiero
Et dount yai fa no jorretiero,
Permettès qu'yau dige dau Grec
Ce qu'au gardo de pus secret,
Et countre se, dy mo vengenço,
Qu'yau mette tout en eyvidenço !
Sai libre, m'oyant mautraita,
Dau serment de fidelita.
Troyo, mas que tu sias fidello,
Et ne sias pas baillo ly bello,
Per de las vartas te randrai
Mai que de te ne ressaubrai !
De tous tems, l'uniquo esperanço
Daus Grecs fuguet sur lo puissanço
De Pallas ; per un franc cournard
Lo lour foguet tentas l'hozard
D'uno si ridiculo guerro
Que lour causo tant de mizero.

Disant en forme de prière ;
« Vous, feu d'éternelle lumière,
Dieux que nul n'ose ravauder (injurier),
Dans la crainte de s'échauder,
Je vous appelle tous en témoignage,
Car, du moins, vous avez bien notre âge!
Autels, ainsi que cruels couteaux,
Qui auriez crevé toute ma peau,
A qui pourtant, vaille que vaille,
Je fis bien barbe de paille;
Vous, rubans, divins ornements,
Qui me pesiez rudement
Quand je vous portais sur ma têtière
Et dont j'ai fait une jarretière,
Permettez que je dise du Grec
Ce qu'il garde de plus secret,
Et contre lui, dans ma vengeance,
Que je mette tout en évidence!
Je suis libre, m'ayant maltraité,
Du serment de fidélité.
Troie, pourvu que tu sois fidèle,
Et que tu ne sois pas baille-belle (trompeuse)
Par des vérités je te rendrai
Plus que de toi je ne recevrai!
De tous temps, l'unique espérance
Des Grecs fut (résida) dans la puissance
De Pallas ; pour un franc cornard
Elle leur fit tenter le hasard
D'une si ridicule guerre,
Qui leur cause tant de misères.

Mas quand Ulisso, lou pendard,
Et Diomedo, meillour soudard,
Cregueren vey causo ganiado,
Sey risqueix d'ovey l'estropado,
Y rauberent lou Palladion
De dy notre temple d'Ilion,
Apres vey tua lo sentinello.
Mas n'actiû bien pus criminello :
Y venguerent monias sey gans
De lo deësso lous ribans
Avant d'ovey lova lours deix
Dount y viant grotta lours doreix.
Lo deësso, quoique bien bello,
Per lous patineurs ei cruello.
Deypey quieu jour et soun octovas,
Tout s'en net en bouri de fovas,
Chaqu'un de nous venguet copot
Tout coumo lou boun vieix Ragot,
Nous venguerens maus coumo peillas,
Tant lâcheix coumo de l'auveillas.
Lo deësso qu'o l'esprit viû
Nous dounet de soun oversiû
Daus sinneix cliars, car dy l'armado
A peno fuguet-lo ploçado,
Lo nous gittet de çai de lai
Sous doux gros eix de caca d'ai ;
Lou fet surtit de so prunello
Dount se guet luma no chandello ;

1. Cette expression veut dire que la déesse jeta sur

Mais quand Ulysse, le pendard,
Et Diomède, meilleur soldat,
Crurent avoir cause gagnée,
Sans risque d'avoir l'estrapade,
Ils volèrent le Palladium
De l'intérieur de notre temple d'Ilion,
Après avoir tué la sentinelle.
Mais (voici) une action bien plus criminelle:
Ils vinrent toucher sans gants
De la déesse les rubans
Avant d'avoir lavé leurs doigts
Avec lesquels ils avaient gratté leurs derrières.
La déesse, quoique bien belle,
Pour les patineurs est cruelle.
Depuis ce jour et son octave,
Tout s'en fut en poussière de fèves,
Chacun de nous vint capot,
Tout comme le bon vieux Ragot,
Nous vînmes mous comme vieux chiffons,
Aussi lâches que des brebis.
La déesse, qui a l'esprit vif,
Nous donna de son aversion
Deux signes clairs, car au milieu de l'armée
A peine fut-elle placée
Qu'elle nous jeta de-ci de-là
Ses deux gros yeux d'excréments d'oie[1];
Le feu sortit de sa prunelle
Dont se fût allumée une chandelle:

[1] les Grecs ses *yeux verts*.

Coumencet de coulas d'obord
No suour solado per soun corp,
Foguet trei sauts de lo peyzano
En brandissant so pertuzano
Dount lo baillet bien per las dent
D'aquis que trop s'approucherent.
Tout aquo merveilloux a dire
Et denguero mier per fas rire.
Aussitôt nous credet Calchas
Que faut vite nous rambarquas,
Que jomai Grecs n'aurant lo joyo
De roueynas la villo de Troyo,
Si d'Argos y ne ropourtent
D'autreix presagieix proumptoment
Et ne ramenent lo deësso
Qu'y viant chas y menad' en lesso
Per lo mer subre daus veisseux,
S'y ne tornent fas per mourceux
Nouveu camp et nouvello armado.
Apres vey fo quelo cocado,
Grand rei, ne sia pas eytouna
Si vers Miceno sount tourna;
Y fant no nouvello levado
De diûs, de soudards, et l'aubado
Y pretendent plo vous dounas
Et, per suprezo, v'eitounas.
Quonei sur l'ovis d'un ovoucat
Que lou chovau s'ei fobriqua;
Y guerent quo per penitenço,
Per expias lo cruello offenso

Il commença à couler d'abord
Une sueur salée sur son corps,
Elle fit trois sauts de la paysanne (bourrée)
En brandissant sa lance
Dont elle donna bien sur les dents
De ceux qui trop s'approchèrent.
Tout ceci merveilleux à dire
Et encore mieux pour faire rire.
Aussitôt nous cria Calchas
Qu'il faut vite nous rembarquer,
Que jamais les Grecs n'auront la joie
De ruiner la ville de Troie,
Si d'Argos ils ne rapportent pas
D'autres présages promptement
Et s'ils ne ramènent la déesse
Qu'ils avaient chez eux menée en laisse,
A travers la mer sur des vaisseaux,
S'ils ne reviennent faire par morceaux
Un nouveau camp et une nouvelle armée.
Après avoir fait cette cacade,
Grand roi, ne sois pas étonné
Si vers Mycènes ils sont retournés;
Ils font une nouvelle levée
De dieux, de soldats, et l'aubade
Ils prétendent bien vous donner
Et, par surprise, vous étonner.
C'est sur l'avis d'un avocat
Que le cheval s'est fabriqué;
Ils eurent cela pour pénitence,
Pour expier la cruelle offense

Qu'y viant fa au Palladion
Quand lou rauberent d'Ilion.
Mas Calchas et so malo bosso
Foguet fas lo pesso si grosso
Et foguet elevas si nau
L'eychino daquieu grand chovau
Per qu'aucuno villo murado
Ne pouguès ly dounas d'entrado,
De pau qu'entrant quieu grand chovau
Per lo braicho ou per lou pourtau,
Votre peuple troubès sey peno
Ente poudey fas no neveno.
Mas si vous fas lou mindre mau
A quieu venerable chovau,
Chas vous, veirias lou tac, lo pesto,
Galo, famino et tout lou resto
(Que Diû vire quo sur lous chefs
D'aquis vilens criminels de Grecs!);
Vous veirias chas vous lo geolado
Menas quauquo meichanto annado;
Vous sirias beleu deytrona
Et tout votre peuple roueyna.
Mas si, ly fozent bouno mino,
Vous-meimo guindas lo mochino,
L'Azio en sous vaillens soudards
Counquirant tout, jusqu'aux ramparts
Que Pelops, grand plumo-voulaillo,
Batiguet de peiro de taillo.
Quonei predit dy Nostradamus
Aux deissendens de Priamus. »

Qu'ils avaient faite au Palladium,
Quand ils le volèrent d'Ilion.
Mais Calchas et sa male bosse
Fit faire la pièce si grosse
Et fit élever si haut
L'échine de ce grand cheval
Pour qu'aucune ville murée
Ne pût lui donner d'entrée,
De peur qu'en entrant ce grand cheval,
Par la brèche ou par le portail,
Votre peuple ne trouve sans peine
Où pouvoir faire une neuvaine.
Mais si vous faites le moindre mal
A ce vénérable cheval,
Chez vous, vous verriez le tac, la peste,
La gale, la famine et tout le reste
(Que Dieu tourne cela sur les chefs
De ces vilains criminels de Grecs!);
Vous verriez chez vous la gelée
Amener quelque mauvaise année,
Vous seriez peut-être détrôné,
Et tout votre peuple ruiné,
Mais si, lui faisant bonne mine,
Vous-même guindez la machine,
L'Asie avec tous ses vaillants soldats
Feront la conquête de tout, jusqu'aux remparts
Que Pélops, grand plume-volaille,
Bâtit de pierres de taille.
C'est prédit dans Nostradamus
Aux descendants de Priam. »

Entau surpreix per lo finesso
Et per lo funesto odresso
Daquieu belitre de Sinon,
Nous lou cregueren tout de bon;
Sas larmas, so subtilo ruzo
Nous servirant asses d'excuzo;
Nous que diez ans viant resista
Et tant de veisseux deymata,
Qu'oviant eychopa dau tounero
D'uno si redoutablo guerro,
Per lous counteix d'un fripouneu
Baillierens tous dy lou poneu.
Lors se moutret a notro vudo
Chauso pus grando, mai pus rudo.
Laocoon[1] que de fourtuno
Se troubet petre de Neptuno,
Immolavo sur soun autar
Un grand taureu, lou paubre gar;
Mas veiqui que troublet lo fêto
(Lous piaux s'en dressent sur mo têto):
Nous vai venis de Tenedos
Doux serpens qu'oviant sur lour dos
Uno grando vilaino eycaillo;
Y marchovant coum' en botaillo
Sur lo mer, toujours en nadant,
Et de lour mier se hatovant,

1. Laocoon, prince de la famille royale de Troie, fils de Priam et d'Hécube, fut d'abord prêtre d'Apollon et puis prêtre de Neptune.

Le supplice de Laocoon, décrit d'une façon si admirable

Ainsi surpris par la finesse
Et par la funeste adresse
De ce bélître de Sinon,
Nous le crûmes tout de bon;
Ses larmes, sa subtile ruse
Nous servirent assez d'excuse;
Nous qui dix ans avions résisté
Et tant de vaisseaux démâté,
Qui avions échappé du tonnerre
D'une si redoutable guerre,
Par les contes d'un friponneau
Nous donnâmes tous dans le panneau.
Alors se montra à notre vue
Une chose plus grande et plus rude.
Laocoon, qui de par la fortune
Se trouvait prêtre de Neptune,
Immolait sur son autel
Un grand taureau, le pauvre gars;
Mais voici qui troubla la fête
(Les cheveux s'en dressent sur ma tête):
Il va nous venir de Ténédos
Deux serpents qui avaient sur leur dos
Une grande vilaine écaille;
Ils marchaient comme en bataille
Sur la mer, toujours en nageant,
Et de leur mieux se hâtaient.

par Virgile, a inspiré à l'abbé Roby un des plus beaux épisodes de son poëme. Les vers, notamment, où est faite la narration de l'arrivée des serpents ne peuvent être plus saisissants et plus réussis.

Lou cau dressa, têto levado,
D'uno creito rougeo coueffado,
Fropant lo mer de lour loung corps,
Ello n'en eycumavo fort.
Y se sozissent dau rivage,
Respirant lou fet, lou carnage,
Et per un miraclie nouveu,
Y jugovant de lour piauleu.
Nous qu'aurians trembla d'uno paillo,
Nous liaurens lou champ de botaillo ;
Fiers, vers Laocoon filans,
Quis serpens gobent sous effans ;
Fau veire coumo lour dent entro
Dy de lo char qu'ero si tendro ;
Tous doux erant gras et bien beux,
Y n'en fant mas quatre mourceux.
Au ly vaut coure en so lobardo,
Chaque serpen sur se se dardo
Et empouigno, sorrant bien fort,
De saleix noueix soun paubre corp.
Y ly fant no doublo centuro
Et no crovatto sey couduro,
Et de lour quoüas sur soun dorei
Tous doux fessovant a plozei.
Quand au guet prou gu lo fessado,
Voulen fas finis l'embrossado,
De sas mas au fai un eyffort
Per deyborossas de soun corp
Quis vilens serpens amphibias ;
Au se chaulio de lour roupias ;

Le cou dressé, tête levée,
D'une crête rouge coiffée,
Frappant la mer de leur long corps,
Elle en écumait fort.
Ils se saisissent du rivage,
Respirant le feu, le carnage,
Et par un miracle nouveau,
Ils jouaient de leur gorge piauleuse;
Nous qui aurions tremblé d'une paille,
Nous livrons le champ de bataille;
Fiers, vers Laocoon filant,
Ces serpents gobent ses enfants;
Il faut voir comme leur dent entre
Dans de la chair qui était si tendre;
Tous deux étaient gras et bien beaux,
Ils n'en font que quatre morceaux.
Il veut y courir avec sa hallebarde,
Chaque serpent sur lui se darde
Et empoigne, serrant bien fort,
De sales nœuds son pauvre corps.
Ils lui font une double ceinture
Et une cravate sans couture,
Et de leur queue sur son derrière
Tous deux fessaient à plaisir.
Quand il eut assez eu la fessée,
Voulant faire finir l'embrassade,
De ses mains il fait un effort
Pour débarrasser de son corps
Ces vilains serpents amphibies;
Il se salit de leur roupie;

Un sang puri meila dedin
L'infectavo de soun verin.
Vezen dounc qu'au n'y ganio gaire,
Au se mettet a braire;
Au s'en acquitet dinnoment.
Entau mugit horriblement
Un biau destina a no fêto,
Qu'au let de ly cossas lo têto
Lou petre sot n'o que blessa
Per vey mau soun hachou dressa;
Lo playo n'etant pas mortello,
Lo betio enfilo lo venello.
Cependent lou gar prou fessa
Daus serpens fut deiborossa,
Car d'un saut et sey vey d'eychello
Y mountent dy lo citodello
Dy lou temple vant de dre fiû,
Beleu per fas lour devoutiû
Aux pes de Pallas lo cruello,
A lassala sous so roundello.
Aquî notre paubre estoumac
A tous de pâu foguet tic-tac.
« Laocoon, de soun offenso
N'o, dizens-nous, lo recoumpenso;
Qu'au sio puni, n'y o pas de mau,
De scandolizas quieu chovau
Vio-t-eu besoin, lou temerari,
Et per queu cot d'apouticari
Dy lou cu dounas au prezent
Que nous regardens coumo sent

Un sang pourri mêlé dedans
L'infectait de son venin.
Voyant donc qu'il n'y gagne guère,
Il se mit à braire;
Il s'en acquitta dignement.
Ainsi mugit horriblement
Un bœuf destiné à une fête,
Qu'au lieu de lui casser la tête
Le prêtre sot n'a que blessé
Pour avoir mal sa hache dressé;
La plaie n'étant pas mortelle
La bête enfile la venelle.
Cependant le gars assez fessé
Des serpents fut débarrassé,
Car d'un saut et sans avoir d'échelle,
Ils montent dans la citadelle,
Dans le temple ils vont en droite ligne,
Peut-être pour faire leurs dévotions
Aux pieds de Pallas la cruelle,
A l'abri sous sa rondelle.
Là, notre pauvre estomac
A tous de peur fit tic-tac.
« Laocoon, de son offense,
A, disons-nous, la récompense;
Qu'il soit puni, il n'y a pas de mal,
De scandaliser ce cheval.
Avait-il besoin, le téméraire,
Et par ce coup d'apothicaire
Dans le cu, donner au présent
Que nous regardons comme saint

En so geuzo de jovelino?
Quonei lezo-mojesta divino.»
Tous credent que dy lo cita
Faut recebre en solemnita
No reliquo si bello, si richo,
Lo vite fouras dy no nicho
Et flechis Pallas proumptoment
Per juneix de coumendoment.
Chaqu'un, ne fozen re que vaillo,
Se met a roumpre lo muraillo;
Fant largeo porto dy lous murs
Qu'erant si forts, si beux, si durs;
Tout lou mounde prend dau courage
Et vaut ovey part a l'oubrage;
L'un met sous sous pes daus rouleux,
L'autre met lo vergnie aux creneux
Dount fai deissendre lou gros cable
Que lou chovau coum' un coupable
Tenio bien sarra per lou cau;
N'entrens entau sey vey de pau
Dy chas nous la fotalo rosso
Que de gendarmas ero grosso.
Fillias et garçous à l'entour
Chantent daus vers a soun haunour,
Se charment de monias lou cable
Que lour meno pieix que lou Diable.
Lou chovau d'un er menoçant
Roulo de lo villo au mitan.
O mo patrio! O paubro Troyo!
Oustaud daus Diûs, touto mo joyo!

Avec sa gueuse de javeline?
C'est une lèse-majesté divine. »
Tous crient que dans la cité
Il faut recevoir en solennité
Une relique si belle, si riche,
La vite fourrer dans une niche
Et fléchir Pallas promptement
Par des jeûnes commandés.
Chacun ne faisant rien qui vaille,
Se met à rompre la muraille;
Ils font une large porte dans les murs
Qui étaient si forts, si beaux, si durs;
Tout le monde prend du courage
Et veut prendre part à l'ouvrage;
L'un met sous ses pieds des rouleaux,
L'autre met la vergne (chèvre) aux créneaux
Dont il fait descendre le gros câble
Que le cheval, comme un coupable,
Tenait bien serré autour du cou;
Nous entrons ainsi sans avoir de peur
Chez nous la fatale rosse,
Qui de gendarmes était grosse.
Filles et garçons à l'entour
Chantent des vers à son honneur,
Se charment de toucher le câble
Qui leur mène pis que le Diable.
Le cheval d'un air menaçant
Roule au milieu de la ville.
O ma patrie! O pauvre Troie!
Demeure des dieux, toute ma joie!

Murs, dy lo guerro, renoummas
Qu'ovias tant de gens assoumas!
Trei ve, lo mochino damnado
S'arretet tout court dy l'entrado,
Trei ve s'auviguet dy soun corps
Un brut d'armas; tant mai d'eifforts
Nous fant, tant nigaux coumo caillias,
Per lo guindas dy las muraillias,
Et nous n'ovens pas de repau
Que dau fort lo ne fut au nau.
N'auvens Cassandro prophetesso,
Que sobio plo touto lo pesso,
Mas eycoutado en soun perpau
Tout coumo Moussur dau Muraud[1];
Phebus dau doun l'ovio pervudo
De n'essey en re jomai cregudo.
Nous, paubreix dount un terme court
Fogio touchas lou dernier jour,
Couriant de chopello en chopello
A chaque diû pourtas chandello
Et de bouqueix lous crubissent
Dy lou tems qu'y nous trohissent.
Lo net favorable aux chouans
Se vet campas sur l'ocean,
Cruben en so cozaquo soumbro
Lou ceu, lo terro de soun oumbro,
Daus Mirmidous lous tours fripoux,
Las putas, mai lous leberoux.

1. Le Muraud dont une famille porte encore le nom est

Murs, dans la guerre, renommés
Qui aviez tant de gens assommé!
Trois fois, la machine damnée
S'arrêta tout court à l'entrée,
Trois fois, on entendit dans son corps
Un bruit d'armes; plus d'efforts
Nous faisons, aussi nigauds que des cailles,
Pour la guinder dans les murailles,
Et nous n'avons pas de repos
Qu'elle ne fût au haut du fort.
Nous entendons Cassandre prophétesse,
Qui connaissait bien toute la pièce (stratagème),
Mais écoutée en ces propos
Tout comme Monsieur du Muraud;
Phébus du don l'avait pourvue
De n'être en rien jamais crue.
Nous, pauvres dont un terme court
Faisait toucher le dernier jour,
Courions, de chapelle en chapelle,
A chaque Dieu porter chandelle,
Et de bouquets nous les couvrons
Dans le temps qu'ils nous trahissent.
La nuit favorable aux chouans
Se vient camper sur l'océan,
Couvrant avec sa casaque sombre
Le ciel, la terre de son ombre,
Des Myrmidons les tours fripons,
Les p... ainsi que les loups-garous.

situé dans la commune de Saint-Léonard.

Notreix Troyens sur las muraillias
Dermiant tous coumo de las caillias;
De beu qu'y viant begu, fringa,
Chaq'un se troubet fotigua.
Deyjas lous Grecs, au cliar de luno,
Coumençovant tentas fourtuno
(Lo luno amo bien lous cournards).
De Tenedos tous lous soudards
S'avançovant vers notro villo
Sur lou dos de lo mer tranquillo,
Dy lou tems que notre amirau
Allumet soun folot bien nau;
Per fas lour cot sey grand' attento
Sur notre bord fant no deissento.
Lors Sinon, qu'ero protegea
Dau desti per nous enrogea
Et daus Diûs treitreix d'uno plasso
Ent' y viant lo soupo si grasso,
Fai coulas, lou fripou, bien au nau
Uno plancho dau grand chovau.
Quand soun ventre fuguet eyber,
Per no cordo s'en vant deissendre
(Que guesso lo pougu lous pendre!)
Pyrrus, Ulisso, Athamas,
Stenelus, Tissandro, Thoas,
Menelas, sas cornas en têto,
Machaon, piei que lo tempêto;
Epeus, dau dol inventour,
Lou premiès surtiguet au jour.

Nos Troyens sur les murailles
Dormaient tous comme des cailles.
Ils avaient tellement bu, fringué,
Que chacun se trouva fatigué.
Déjà les Grecs, au clair de la lune,
Commençaient à tenter fortune
(La lune aime bien les cornards).
De Ténédos tous les soldats
S'avançaient vers notre ville
Sur le dos de la mer tranquille,
Dans le temps que notre amiral
Alluma son falot bien haut;
Pour faire leur coup sans grande attente,
Sur notre bord ils font une descente.
Alors Sinon, qui était protégé
Du destin, contre nous enragé,
Et des dieux traîtres à une place
Où ils avaient la soupe si grasse,
Fait couler, le fripon, bien au haut,
Une planche du grand cheval.
Quand son ventre fut ouvert,
Par une corde s'en vont descendre
(Eût-elle pu les pendre!)
Pyrrhus, Ulysse, Athamas,
Sthénélus, Thessandre, Thoas,
Ménélas, ses cornes sur la tête,
Machaon, pis que la tempête;
Épéus, du dol inventeur,
Le premier sortit au jour.

Y s'emporerent d'uno villo
Que n'ovio gro fa de vigilo,
Pleno de gens qu'en rouflant fort
Ganierent lou mau de lo mort.
Lo sentinello tout d'obord
D'un cot de tierço ei mey[1] a mort,
Lous Grecs rizen gorgeas bododas
Ressauberent lours comorodas.
Tout dermio lors dy l'univers,
Otas-n'en, lous fozeurs de vers,
Las fillias de vertu manquado,
Lous golans dounodours d'aubado;
Temp que maugra punnaigeas et peix,
Lou dermis vet fermas mous eix,
Tout d'un cot, din sunnie vau veire
Ce que v'aurès bien peno a creire,
Modamo : Hector m'apparoguet,
Sale, crouta coum' un barbet,
Triste mai qu'yau ne saubrio dire,
Et que n'ovio gro envio de rire;
Credès be: *Vade, Satanas!*
Mas quo ne s'en vouguet pas nas;
Ne vous mente pas d'uno eypingo,
Lo pau me vaguet no siringo;
Larmas grossas coumo pezeu
Au verset lors mai d'un boisseu.
Negre, sangliant, dy lo poussiero
Treina d'un eytrangeo moniero,

1. Cette phrase est incorrecte; au lieu de *mey* il devrait y

Ils s'emparèrent d'une ville
Qui n'avait certes pas fait de surveillance,
Pleine de gens qui, en ronflant fort,
Gagnèrent le mal de la mort.
La sentinelle tout d'abord
D'un coup de tierce est mise à mort,
Les Grecs riant à gorges déployées
Reçurent leurs camarades.
Tout dormait alors dans l'univers,
Otez-en les faiseurs de vers,
Les filles de vertu manquée,
Les galants donneurs d'aubade ;
Pendant que, malgré punaises et poux,
Le dormir vient fermer mes yeux.
Tout d'un coup, dans un songe je vais voir
Ce que vous aurez bien de la peine à croire,
Madame : Hector m'apparut,
Sale, crotté comme un barbet,
Triste plus que je ne saurais dire,
Et qui n'avait certes pas envie de rire.
Je criai bien : *Vade, Satanas !*
Mais ça ne voulut pas s'en aller ;
Je ne vous mens pas d'une épingle,
La peur me valut une seringue ;
De larmes grosses comme des pois
Il versa alors plus d'un boisseau.
Noir, sanglant, dans la poussière
Traîné d'une étrange manière,

avoir *meyzo*, ce mot se rapportant à sentinelle qui est du féminin.

Au moutravo soun pet parsa,
Qu'ero d'uno courio enlossa.
Quau differenço de figuro,
De deymarcho, mai de pousturo
D'aquel Hector que houspillet
Patrocles, mai lou deipouillet
Et que boliavo sur lo Gresso
Coumo sur lou po de Gonesso!
So barbo salo et so criniero
Japido de sang, de poussiero;
Vio las blessuras sur soun corp
Qu'au vio tropa vers notre fort;
Me qu'en larmas ne cede gaire,
Credant, m'eyvis, coum' un cardaire,
Ly fogio quieu triste discours
Aube un autre qu'ero meliour :
« O dinno lumiero de Troyo,
Soun esperanço mai so joyo,
Et soun fort lou mier segura,
Ente vès-vous tant domoura?
Que fogias-vous? Et de qual' endre
Vous sès-vous fa si fort attendre,
Et nous vezens vous quî tournas
Coumo moutardo apres dinas,
Auro que de notro brigado
Lo meita vet d'etre assoumado,
Auro que lo villo et lo gent
Ant suffert mai d'un accident,
Et que nous ovens gu tant de peno
Que nous n'en souns tous hors d'holeno?

Il montrait son pied percé,
Qui était d'une courroie enlacé.
Quelle différence de figure,
De démarche ainsi que de posture,
Avec cet Hector qui houspilla
Patrocle et le dépouilla,
Et qui donnait (tapait) sur la Grèce
Comme sur le pain de Gonesse!
Sa barbe (était) sale et sa crinière
Collée de sang, de poussière;
Il avait les blessures sur son corps
Qu'il avait reçues vers notre fort;
Moi qui en larmes ne le cède guère,
Criant, me semble-t-il, comme un cardeur,
Je lui faisait ce triste discours
Ou bien un autre qui était meilleur :
« O digne lumière de Troie,
Son espérance ainsi que sa joie,
Et son fort le mieux assuré,
Où êtes-vous tant demeuré?
Que faisiez-vous? Et de quel endroit
Vous êtes-vous fait si fort attendre,
Et nous voyons vous là revenu
Comme la moutarde après le dîner,
Maintenant que de notre brigade
La moitié vient d'être assommée,
Maintenant que la ville et les gens,
Ont souffert plus d'un accident,
Et que nous avons eu tant de peine
Que nous en sommes tous hors d'haleine?

Quau feloun o gu lou poudei
De gotas votre beu minouei ?
D'ente venent tant de regeodas
Dount veze votras chars marbrodas ? »
Se ne dit re, n'etant curiû
D'eycoutas mo soto questiû,
Mas dau fin found de so peitreno
Gemissent, au prenguet lo peno
De me dire : « Fils de Venus,
Fugès, quand quo sirio pès nuds,
Daquelo villo infourtunado
Et sauvas-vous de lo grilado.
Lous murs sount preix per l'ennemi
Que quelo net n'o pas dermi.
Tout de soun nau Troyo ei toumbado
Per ne s'essey pas bien gardado ;
Priam o plo prou gu soun tour,
Mas a beu juĕt, pus beu retour ;
Si no mo poudio de Pergamo
Deitournas lou sort, quelo lamo
Forio fugis lous Grecs larda
Jusquant' aupe de Joverda.
Troyo, dy no perdo si grando,
Sous penateix vous recoumando,
Bouno coumponio vous tendrant
Et de pau se countentorant,
Vous lour batirès uno villo
Que, soulo, n'en vadro be millo,
Ente vous poudrès lous lugeas
Et sentoment lous aubergeas,

Quel félon a eu le pouvoir
De gâter votre beau minois ?
D'où viennent tant de rayures
Dont je vois vos chairs marbrées ? »
Lui ne dit rien, n'étant pas curieux
D'écouter ma sotte question,
Mais du fin fond de sa poitrine
Gémissant, il prit la peine
De me dire : « Fils de Vénus.
Fuyez, quand ce serait pieds nus,
De cette ville infortunée
Et sauvez-vous de la grillade.
Les murs sont pris par l'ennemi,
Qui cette nuit n'a pas dormi.
Tout de son haut Troie est tombée
Pour ne pas s'être bien gardée ;
Priam a bien assez eu son tour,
Mais à beau jeu, plus beau retour ;
Si une main pouvait de Pergame
Détourner le sort, cette lame
Ferait fuir les Grecs lardés
Jusqu'auprès de Javerdat.
Troie, dans une perte si grande,
Ses pénates vous recommande,
Bonne compagnie ils vous tiendront
Et de peu se contenteront ;
Vous leur bâtirez une ville
Qui, seule, en vaudra bien mille,
Où vous pourrez les loger
Et saintement les héberger,

Quand v'aurès sur l'oundas solodas
Fa bien daus tours, de las virodas. »
En finissent quieu beu sermou,
Au s'en onet sey dire mou
Et me leisset, modamo, vesto,
Lous Diûs penateix et lou resto,
Lou fet socra que coum' au faut
Yau garde deipei din Rachaut.
Cependent yauve no musiquo,
De notreix murs, assès trogiquo;
L'un puravo sur fa, re, sol;
N'autr' en sol, ut; n'autr' en be mol;
De mai en mai quieu grand topage
S'auvio dit notre vezinage,
Be que lo meijou de moun pai
Fuguès denguero bien en çai,
Et que, d'aubreix bien entourado,
Coumo din cros fuguès cochado.
Lou bru s'eicliarzit a lo fi,
De l'armas lou foroliodi
Fropet cliaroment moun aurelio ;
Surtiguei de dessous mo peillo,
En m'eiveillant tout en sursaut,
(Ce qu'a lo têto fai bien mau.)
Tout transi, sey rozou ni rimo,
Dau groniès mountei a lo cimo,
Preitant, coum' un counfessodour,
Moun aurelio tout a l'entour.
Entau quand lo flamo se porto
Dy dau blad dount lo fai recolto,

Quand vous aurez sur les ondes salées,
Fait bien des tours, bien des circuits. »
En finissant ce beau sermon,
Il s'en alla sans dire mot
Et me laissa, madame, veste,
Les dieux pénates et le reste,
Le feu sacré que comme il faut
Je garde depuis dans Rachaut.
Cependant, j'entends une musique,
De nos murs, assez tragique;
L'un pleurait en fa, ré, sol;
Un autre en sol, ut; un autre en bémol;
De plus en plus, ce grand tapage
S'entendait dans notre voisinage,
Bien que la maison de mon père
Fût encore bien en deçà
Et que, d'arbres bien entourée,
Comme dans un trou, fût cachée.
Le bruit s'éclaircit à la fin.
Des armes le ferraillement
Frappa clairement mon oreille;
Je sortis de dessous mon chiffon,
En m'éveillant tout en sursaut,
(Ce qui à la tête fait bien mal.)
Tout transi, sans raison ni rime,
Du grenier je montai à la cime,
Prêtant, comme un confesseur,
Mon oreille tout à l'entour.
Ainsi quand la flamme se porte
Dans du blé dont elle fait récolte,

Poussado per de furiûs vens,
Hoteix toujours tres maufozens
Au be quand, d'un' hauto mountanio,
Un torrent dy lo plaino ganio
Et nenmeno coum' un brutau.
Lo gent per aiguo a l'hopitau,
Entraino, dy soun brigandage,
Lous biaux nimai lou lobourage,
Un bargès, sur un roch jucha,
Juro en vray jugodour facha.
Alors se veguet, per notro perto,
Lo fraudo daus Grecs deicuberto;
De lour dol nous souns plo countens;
Per lou viras quonei pus tems;
Deijas toumbo touto grilado
Lo bello meijou bien porado
De Deïphobus, gros seignour;
Ucalegon qu'ero a l'entour
Se veguet tout d'uno voulado
Lou fet possas so chominado.
Lors, meitre Vulcain, lou boueytoux,
S'ero guinda sur lous dounjoux;
Lous Grecs de notro paubro Troyo
Fogiant pertout un fet de joyo,
Lo mer Sigeo n'en fuguet
Eyclieyrado touto lo net.
Lors s'elevo no vou counfuzo
Daquis qu'empouigno lo comuzo,
Autroment noummado lo mort,
Qu'en marchant no jomai de tort,

Poussée par des vents furieux,
Hôtes toujours très malfaisants,
Ou bien quand, d'une haute montagne,
Un torrent dans la plaine gagne
Et emmène comme un brutal
Les gens par eau à l'hôpital,
Entraîne, dans son brigandage,
Les bœufs ainsi que le labourage,
Un berger, sur un roc juché,
Jure en vrai joueur fâché.
Alors se vit, pour notre perte,
La fraude des Grecs découverte;
De leur dol nous sommes certes contents ;
Pour les tourner (chasser) il n'est plus temps;
Déjà tombe toute grillée
La belle maison bien parée
De Déiphobe, gros seigneur;
Ucalégon, qui était à l'alentour,
Vit tout d'une volée
Le feu passer sa cheminée.
Alors, maître Vulcain, le boiteux,
S'était guindé sur les donjons ;
Les Grecs de notre pauvre Troie
Faisaient partout un feu de joie,
La mer Sigée en fut
Éclairée toute la nuit.
Alors, s'élève une voix confuse
De ceux qu'empoigne la camuse,
Autrement nommée la mort,
Qui, en marchant, n'a jamais de tort,

Lou tout meila de lo fanfaro
De las troumpetas qu'en vou cliaro
Sounovant tontaino, ton ton;
Yau venguei furiû coum' un lion
Et moun esprit si fort eytrange
Qu'yau guès querella moun boun ange.
Yau m'armei coum' un jaquemart,
Re per rozou, tout per hozard;
Vio grando envio d'ovey no troupo,
Noun pas de volliens a lo soupo,
Mas daquis que fant morts lous viûs
Et de botaillas sount couriûs,
Per, en quelo troupo fidelo,
Me gitas dy lo citodello;
Lo vengenço mai lo furour
Me dominovant tour a tour;
Me vet dy l'esprit que quo ei lâche
De muris din liet en gonache.
Dy quieu tem m'orribo Panthus,
Boun effant, petre de Phebus,
Panthus, surnoumma l'Otriado,
Que, sey tant de fanforounado,
Per evitas lou Grec fendent,
Vio fa gilo bien prudoment;
Au treinavo sur no bouriquo
Sous diûs, soun nebou, so reliquo,
Et d'un pas per un vieix prou fier
Au s'en courio ganias lo mer.
Ly dissei, perdu de cervello :
« Vens-nous prei quauquo citodello ?

Le tout mêlé de la fanfare
Des trompettes qui, en voix claire,
Sonnaient tontaine, ton ton ;
Je vins furieux comme un lion
Et mon esprit si fort étrange
Que j'aurais querellé mon bon ange.
Je m'arme comme un jaquemart,
Rien par raison, tout par hasard ;
J'avais grande envie d'avoir une troupe,
Non pas de vaillants à la soupe,
Mais de ceux qui font morts les vivants
Et de batailles sont coureurs,
Pour, avec cette troupe fidèle,
Me jeter dans la citadelle.
La vengeance et la fureur
Me dominaient tour à tour ;
Il me vient dans l'esprit qu'il est lâche
De mourir en son lit en ganache.
Dans ce temps m'arrive Panthée,
Bon enfant, prêtre de Phébus,
Panthée, surnommé l'Othryde,
Qui, sans tant de fanfaronnade,
Pour éviter le Grec fendant,
Avait fait gille bien prudemment ;
Il traînait sur un bourrique
Ses dieux, son neveu, sa relique,
Et d'un pas pour un vieux assez fier
Il courait gagner la mer.
Je lui dis, perdu de cervelle (d'esprit) :
« Avons-nous pris quelque citadelle ?

Panthus, ente n'en souns-nous dounc ?
Aurens-nous tout ò fet l'offrount ? »
Panthus, sey m'en leissas mai dire,
Pus pre dau pura que dau rire,
En gemissent lachet quis mous
Que n'erant gaire beux per nous :
« Quonei net lo darniero journado
Et lo fi de lo destinado
De Troyo ; n'erans lous Troyens,
Auro nous ne souns que vauriens ;
Ilion et so renoummado
N'ei pus qu'un pitit de fumado ;
Nimai l'ingrat de Jupiter
Que n'o per nous qu'un cœur de fer,
Sey douto per nous bien fas pesso,
O tout transpourta dy lo Gresso ;
Dy notro villo, mezo en fet,
Lou Grec fai lou pero prefet,
Mingeo, rougno, taillo, fricasso
Et nous met tous a lo bezasso.
Quieu grand chovau sur lous remparts
Vomi, nessei quant de soudards,
Per mier rovogeas notro villo ;
Mas ce qu'eichauffo mai mo bilo,
Sinon, que souflo lous tizoux,
Sur nautreix fai de las chansoux ;
Daus Grecs las noumbrouzas cohortas
Assiegent pertout notras portas ;
Jomai Myceno et soun faubourg
N'en vio tant chigea per un jour ;

Panthée, où en sommes-nous donc ?
Aurons-nous tout à fait l'affront ? »
Panthée, sans m'en laisser davantage dire,
Plus près du pleurer que du rire,
En gémissant lâcha ces mots,
Qui n'étaient guère beaux pour nous :
« C'est aujourd'hui la dernière journée
Et la fin de la destinée
De Troie ; nous étions les Troyens,
Maintenant nous ne sommes que vauriens ;
Ilion et sa renommée
Ne sont plus qu'un peu de fumée ;
Même l'ingrat de Jupiter
Qui n'a pour nous qu'un cœur de fer,
Sans doute pour nous bien faire pièce,
A tout transporté dans la Grèce ;
Dans notre ville, mise en feu,
Le Grec fait le père préfet,
Mange, rogne, taille, fricasse,
Et nous met (condamne) tous à la besace.
Ce grand cheval sur les remparts
Vomit, je ne sais combien de soldats,
Pour mieux ravager notre ville ;
Mais ce qui échauffe le plus ma bile,
Sinon, qui souffle les tisons,
Sur nous autres fait des chansons ;
Des Grecs les nombreuses cohortes
Assiègent partout nos portes,
Jamais Mycènes et son faubourg
N'en avaient autant fourni (?) en un jour ;

Au n'y o ni cantou, ni ruello,
Ente lou Grec de so lumello
Ne menace chaque possant
De ly tiras beucop de sang ;
Denguero notro paubro gardo
Douno quauque cot d'holobardo
Per poudey lous Grecs repoussas,
Quonei las mouchas vouley chossas. »
Apres lo bravo sermounado
De meitre Panthus Otriado,
Per lou decret de quauque diû
Me precipitei tout furiû
Permi lou fer, permi lo flamo,
Ente lou brut de l'armas, modamo,
Lous grands cris, lous fremissoment
M'apellent pus preissadoment ;
En marchant foguei no brigado
De Ripheus, boun comorado,
D'Hypanis, Dymas, Epitus,
Lou grand breteur, et Corebus
Qu'ero vengu parlas de nosso
Din poŷs de playo et de bosso :
De Cossandro fort omouroux,
Au guès mier fa d'essey foueyroux,
Car n'oyant cregu so futuro
Qu'ovio predit soun oventuro,
Lou malhuroux guet plo quieu seix
Sujiet de s'en mordre lous deix.
Quand yau veguei que mo cohorto
De qui volliens se fogio forto,

Il n'y a ni canton, ni ruelle
Où le Grec avec son couteau
Ne menace chaque passant
De lui tirer beaucoup de sang ;
Encore notre pauvre garde
Donne quelque coup de hallebarde
Pour pouvoir les Grecs repousser,
C'est les mouches vouloir chasser. »
Après le joli sermon
De maître Panthée Othryde,
Par le décret de quelque dieu
Je me précipitai tout furieux
Parmi le fer, parmi la flamme,
Où le bruit des armes, madame,
Les grands cris, les frémissements
M'appellent plus pressamment ;
En marchant, je fis une brigade
De Riphée, bon camarade,
D'Hypanis, de Dymas, d'Épitus,
Le grand bretteur, et de Corébus
Qui était venu parler de noce
Dans un pays de plaies et de bosses ;
De Cassandre fort amoureux,
Il eût mieux fait d'être foireux,
Car n'ayant pas cru sa future,
Qui avait prédit son aventure,
Le malheureux eut certes ce soir
Le sujet de s'en mordre les doigts.
Quand je vis que ma cohorte
De ces vaillants se faisait forte,

Coumencei d'harengas d'obord ;
Quo ei toujours eita moun fort,
Car yau sabe lo rhetoriquo
Modamo, sauf votro critiquo ;
Yau lour dissei dounc, ple de fet :
« Bravo jaunesso dount l'effet
Segoundo bien mau lou courage,
Si v'ovès de fas dau topage
No forto possiû, de tatas
Lous Grecs que nous volent gâtas,
Vous vezès dy qualo pousturo
Ei l'Eitat, coumo, chauso duro,
Tous notreix diûs ant dezerta
Daus templeix et de lo cita ;
Nous perdens, n'y o pa de que rire,
Las bequilias de notre Empire ;
Seguès n'home qu'auzo tout fas,
Quand lous Grecs lou deuriant boueiffas ;
Secourès no vilo brulado
Au dangès de quauquo toliado ;
Courens vite charchas lo mort
Au miei dau coumbat lou pus fort,
Lou dezespoir et l'ossuranço
Doquis que n'ant pus d'esperanço ;
Vivo Priam ! » A doquis mous,
Mo gent furiûs coumo daus loups,
Et gaire min tant pleix de rageo,
Quand d'un brauliard que lous oumbrageo
Lo malo fam lous o chassa,
Et que lours pitits qu'ant leissa

Je commençais de haranguer d'abord :
Cela a toujours été mon fort,
Car je sais la rhétorique
Madame, sauf votre critique ;
Je leur dis donc, plein de feu :
« Brave jeunesse, dont l'effet
Seconde bien mal le courage,
Si vous avez de faire du tapage,
Une forte passion de tâter
Les Grecs qui nous veulent gâter,
Vous voyez dans quelle posture
Est l'État, comment, chose dure,
Tous nos dieux ont déserté
Des temples et de la cité ;
Nous perdons, il n'y a pas de quoi rire,
Les béquilles de notre Empire ;
Suivez un homme qui ose tout faire,
Quand même les Grecs le devraient balayer ;
Secourez une ville brûlée
Au danger de quelque entaille ;
Courons vire chercher la mort
Au milieu du combat le plus fort,
Le désespoir et l'assurance,
De ceux qui n'ont plus d'espérance.
Vive Priam ! » A ces mots,
Mes gens furieux comme des loups,
Et guère moins aussi pleins de rage,
Quand d'un brouillard qui les ombrage
La mauvaise faim les a chassés,
Et que leurs petits, qu'ils ont laissés,

Ottendent, la gorgeo sechado,
Qu'y lour pourtant quauquo goulado;
Entau courguerent mous soudards,
A trovers ennemis et darts
A d'uno mort qu'ero ossurado
De fas de nous bien tôt curado.
Lo net per nous que venguet soumbro
Crubio notre juet de soun oumbro;
Nous countovans en eybetis
Que lo net tous lous chats sount gris.
Qui poudrio dire lou doumage
Daquelo net et lou carnage!
Qui poudrio eygolas de sas larmas
Tout a quieu grand noumbre d'allarmas,
Ployas, bossas et cots de pet
Que se dounet et ressaubet[1]!
No viello villo ei ranversado
Qu'ovio renna mai d'uno annado;
Las ruas sount povodas de morts
Dount degu n'enterro lous corps;
Las meijoux daus diûs, profanodas,
De sang humen sount innoundodas;
Lous Grecs vilens ant lou cœur dur
Et min de couscinço qu'un Turc;
Quo n'ei pas que lo gent de Troyo
De lo mort siant tous sous lo proyo,
L'eydentado pend de grand cœur
A soun crouche lou Grec vinqueur,

1. Cette phrase est incorrecte. Le sujet étant au pluriel,

Attendent la gorge séchée,
Qu'ils leur apportent quelque gorgée;
Ainsi coururent mes soldats,
A travers ennemis et dards,
A une mort qui était assurée
De faire de nous bientôt curée.
La nuit, pour nous qui vint sombre,
Couvrait notre jeu de son ombre;
Nous comptions en hébétés
Que la nuit tous les chats sont gris.
Qui pourrait dire le dommage
De cette nuit et le carnage!
Qui pourrait égaler de ses larmes
Tout ce grand nombre d'alarmes (malheurs),
Plaies, bosses et coups de pied
Qui se donnèrent et se reçurent!
Une vieille ville est renversée,
Qui avait régné plus d'une année;
Les rues sont pavées de morts
Dont personne n'enterre les corps;
Les maisons des dieux, profanées,
De sang humain sont inondées;
Les Grecs vilains ont le cœur dur
Et moins de conscience qu'un Turc;
Ce n'est pas que les gens de Troie
De la mort soient tous seuls la proie,
L'édentée pend de grand cœur
A son crochet le Grec vainqueur,

l'abbé Roby aurait dû mettre: *que se dounerent et se ressauberent.*

Lou vincu souvent se ropello
Et vous douno sur lo jovello
Dau vainqueur que fogio lou fier
Et lou v'eitreillo de soun mier ;
Pertout quo n'ei mas paure, bourado,
Larcin, murtre, vol et brulado ;
L'un ne pot nas louen que d'obord
Mais d'un eymage de lo mort
Ne vous faze laido grimaço
Et vous faze quittas lo plaço.
Lous premiès daus Grecs bien segu
Per soun molhur trop tôt vengu,
Androgeos, lou copitani,
En d'uno vesto de futani,
Se presentet a notreix eix,
Car per sous Grecs au nous vio preix ;
Lou grand sot, fozen soun offable,
Nous tenguet quieu discours eimable :
« Preissas-vous ; per venis dorei
V'ovès bien merita lou fouei
Sur votro moraudo de plaisso ;
Tant que chaqu'un de nous se praisso
Dy Troyo, a tout brulas, pillias
Vous, fenians, sès a roupillas,
Au be countas de las sornettas,
Veire jugas las mariounettas
Et, negligent un juet si beu,
Ne fas mas surtis daus veisseu. »

Le vaincu souvent se rappelle
Et vous donne sur la javelle (tête)
Du vainqueur qui faisait le fier
Et vous l'étrille de son mieux;
Partout ce n'est que peur, bourrade,
Larcin, meurtre, vol et brûlure;
L'on ne peut aller loin que d'abord
Plus d'une image de la mort
Ne vous fasse laide grimace
Et ne vous fasse quitter la place.
Le premier des Grecs bien suivi (suivi de nombreuses troupes),
Pour son malheur trop tôt venu,
Androgée, le capitaine,
Avec une veste de futaine,
Se présenta à nos yeux,
Car pour ses Grecs il nous avait pris;
Le grand sot, faisant son affable,
Nous tint ce discours aimable :
« Pressez-vous; pour venir derrière
Vous avez bien mérité le fouet
Sur votre plaid[1] de maraudeurs;
Pendant que chacun de nous se presse
Dans Troie, à tout brûler, piller,
Vous, fainéants, vous êtes à roupiller,
Ou bien à conter des sornettes,
A voir jouer les marionnettes,
Et, négligeant un jeu si beau,
Ne faites que sortir des vaisseaux. »

1. *Plaid*, manteau écossais.

Au dit, et guet d'obord bien hounto
Quand au saubet qu'au se meicounto
Et qu'au s'ero per no cascado
Furat au miei d'un' embuscado ;
Au tiret soun pet vitoment
Et rangueinet soun coumpliment,
Coum' un home que per meigardo
Marcho sur n'aspic que ly dardo
No linguo que set plo siflas
Et que soun cau ly fai uflas;
Au s'en fut, tout tremblant de crento,
De pau de quauquo rud' attento;
Entau Androgeos surprei
Nous navo moutras lou dorei,
Mas n'envirounens so persouno,
Chaqu'un de nous soun cot ly douno,
Be que nous ne fussians mas sieix,
N'ovians batous forras, mousqueix,
Dogas, dards, couteux, boyounettas;
Nin vio prou per tuas daus mozettas
Que ne sobiant ente se nas
Et que lo pau fogio grounas;
Nous lou tuens, se, mai so sequello,
Aucun n'en pourtet lo nouvello.
Lo fourtuno, au coumençoment,
Nous trotet assès douçoment
Dy notro premiero entreprezo;
Corebus, fier d'aquelo prezo,
Tenen sas mas sur sous rougnioux,
Nous disset : « Anen, coumponioux,

Il dit, et eut d'abord bien honte
Quand il sut qu'il se méprend
Et qu'il s'était par une cascade (hasard)
Fourré au milieu d'une embuscade;
Il tira son pied vitement
Et rengaina son compliment,
Comme un homme qui, par mégarde,
Marche sur un aspic qui lui darde
Une langue qui sait bien siffler
Et son cou lui fait enfler;
Il s'enfuit, tout tremblant de crainte,
De peur de quelque rude atteinte;
Ainsi Androgée surpris
Allait nous montrer le derrière,
Mais nous environnons sa personne,
Chacun de nous son coup lui donne;
Bien que nous ne fussions que six,
Nous avions bâtons ferrés, mousquets,
Dagues, dards, couteaux, baïonnettes;
Il y en avait assez pour tuer des mazettes
Qui ne savaient où aller
Et que la peur faisait trembler;
Nous le tuons, lui, ainsi que sa séquelle,
Aucun n'en porta la nouvelle.
La fortune, au commencement,
Nous traita assez doucement
Dans notre première entreprise.
Corèbe, fier de cette prise,
Tenant ses mains sur ses rognons,
Nous dit : « Allons, compagnons,

Quonei plo touqua, prenians courage
Et surtout fozans boun uzage
Dau segur unique mouyen
De sauvas lou peuple troyen:
Ente lou sort nous vet de rire
Seguans sous pas sey countredire;
Au grec, mai qu'un singe molin,
Fozans quauque tour de gounin,
Channians de boucliès, de coucardas,
D'eipeyas, d'hobits, de lobardas;
Quis dount n'ovens vira lou cau
N'en furnirant mai qu'au n'en faut;
A l'ennemi l'un po fas pesso
Sio per forço, sio per finesso. »
En dizent quo, d'Androgeos,
Dount n'ovians machoulia lous os,
Se met en têto lo solado,
De plumas de jau ponochado,
Prend soun boucliès qu'ero tout niau,
Cubert d'un fort boun queix de biau;
Au ly vio sur quelo roundacho
Douas fort bellas cornas de vacho;
Au couta met soun sabre grec
D'un achiès que fogio dau fet;
Ripheus, Dymas, lo jaunesso,
L'imitent avec allegresso,
Et chaq'un s'armet per emprunt
De l'armas d'un nouveu defunt;
Nous vans, dy quelo moscorado,
Daus Grecs au miei de l'ossemblado,

C'est bien fou, prenons courage
Et surtout faisons bon usage
Du sûr (et) unique moyen
De sauver le peuple troyen;
Où le sort nous vient de rire
Suivons ses pas sans contredire;
Au Grec, plus qu'un singe malin,
Faisons quelque tour de guenon,
Changeons de boucliers, de cocardes,
D'épées, d'habits, de hallebardes;
Ceux dont nous avons tourné le cou
Nous en fourniront plus qu'il n'en faut;
A l'ennemi l'on peut faire pièce,
Soit par force, soit par finesse. »
En disant cela, d'Androgée,
Dont nous avions mâchonné les os,
Il se met en tête la salade,
De plumes de coq panachée,
Il prend son bouclier qui était tout neuf,
Couvert d'un fort bon cuir de bœuf;
Il y avait sur cette rondache
Deux fort belles cornes de vache;
Au côté, il met son sabre grec
D'un acier qui faisait du feu (acier dur);
Riphée, Dymas, la jeunesse,
L'imitent avec allégresse,
Et chacun s'arma par emprunt
Des armes d'un nouveau défunt;
Nous allons, dans cette mascarade,
Des Grecs au milieu de l'assemblée,

Tiras dau sang en quantita
Que ne poudio essey que gata;
A l'oumbro livrens cent botollias,
Per mo part coupei millo aurellias;
N'envoyens per un chomi prompt
Forço Grecs vers meitre Caron;
Quis que restent, coumo lo pesto
Nous fugent, sey vouley lour resto,
Et de pau de notreix couteux,
Ne fant qu'un saut vers lours veisseux
Et charchent, dy quieu grand carnage,
Lour sureta sur lou rivage;
D'autreix, que lo pau menavo mau,
Tornent grimpas dy lou chovau.
Mas quand l'un o lou ceu countrari
D'esperas re quonei temerari!
Nous vans veire din choreyrou,
Treinado coum' un leberou,
Cossandro, per so bloundo tresso,
Maugra que fuguet no princesso,
Et que fogio bien daus Hélas!
Lous Grecs, dau temple de Pallas
Lo tirant sey misericordo,
Viant lia sas mas en d'uno cordo.
Un spectacle, si deplourable,
A Corebus n'ei supourtable;
Au ne pouguet veire treinas
So meitresso sey deygueynas;
Au se gitto, sey dire garo,
Au miei de lo troupo barbaro,

Tirer du sang en quantité,
Qui ne pouvait être que gâté;
A l'ombre nous livrons cent batailles,
Pour ma part, je coupais mille oreilles;
Nous envoyons par un chemin prompt
Force Grecs vers maître Caron;
Ceux qui restent, comme la peste
Nous fuient, sans vouloir leur reste,
Et de peur de nos couteaux,
Ne font qu'un saut vers leurs vaisseaux
Et cherchent, dans ce grand carnage,
Leur sûreté sur le rivage;
D'autres, que la peur menait mal,
Retournent grimper dans le cheval.
Mais quand l'on a le ciel contraire,
D'espérer il est téméraire!
Nous allons voir dans un petit chemin,
Traînée comme un diable,
Cassandre, par sa blonde tresse,
Malgré qu'elle fût une princesse,
Et qui poussait bien des *Hélas!*
Les Grecs, du temple de Pallas
La tirant sans miséricorde,
Avaient lié ses mains avec une corde.
Un spectacle, si déplorable,
A Corébus n'est pas supportable;
Il ne put voir traîner
Sa maîtresse sans dégainer;
Il se jette, sans dire gare,
Au milieu de la troupe barbare,

Dy lou dessen de ly muris
Au be Cossandro secouris;
Nous lou seguens dy lo meilado,
Lo besugnio ero moleyzado,
Mas certo, quand un set un fau,
L'un se casso souvent lou cau.
Sur quo, per un tour de fourtuno,
Damo asses sujetto a lo luno,
Nous veguerens notreix bargeix
Nous recebre coumo daus cheix;
Dau pus nau de lo cuberturo
Dau temple, sur lo choveluro
Y nous lancent flechas et broc,
De quitas michas de sent Roch,
Et pots de chambro pleix d'urino;
Y nous preniant a notro mino,
Notr' armas, casqueix et hobits
Per de vrays Grecs, lours ennemis.
Entau notro ruzo de guerro
Nous menet quieu rude tounerro,
Et lous Grecs, d'un autre couta,
Que n'ovians tant eypounsetas,
Outras que sey civilita,
Cossandro nous lour vians ota
Et excitas per lour rancuno,
De tous lous quartiès de lo villo
Rossemblas, se ruerent sur nous,
Coumo sur de vrays leberoux;
Lou fier Ajax marcho en têto,
Lous Atrideix sount de lo fêto

Dans le dessein d'y mourir
Ou bien Cassandre de secourir ;
Nous le suivons dans la mêlée,
La besogne était malaisée,
Mais certes, quand on suit un fou,
On se casse souvent le cou.
Sur cela, par un tour de la fortune,
Dame assez sujette à la lune,
Nous vîmes nos bergers
Nous recevoir comme des chiens;
Du plus haut de la couverture
Du temple, sur la chevelure
Ils nous lancent flèches et brocs,
Même des miches de saint Roch,
Et des pots de chambre pleins d'urine;
Ils nous prenaient à notre mine,
Nos armes, casques et habits
Pour de vrais Grecs, leurs ennemis.
Ainsi notre ruse de guerre
Nous mena ce rude tonnerre,
Et les Grecs, d'un autre côté,
Que nous avions tant époussetés,
Outrés que, sans civilité,
Cassandre nous leur eussions ôtée (enlevée)
Et excités par leur rancune,
De tous les quartiers de la ville
Rassemblés, se ruèrent sur nous,
Comme sur de vrais diables.
Le fier Ajax marche en tête,
Les Atrides sont de la fête

Et lous Dolopeix, bous soudards,
Menent quî tous lours eytendards.
Lour marcho ero pau differento
Daus vents quand, dy quauquo tourmento,
Y se sount tous deichodenas
Et l'un countre l'autre ocharnas:
Tau l'auto, lou notus, lou zephire
Que lou peizan ne fant pas rire,
Quand ly secoudent sous pruniès
Et deyreyjent sous chateniès.
Nereo en soun trident n'en fumo,
Lo mer jusqu'au found n'en eycumo.
Quis meimo dy l'obscurita
Que nous vians un pau trop freta,
Se trouberent sur notreix pas,
Quand nous ne lous ly cregiant pas;
Y deicrubent lo mosquorado;
Notro poudro ei lors eyventado.
Y couneissent casqueix et dards
Que n'ovians preix de lours soudards
Et notre discordant lingage
Countre nous porto temougniage;
Y nous declarient dounc Troyens
Et de vrays vendeurs de chretiens.
Lors fourças per lo multitudo,
Neyssugient n'ottaquo bien rudo,
Lous Grecs nous chargent sey quartiès.
Corebus, tou lou beu premiès,

Et les Dolopes, bons soldats,
Mènent là tous leurs étendards,
Leur marche était peu différente
Des vents quand, dans quelque tourmente,
Ils se sont tous déchaînés
Et l'un contre l'autre acharnés ;
Tels, l'aute[1], le notus, le zéphire,
Qui le paysan ne font pas rire,
Quand ils lui secouent ses pruniers
Et déracinent ses châtaigniers.
Nérée avec son trident en fume,
La mer jusqu'au fond en écume.
Ceux même que dans l'obscurité
Nous avions un peu trop frottés
Se trouvèrent sur nos pas
Quand nous ne les y croyons pas ;
Ils découvrent la mascarade ;
Notre poudre est alors éventée ;
Ils reconnaissent les casques et les dards
Que nous avions pris de leurs soldats
Et notre discordant langage
Contre nous porte témoignage ;
Ils nous déclarent donc Troyens.
Et de vrais vendeurs de chrétiens :
Alors forcés par la multitude,
Nous essuyons une attaque bien rude,
Les Grecs nous chargent sans quartiers.
Corèbe, tout le beau premier,

1. Les paysans limousins appellent vent d'*aute* le vent d'Ouest.

Que s'ero exposa sey reservo,
Au pet de l'autar de Minervo
D'un vilen cot dy l'osboureu
Toumbo eveula coum' un vedeu;
Penelus, lou mino dannado,
L'y deitochet quel' eyssiblado [1].
Ripheûs n'ei pas mier trota:
Au nau vio gaire merita,
Qu'ero un grand fozeur de nevenas
Et jurodour de quarantenas,
Ple d'eiquita, d'entendoment;
Lous diûs jugerent autroment.
Doux n'oguerent dy lours courodas,
Per lo mo de lours comorodas,
Qu'ero Dymas et Hypanis
Que mingeavo beucop d'anis;
Mai te, paubre Panthus, denguero,
Te verrai pus sur quelo terro!
Un rude cot dy lou cogouei
Per molhur te mettet jozei,
To pieta, ni to mitro en têto,
Ne te viret quelo tempêto [2]!
Modamo, en votro permissiû,
Yau forai quî n'exclomotiû:
Cendreix d'Ilion eyventodas,
Aimoblas persounas grilodas,
Pode vous preney a tesmoin
Que jomai dy votreix bezoin

1. Le mot *eyssiblado* avec le sens qui lui est donné ici est intraduisible en français. *Eyssibla* veut dire siffler.

Qui s'était exposé sans réserve,
Au pied de l'autel de Minerve
D'un vilain coup dans l'estomac
Tombe étendu comme un veau ?
Pénélée, à la mine damnée,
Lui détacha ce vilain coup.
Riphée n'est pas mieux traité ;
Il ne l'avait guère mérité,
C'était un grand faiseur de neuvaines
Et jureur de quarantaines,
Plein d'équité et d'entendement ;
Les dieux en jugèrent autrement.
Deux eurent la poitrinent percée
De la main de leurs camarades,
C'était Dymas et Hypanis,
Qui mangeait beaucoup d'anis ;
Toi aussi, pauvre Panthée, encore,
Je ne te verrai plus sur cette terre !
Un rude coup dans l'occiput
Par malheur t'abattit,
Ta piété, ni ta mitre en tête,
Ne te parèrent cette tempête !
Madame, avec votre permission,
Je ferai ici une exclamation :
Cendres d'Ilion éventées,
Aimables personnes grillées,
Je puis vous prendre à témoin
Que jamais dans vos besoins

2. Vers incorrect. Il devrait y avoir *virerent* au lieu de *viret*.

L'armas daus Grecs, ni lour brovado
Ne m'ant fa fugis lour meilado;
Si per mous cots, n'ai merita
D'essey mort, a terro gitta,
Aquo ne fuguet pas pas mo fauto,
Si n'y laissei pas quauquo pauto!
Mas lou ceu m'ovio quî leissa
Per quauqu' autr' offas pus preissa.
Iphitus, viei pourtant lunettas,
S'en tiret avec brayas nettas,
Mas Pelias, dau cot qu'au guet,
N'en navo mas de picopet;
Ulisso, molin coum' un aucho,
Ly vio bolia dy l'ancho gaucho.
Be que nous ne fussans que trei,
Per s'en nas, se fogio tenei,
Quand uno bromado nouvello
Au polai de Priam m'opello;
Que ly fas, modamo, entre nous,
D'un estropia et d'un goloux?
(Lou boun Maron, que taillo et rougnio,
Me praito l'esprit de Gascougnio;
De mo persouno au vio besouen;
Per ropourtas folio un temouen,
Autroment, ly ero necessari
Coumo a d'un mort l'opouticari.)
Per tournas dounc a moun perpau,
Dy quieu polai ly fogio chau;
Lou resto, pres quelo botaillo,
N'ero masquan dau fet de paillo;

Les armes des Grecs, ni leurs bravades
Ne m'ont fait fuir leur mêlée;
Si pour mes coups je n'ai pas mérité
D'être mort, à terre jeté,
Ce ne fut pas ma faute,
Si je n'y laissais pas quelque patte!
Mais le ciel m'avait là laissé
Pour quelque autre affaire plus pressée.
Iphitus, vieux portant lunettes,
S'en tira avec ses culottes nettes,
Mais Pélias, du coup qu'il reçut,
Ne marchait qu'à cloche-pied;
Ulysse, malin comme une oie,
Lui avait donné dans la hanche gauche.
Bien que nous ne fussions que trois,
Pour s'en aller il se faisait tenir,
Quand une clameur nouvelle
Au palais de Priam m'appelle;
Que faire, madame, entre nous,
D'un estropié et d'un galeux?
(Le bon Maron, qui taille et rogne,
Me prête l'esprit de Gascogne (d'un Gascon);
De ma personne il avait besoin;
Pour rapporter il fallait un témoin;
Autrement, je lui étais nécessaire
Comme à un mort l'apothicaire.)
Pour revenir donc à mon propos,
Dans ce palais il faisait chaud;
Le reste, à côté de cette bataille,
N'était que du feu de paille;

Nous vezens l'ossau oupiniatre
Que douno lou Grec acariatre;
Lous ûs, guindas dy daus poniès,
Volent grimpas jusqu'au groniès;
Nous lous vezens fas lo tortuo
Countre lo porto, et nas lo gruo;
Lous ûs vant scolodas lous murs,
D'autreix, fermeix coumo daus Turcs,
Sur lous degrès placent l'eichello,
Virent lous cots en lour roundello
Et de lo drecho se grimpent
Au nau dau mur coum' y podent;
De soun couta, lo gent troyenno
Lour boillavo lour fai de peno.
Y daiffent las tours, lous groniès,
Lous golotas, lous pigeouniès,
Fant plaure sur lous Grecs lo briquo,
Chaqu'un de lous chargeas se piquo;
Se vezen à l'extremita,
A lo têto tout ei gitta.
(Quand s'ogit de sauvas so vitto
L'un vizo pau ce que l'un gitto.)
Lous mebleix dauras dau viei rei
Eycrazent de Grecs mai de trei;
Un peiroule que d'en nau trotto
A d'un Grec vet fas no colotto;
N'autr' ei tua d'un bassinoliet
D'autreix au sount d'un chodoliet;
Lou po, lo pêlo et lo tourtiero
N'en mettent bien sur lo leitiero;

Nous voyons l'assaut opiniâtre
Que donne le Grec acariâtre ;
Les uns, guindés dans des paniers,
Veulent grimper jusqu'au grenier;
Nous les voyons faire la tortue
Contre la porte, et faire marcher la grue;
Les uns vont escalader les murs,
D'autres, fermes comme des Turcs,
Sur les degrés placent l'échelle,
Parent les coups avec leur rondelle (bouclier)
Et de la (main) droite se grimpent (hissent)
Au haut du mur comme ils peuvent;
De son côté, la gent troyenne
Leur donnait leur faix de peine.
Ils défont les tours, les greniers,
Les galetas, les pigeonniers,
Font pleuvoir sur les Grecs la brique,
Chacun de les charger se pique;
Se voyant à l'extrémité,
A la tête tout est jeté.
(Quand il s'agit de sauver sa vie
L'on regarde peu à ce que l'on jette.)
Les meubles dorés du vieux roi
Écrasent de Grecs plus de trois ;
Un *peroulet* (marmite), qui d'en haut trotte,
A un Grec vient faire une calotte ;
Un autre est tué d'une bassinoire,
D'autres le sont d'un tabouret:
Le pain, la poêle et la tourtière
En mettent beaucoup sur la litière.

En dedin se tet no cohorto
Per n'en bien defendre lo porto;
Lou cœur me dit de souteney
Lou polai de notre boun rey,
A so gent dounas dau courage
Et quauque pitit ovantage
Aux vincus subre lous vinqueurs
Et aux Grecs coutas quauqueix pleurs.
Au ly vio no certaino entrado,
Autroment no porto cochado
(Car Maron ei toujour sciansoux
De fas soun teme en douas feissoux).
Per quelo porto deraubado,
Que dounavo pertout l'entrado
Per nas dy chaqu' oportoment
Daquieu grand et viei botiment,
Autras ve lo damo Andromaquo,
Avant quelo funesto ottaquo
A Priam menavo Astianas,
Quand soun grand-pai lou voulio ninas.
Per quel endre, secretoment,
Gagnei lou nau dau botiment;
Veguei lo garnizou troyenno
Que de tiras perdio so peno.
Coumo au Grecs voulio fas un tour,
Per bounhur, vau veire no tour
Sur sous ergots trop eylevado
Et preito a preney so voûlado;
L'ero autras ve per preney l'er;
Dessous l'un vegio a deicuber

Au dedans se tient une cohorte
Pour en bien défendre la porte;
Le cœur me dit de soutenir
Le palais de notre bon roi,
A ses gens de donner du courage
Et quelque petit avantage
Aux vaincus sur les vainqueurs,
Et aux Grecs coûter quelques pleurs.
Il y avait une certaine entrée,
Autrement une porte cachée
(Car Maron est toujours soigneux (a le soin)
De faire son thème en deux façons).
Par cette porte dérobée,
Qui donnait partout l'entrée
Pour aller dans chaque appartement
De ce grand et vieux bâtiment,
Autrefois la dame Andromaque,
Avant cette funeste attaque,
A Priam menait Astyanax,
Quand son grand-père voulait le caresser.
Par cet endroit, secrètement,
Je gagnai le haut du bâtiment;
Je vis la garnison troyenne
Qui à tirer perdait sa peine.
Comme aux Grecs je voulais faire un tour,
Par bonheur, je vais voir une tour
Sur ses ergots trop élevée
Et prête à prendre sa volée;
Elle servait autrefois à prendre l'air;
Dessous on voyait à découvert

Tous lous quartiès de notro villo
Et lo flotto daus Grecs agilo;
Guessas distingua lours veisseux
Coum' entre fovas lous pezeux;
N'ottoquens quelo tour, d'obord
En daus leviès, daus pets de porc,
Dy l'endre que mai d'un eytage
Chanselavo per soun grand âge;
Nous lo poussens, lo prend lou saut,
Lo veiqui toumbant de si naut
Sur lous Grecs, que de lour armado
Foguet uno hauneto jounchado,
Et per lou brut et lou frocas,
Eygolet bassès lou degas.
Quo n'eitounet pas lour audaço,
D'autreix daus morts prenent lo plaço;
Nous fans plaure que de bezouen
Dards, coliaux sur lour perpouen.
Dovant l'entrado et sur lou porgi
Pyrrhus, gai coum' un porc dy l'orgi,
Dau briliant de soun armas fier,
Coum'un serpent qu'au temp dau vert
De nouveu sort a lo lumiero,
Se qu'ero l'hiver en fouriero,
Entau Pyrrhus ero arrogant
Dau fer qu'au pourtavo a soun flanc;
Mas, per ottoquas quelo porto
Be menavo yeu bouno escorto;
Au vio Periphas, grand lolaud,
Automedon, toumbo de naut,

Tous les quartiers de notre ville
Et la flotte agile des Grecs ;
Vous auriez distingué leurs vaisseaux
Comme entre les fèves les pois ;
Nous attaquons cette tour, d'abord
Avec des leviers, des pieds-de-porc,
A l'endroit où plus d'un étage
Chancelait à cause de son grand âge ;
Nous la poussons, elle prend le saut,
La voilà tombant de si haut,
Sur les Grecs, que de leur armée
Elle fit une honnête jonchée,
Et par le bruit et le fracas,
Égala assez le dégât.
Cela n'étonna pas leur audace,
D'autres prennent la place des morts ;
Nous faisons pleuvoir ce que besoin (tant que nous
Dards, cailloux sur leurs pourpoints. [pouvons)
Devant l'entrée et sur le porche
Pyrrhus, gai commun porc en orgie,
Fier du brillant de ses armes,
Comme un serpent qui, au tèmps du vert,
De nouveau sort à la lumière,
Lui qui était l'hiver en fourrière,
Ainsi Pyrrhus était arrogant (orgueilleux)
Du fer qu'il portait à son flanc ;
Mais, pour attaquer cette porte
Il amenait une bonne escorte ;
Il avait Periphas, grand badaud,
Automédon, tombé de haut,

Qu'ero moutardiès d'uno villo
Ovant d'essey couchès d'Achillo,
Nimai denguero tout lou gros
De lo miliço de Seyros;
Y gagnent lou nau de l'edifice.
L'y gittent dau fet d'artifice;
Pyrrhus oyant no deïtraud prei,
Fozen lou pechiodour de bouei,
Guet be tôt deigroula lo porto
De dessus lou gound que lo porto;
Oyant quieu pourtau bien botu,
Au ly foguet un grand pertu,
No grando fenêtro qu'eytalo
Per dedin lo meijou royalo,
Lous appartoments de Priam
Et daus reix qu'ant vicû d'ovant;
Soun cobine, so chominado,
Jusqu'à so chodiegro parsado;
L'un veut meimo luzi lous dards
Dau corps de gardo daus soudards,
Que gardent lo premiero entrado
Et que ne forant que fumado.
Cependent, au found dau polai,
Au ly o bien de lo gent d'eymai,
Quo ly ei tout en copiloutado,
S'y fai no musiquo enrogeado;
Las fennas l'y purent, hurlent,
Se deicoueffent et s'eivenlent
Prou per touchas un cœur de peiro;
Si douas ensemble fant no feiro,

Qui était mourtardier d'une ville
Avant d'être cocher d'Achille,
Et encore tout le gros
De la milice de Scyros;
Ils gagnent le haut de l'édifice
Et y jettent du feu d'artifice (y mettent le feu);
Pyrrhus ayant pris une massue,
Faisant le pêcheur de bois,
Eut bientôt fait sortir la porte
De dessus le gond qui la porte,
Ayant bien battu ce portail,
Il y fit un grand pertuis,
Une grande fenêtre qui étale
En dedans la maison royale,
Les appartements de Priam
Et des rois qui ont vécu avant lui,
Son cabinet, sa cheminée,
Jusqu'à sa chaise percée;
L'on voit même luire les dards
Des soldats du corps de garde,
Qui gardent la première entrée
Et qui ne feront que fumée.
Cependant, au fond du palais,
Il y a bien des gens inquiets,
Tout y est en capilotade,
Il s'y fait une musique enragée :
Les femmes y pleurent, hurlent,
Se décoiffent et se plaignent
Assez pour toucher un cœur de pierre;
Si deux ensemble font une foire,

Jugeas, modamo, quau sobat
Que fogio n'escadroun coueiffat;
Ellas couriant toutas eyfforodas
De couen en couen fas las cochodas
Et pertout, soulas à lours maux,
Las tenent et baigent lous traux.
Pyrrhus, vaillent coumo soun pero,
Praisso quelo ottaquo en coulero;
Las borieras n'y fant re pus,
Lous gardas sount las et recrus.
Daus gonds lachas tous lous pouteux
Toumbent a terro per mourceux,
Lo forço fai fas lou possage
Et lous Troyens perdent courage;
Lous Grecs enrogeas mossacrent
Lous premiès qu'y rancountrent,
Sey que, de beu qu'ero en coulero,
Lous vouguei fas lo mindro guerro;
Y nous poussent, pertant, a bout
Et postent lours soudards pertout.
Coum' un fleuve, quand roump so diguo,
Soun aiguo dy un champ prodiguo,
Et maugra lous murs et lous cliaux
Nentraîno eitableix et beitiaux.
Veguei lou fau Neoptoleme
Dy lou murtre qu'ero tout bleme,
Et se presentet a mous eix
D'Atridas lou cournu poreix;
Vau veire Hecubo et sas cent noras
Que fogiant bassès las pecoras;

Jugez, madame, quel sabbat
Faisait un escadron coiffé;
Elles couraient toutes effarées
De coin en coin faire aux cachettes
Et partout, seules à leurs maux,
Elles tiennent et baisent les tirants.
Pyrrhus, vaillant comme son père,
Presse cette attaque en colère;
Les barrières n'y font rien plus,
Les gardes sont las et recrus (excédés de fatigue).
Les poteaux, lâchés par leurs gonds,
Tombent à terre par morceaux,
La force fait faire le passage
Et les Troyens perdent courage;
Les Grecs enragés massacrent
Les premiers qu'ils rencontrent
Sans que, tellement j'étais en colère,
Je voulus leur faire la moindre guerre;
Ils nous poussent pourtant à bout
Et postent leurs soldats partout,
Comme un fleuve, lorsqu'il rompt sa digue,
Prodigue son eau dans un champ,
Et malgré les murs et les clos,
Entraîne étables et bestiaux.
Je vis le fou Néoptolème
Qui, dans le meurtre, était tout blême,
Et se présenta à mes yeux
La paire cornue des Atrides;
Je vais voir Hécube et ses cents brus
Qui faisaient assez les pécores;

Ell' erant, sauf votre respect,
Plantodas quî coum' un I grec.
Beleu, vous sès, modamo, en peno
De sobey qui guet lo coudeno
Dau boun Priam, coument lou sort
Procuret so funesto mort.
Veiqui, fias-vous sur mo memorio,
Lo vrayo fi de soun historio :
Quieu rey se vezent fustigea,
Sous effants morts, soun be mingea,
So paubro fenno mau menado
Et touto so meijou roueynado
Et l'ennemi dy soun polai
Fozent lou diable ni mai mai,
Au couta mettet so ropiero
Roulioúzo et pleno de poussiero,
Sur l'eypanlo un viei mousquetoun,
Et lo cuirasso et lou plastroun ;
Din un corps tremblant de vieliesso,
Fozent courage de jaunesso,
A l'ennemi vaut nas d'obord
Se procuras no bello mort.
Dy lou polai, tout en plen' er,
L'y vio n'autar qu'un lauriès ver
Crubio tout entiès de feuilliage.
Quo fuguet dessous soun oumbrage
Que lo reino ly counduiguet
Sas cent fillias, s'y topiguet ;
Las fogiant autour no courouno,
Coumo daus pigeoux que, quand touno,

Elles étaient, sauf votre respect,
Plantées là comme un I grec.
Peut-être, vous êtes, madame, en peine
De savoir qui eut la couenne
Du bon Priam, comment le sort
Lui procura sa funeste mort.
Voici, fiez-vous à ma mémoire,
La vraie fin de son histoire:
Ce roi se voyant fustigé,
(Voyant) ses enfants morts, son bien mangé,
Sa pauvre femme malmenée,
Toute sa maison ruinée,
Et l'ennemi dans son palais
Faisant le diable à quatre,
Au côté mit sa rapière
Rouillée et pleine de poussière,
Sur l'épaule un vieux mousqueton,
Et la cuirasse et le plastron;
Dans un corps tremblant de vieillesse,
Faisant courage de jeunesse,
A l'ennemi il veut aller d'abord
Se procurer une belle mort.
Dans le palais, tout en plein air,
Il y avait un autel qu'un laurier vert
Couvrait tout entier de son feuillage.
Ce fut dessous son ombrage
Que la reine conduisit
Ses cent filles et s'y tapit;
Elles faisaient autour une couronne,
Comme des pigeons qui, lorsqu'il tonne,

Se mettent tous en moudelou
Per eyvitas lou tourbilliou.
Quand dounc Hecubo s'en vai veire
Fretant sous eix, nau poudent creire,
Priam dizent, tout envourma :
« Moucho-me, fenno sai arma,
Et daiffo-me quelo ficello,
Car yau vole nas a lo sello. »
Et qu'ovio endossa mousquetoun,
Dago, cuissards, casque, plastroun,
Armas bounas per lo jaunesso,
Mas que surchargent so vieliesso,
L'y disset : « Moun boun viei mori,
Ei-quo folio, ei-quo lou vi
Que v'ant dounas quelo pensado
D'uno si drôlo mosquorado ?
Vous pardounorio dengueras
Si n'erans per lou dimars-gras;
Et quel' harneix, que vaut yeu dire?
Venès-vous quî per nous fas rire?
Quand au faut pensas a lo mort,
Vens-nous bezouen d'un tau support?
Au nous fodrio be d'autras têtas
Per nous n'en tiras brayas nettas.
Quand moun paubre Hector ly sirio,
Re qu'aiguo cliaro ne forio[1],
Et cependent, quau differenço
Entre Hector et votro eyminenço !

1. Cette expression : *Né fas re qu'aiguô cliaro*, veut dire qu'on est impuissant à faire quelque chose; elle est encore

Se mettent tous en tas,
Pour éviter le tourbillon,
Quand donc Hécube s'en va voir
Frottant ses yeux, n'y pouvant croire,
Priam disant, tout morveux :
« Mouche-moi, femme, je suis armé
Et défais-moi cette ficelle,
Car je veux aller à la selle. »
Et qui avait endossé mousqueton,
Dague, cuissards, casque, plastron,
Armes bonnes pour la jeunesse,
Mais qui surchargent sa vieillesse,
Elle lui dit : « Mon bon vieux mari,
Est-ce la folie, est-ce le vin,
Qui vous ont donné cette pensée
D'une si drôle de mascarade ?
Je vous pardonnerais encore
Si nous étions au mardi-gras ;
Et ce harnais que veut-il dire ?
Venez-vous là pour nous faire rire ?
Quand il faut penser à la mort,
Avons-nous besoin d'un tel support ?
Il nous faudrait bien d'autres têtes
Pour nous en tirer culottes nettes.
Quand même mon pauvre Hector y serait,
Rien que de l'eau claire il ne ferait,
Et cependant, quelle différence
Entre Hector et Votre Éminence ?

employée dans nos campagnes.

Laissas quî ropiero et plume,
Venès-vous siclias coumo me,
L'autar foro notro defenso,
Au be merans en so presenço. »
En dizent quo, lo l'entreinet
Et pres d'ello lou cantounet ;
Au se sicliet de boun courage,
Sey s'en fas dire dovantage.
Veiqui Polites tout recrus,
Blassa de lo mo de Pyrrhus,
Que, per poudey sauvas so vito,
Gagniavo vite lo guerito,
Per las solas et lous parvis,
A trovers dards et ennemis ;
Pyrrhus, lo lanço dy sas fessas,
Lou blesso et ly fai fas las essas ;
Tant qu'au ribo dovant Priam,
Au rand so vito avec soun sang.
Alors, Priam tout en coulero,
Be que de viaure au dezespero
(Car dau boun viei mai qu'a meita
Lo mort n'ovio deijas tata),
Ne retenguet dy quel' offenso
Ni so linguo, ni so vengenço ;
Au credet : « Per un cot si beu,
Que lous diûs, si n'ei dy lou ceu
Qu'oyant sur nous lour providenço,
Te dounant bien lo recoumpenso
Que to furour, toun impieta
T'ant si justoment merita,

Laissez là rapière et plumet,
Venez vous asseoir avec moi.
L'autel fera notre défense (nous protègera),
Ou bien mourons en sa présence. »
En disant cela, elle l'entraîna,
Et près d'elle le cantonna ;
Il s'assit de bon courage,
Sans s'en faire dire davantage.
Voici Polite tout recru,
Blessé de la main de Pyrrhus,
Qui, pour pouvoir sauver sa vie,
Gagnait vite la guérite,
A travers les salles et les parvis,
A travers les dards et les ennemis;
Pyrrhus, la lance dans ses fesses,
Le blesse et lui fait faire les esses ;
Pendant qu'il arrive devant Priam,
Il rend sa vie avec son sang.
Alors, Priam tout en colère,
Bien que de vivre il désespère
(Car du bon vieux plus qu'à moitié
La mort avait déjà tâté),
Ne retint, devant cette offense,
Ni sa langue, ni sa vengeance ;
Il cria : « Pour un coup si beau,
Que les dieux, s'il y en a dans le ciel
Qui aient sur nous leur providence,
Te donnent bien la récompense
Que ta fureur, ton impiété
T'ont si justement méritées,

Te qu'as bien gu l'insolenço
De tuas moun fils en mo presenço,
Grand fat, grand deipolio-pendu!
Quieu dount tu te fas deissendu,
Achillo, lou furiû Achillo,
Ero d'un humour pus civilo
Envers me, quand vouguei lou corps
De moun infourtuna Hector ;
Au me permettet soun obsequas
Et me randet coumo reliquas ;
Mas te, tu ne sès qu'un grand fau,
A qui m'en vaut tordre lou cau. »
Sitôt dit, d'uno mo tremblanto,
Envoyo un trait que ne se planto
Qu'un pau au boucliès de Pyrrhus ;
Lou cot n'en fuguet superflus.
Lors Pyrrhus, d'un molin sourire,
Au viei rey coumencet a dire
Et d'un fort ironique toun :
« He be, tu niras chas Plutoun
A moun pai pourtas las nouvellas
Que mas ciûs ne sount gaire bellas ;
Suve-te bien de ly countas
Que Pyrrhus ne l'imito pas ;
Mers toujours. » Quo dizent v'empouigno
Quelo paubro vieillo chorougno,
Respectablo per sous piaux gris,
Glissant dy lou sang de soun fils,
Au foguet dous tours de so tresso,
Après, de so daguo treitresso

Toi qui as bien eu l'insolence
De tuer mon fils en ma présence,
Grand fat, grande dépouille pendue!
Celui dont tu te fais le descendant,
Achille, le furieux Achille,
Était d'une humeur plus civile
Envers moi, quand je voulus le corps
De mon infortuné Hector;
Il me permit ses obsèques
Et me le rendit comme des reliques;
Mais toi, tu n'es qu'un grand fou,
A qui je m'en vais tordre le cou. »
Sitôt dit, d'une main tremblante,
Il envoie un trait qui ne se pique
Qu'un peu au bouclier de Pyrrhus;
Le coup en fut superflu.
Alors Pyrrhus, avec un malin sourire,
Au vieux roi commença à dire
Et d'un fort ironique ton :
« Hé bien! tu iras chez Pluton
A mon père porter les nouvelles
Que mes actions ne sont guère belles;
Souviens-toi bien de lui conter
Que Pyrrhus ne l'imite pas;
Meurs toujours. » Ce disant, il empoigne
Cette pauvre vieille charogne,
Respectable à cause de ses cheveux gris,
Glissant dans le sang de son fils,
Il fit deux tours de sa tresse,
Et après de sa dague traîtresse

Occiguet lou paubre boun reï
D'un vilen cot dy lou dorei.
Veiqui lo fi bien deplorablo
De Priam, mai bien honorablo ;
Per me, que vegio tuas moun reix,
Sey branlas, dovant mous dous eix,
Me qu'ero d'autant pus coupable
Qu'yau sobio qu'ero invulnerable,
Vau tout gitas sur lou desti
Que ly dounet aquelo fi.
Se, qu'autras ve, baillet lou foueix
Dy l'Azio, a tant de reix,
Qu'ovio fa de grandas counquêtas
Et coupa de superbas têtas,
Que rennet dau large et dau loung,
N'ei pus re qu'un grand vilen trounc ;
So têto, permi las brundillas,
Fai lo boulo d'un jüet de quillias !
Per me, modamo, quonei per lor
Que lo pau me ganiet lou cor,
Yau n'en venguei d'obord stupide
Et moun canessou tout humide,
Car, maugra lous vers de Maron,
Diû marse, sai bassès poltron.
Me vau representas l'eimage
De moun pai qu'ero dau meimo age
Que moun rey qu'ovio vu peris,
Sey vey pougu lou secouris ;
Mo Creuzo me vet dy l'esprit,
Countre me jurant un pitit

Tua le pauvre bon roi
D'un vilain coup dans le derrière.
Voilà la fin bien déplorable
De Priam, et bien honorable ;
Pour moi, qui voyais tuer mon roi,
Sans broncher, devant mes yeux,
Moi qui étais d'autant plus coupable
Que je savais que j'étais invulnérable,
Je vais jeter tout sur le destin,
Qui lui donna cette fin.
Lui qui, autrefois, donna le fouet
En Asie, à tant de rois,
Qui avait fait de grandes conquêtes
Et coupé de superbes têtes,
Qui régna en large et en long,
N'est plus qu'un vilain tronc ;
Sa tête, parmi les brindilles,
Fait la boule d'un jeu de quilles !
Pour moi, madame, c'est alors
Que la peur me gagna le corps,
J'en devins d'abord tout stupide
Et mon caleçon tout humide,
Car, malgré les vers de Maron,
Dieu merci, je suis assez poltron.
Je vais me représenter l'image
De mon père qui était du même âge
Que mon roi que j'avais vu périr,
Sans avoir pu le secourir ;
Ma Créuse me vient à l'esprit,
Contre moi jurant un peu

De se veire de me leissado,
Et mo meijou beleu pilliado,
Et Julo, moun pitit marmot,
Beleu daus Grecs roumpu de cots;
Lors revenent de mo bevûo
De mo gent yau fau lo revûo,
Mas ne veguei gro d'importun,
Me troubei en tout lou noumbre d'un.
Tous m'ant quitta de lossitudo
Ou sount brûlas, chauso pus duro;
Me tout sous dounc ovio resta,
Quand en eypiant de tout couta,
Errant et n'oyant aucun guido,
Marchant en home que couvido,
Au let de fugis dre chas nous
Secouris mo gent dangeiroux,
Yau vau veire Heleno lo bello,
Cauzo de touto lo querello,
Que, dy lou temple de Vesta,
Charchavo quauquo sureta.
S'y tenio cuberto et cochado,
De pau d'uno meichanto aubado;
Lo craigno fort, lo bouno nesso,
Que nous ne ly foguessans pesso
Per nous vey quis molhurs pourta,
Enguero, d'un autre couta,
Que Menelas, de l'adultero,
Ne foguei justiço severo,
Dy lou refuge lo metten
Per ly mau fas possas soun temp,

De se voir par moi délaissée
Et ma maison peut-être pillée,
Et Jules, mon petit marmot,
Peut-être par les Grecs rompu (roué) de coups;
Alors revenant de ma bévue,
De mes gens je fais la revue,
Mais je ne vis pas d'importun,
Je me trouvai en tout le nombre d'un.
Tous m'ont quitté de lassitude
Ou sont brûlés, chose plus dure:
Moi tout seul j'étais donc resté,
Quand en épiant de tout côté,
Errant et n'ayant aucun guide,
Marchant en homme qui titube,
Au lieu de fuir droit chez nous
Secourir mes gens en danger,
Je vais voir Hélène la belle,
Cause de toute la querelle,
Qui, dans le temple de Vesta,
Cherchait quelque sûreté.
Elle s'y tenait couverte et cachée,
De peur d'une mauvaise aubade;
Elle craignait fort, la bonne nièce,
Que nous ne lui fassions pièce
Pour nous avoir porté ces malheurs,
Et encore, d'un autre côté,
Que Ménélas, de son adultère
Ne fît justice sévère,
En la mettant dans un refuge[1]
Pour lui mal faire passer son temps,

1. *Refuge* est employé ici comme synonyme de maison de correction.

Douas ve dau jour bien vergetado
Et d'aiguo et de po regolado ;
Lo cregio que, sey repentis,
L'autar devio lo gorentis,
Ello, lo coumuno furio
Daus Troyens et de so patrio !
Quonei quo que lo fogio cochas,
Si be que n'auzavo pouchas ;
Et l'autar toujours embrossavo,
D'un pas jomai ne lou leissavo.
A so vudo, tout eichauffat,
De rageo n'en venguei tout fat,
Vole, coum' un vray Sgonorello,
Me battre countre uno femello :
« Quonei, dissei-yau, bien inventa
Que quelo cheno qu'o tout gata
Reveze Sparto, mai Mycêno
Et fazo quî lo souveraino,
Torne vers soun cougnou countent
Per ly bien dounas dau boun tem,
Reveze touto so fomillio,
L'opres-dînas danse codrillo,
Pendent que lou boun Priam dert
D'un grand et vilen cot de fert
Et que notras meijoux brulodas
Fant de cendreix per cent bujodas !
Nou, nou, quo ne siro pas dit,
Au be ly perdrai moun leti ;
Quonei vray qu'une fenno fessado,
Vous fai no paubro renoummado,

Deux fois par jour bien vergetée
Et d'eau et de pain régalée;
Elle croyait que, sans repentir,
L'autel devait la garantir,
Elle, la commune furie
Des Troyens et de sa patrie!
C'est cela qui la faisait cacher,
Si bien qu'elle n'osait tousser;
Elle embrassait toujours l'autel,
Et ne le quittait pas d'un pas.
A sa vue, tout échauffé,
De rage je devins tout fou,
Je veux, comme un vrai Sganarelle,
Me battre contre (avec) une femelle:
« C'est, dis-je, bien inventé
Que cette chienne qui a tout gâté,
Revoie Sparte et Mycènes
Et fasse ici la souveraine,
Qu'elle retourne vers son cognat content
Pour lui donner du bon temps,
Qu'elle revoie toute sa famille,
L'après-dîner danse le quadrille,
Pendant que le bon Priam dort
D'un grand et vilain coup de fer,
Et pendant que nos maisons brûlées
Font des cendres pour cent lessives!
Non, non, cela ne sera pas dit,
Ou bien j'y perdrai mon latin;
Il est vrai qu'une femme fessée
Vous fait une pauvre renommée.

Mas, sirai toujours eicouta
Quand dirai : « L'au vio merita,
Et n'ai mas puni no golouzo,
Aux sots coum' a nous dangeirouzo,
Et vengea sur soun sale queix
Las cendreix de notreix bourgeix. »
Yau navo segre mo boutado,
Heleno navo essey gastado,
Car ero ple de mautolant,
Bien eilugna d'essey golant ;
Yero lors sey philosophio
Et coum' un home en frenesio.
Coumo navo dounc lo preneix,
Veiqui mo mai que, sur mous deix,
Me douno si fort d'uno houssino
Que touto lo m'en couzino.
N'en jurei entre char et queix,
Car lo se moutret a mous eix
D'uno feissou mai eicolado
Que se fuguet jomai moutrado,
Talo qu'au ceu, permi lous diûs,
Lo set reveillias las possiûs.
Re ne deguizavo so mino,
Ello se declioret divino ;
Lo mo cingliado m'oyant prei,
D'un vizage qu'ero vermei
Me disset : « Grand sot, quau caprice
Te pourto a fas l'hountoux office

Mais, je serai toujours écouté
Quand je dirai : « Elle l'avait mérité,
Et je n'ai fait que punir une galeuse,
Aux sots comme à nous dangereuse,
Et venger sur son sale cuir
Les cendres de nos bourgeois. »
J'allais suivre ma boutade,
Helène allait être gâtée,
Car j'étais plein de mauvais desseins,
Bien éloigné d'être galant ;
J'étais alors sans philosophie
Et comme un homme en frénésie.
Comme j'allais donc la prendre,
Voici ma mère qui, sur mes doigts,
Me donne si fort avec une houssine[1]
Que toute la main m'en picote ;
J'en jurai entre chair et cuir,
Car elle se montra à mes yeux
D'une façon plus écalée
Qu'elle ne se fût jamais montrée,
Telle qu'au ciel, parmi les dieux,
Elle sait réveiller les passions.
Rien ne déguisait sa mine,
Elle se déclara (fit voir) divine ;
M'ayant pris la main cinglée,
D'un visage qui était vermeil
Elle me dit : « Grand sot, quel caprice
Te porte à faire le honteux office

1. Un *houssine* est une baguette flexible.

Sur no fenno de bourreu,
Sey respect per me, per lou ceu?
Au let de fas quî lou Nivello
Et te tourmentas lo cervello
D'offas que ne te touchent pas,
Coumo lou Limougeau set fas,
Se qu'o chas se pesto et fomino
Et per dehors tout exomino,
Tu deurias, ce qu'ei pus preissa,
Sunnias chas te quis t'as leissa:
Un viei pai, no fenno, un meinage,
Beleu toun lugis au pilliage.
Lous Grecs que raudent à l'entour
De grand cœur lour foriant un tour,
Et, sey no puissanto tutello,
Y l'auriant deijas gudo bello;
Heleno que tu blamas tant,
Ni Pâris, soun defunt golant,
Ne t'ant pas mena quelo aubeno;
Quonei lo voulounta souvereno
De Messieurs lous grands Diûs dau ceu
Qu'aux Troyens vouliant vey lo peu,
Et coupablo ou nou, de lo Troyo
Vouliant veire lou fet de joyo.
Regardo, paubre fotigua,
Te que fas quî tant l'intrigua,
Car te vau chossas lou nuage
Qu'a toun esprit fai tout l'oumbrage,
Per que tu ne craignas jomai
De segre l'ouïs de to mai.

De bourreau sur une femme,
Sans respect pour moi, pour le ciel ?
Au lieu de faire là le Nivelle
Et de te tourmenter la cervelle
D'affaires qui ne te touchent pas,
Comme le Limougeaud sait faire,
Lui qui a chez lui peste et famine
Et, au dehors, tout examine,
Tu devrais, ce qui est plus pressé,
Soigner chez toi ceux que tu as laissés :
Un vieux père, une femme, un enfant,
Peut-être ton logis au pillage.
Les Grecs, qui rôdent à l'entour,
De grand cœur leur feraient un tour,
Et, sans une puissante tutelle,
Ils l'auraient déjà eue belle;
Hélène, que tu blâmes tant,
Pas plus que Pâris, son défunt galant,
Ne t'ont mené cette aubaine ;
C'est la volonté souveraine
De Messieurs les grands Dieux du ciel,
Qui voulaient avoir la peau des Troyens,
Et coupable ou non, de Troie
Voulaient voir le feu de joie.
Regarde, pauvre fatigué,
Toi qui fais ici tant l'intrigué,
Car je vais te chasser le nuage
Qui à ton esprit fait tout l'ombrage,
Pour que tu ne craignes jamais
De suivre l'ouïe (d'obéir) de ta mère.

Ente tu vezès quelas peiras
Per moudelous dy las chorieras,
Quonei Neptuno qu'en soun trident,
Fozent un pau trop lou fendent,
Votreix murs set be mier obatre
Que cent conous de vingt-quatre;
A lo porto Sceo, Junon,
A qui dirio pieix que soun nom,
Armado, ayant troussa so cotto,
Apello lous Grecs de lo flotto,
Et lo preciûso de Pallas
Que dirias que n'y toucho pas,
So Gorgono sur so roundello,
Tet lou nau de lo citodello;
Lou quite Jupin enteta,
Au let d'uno neutrolita,
Furnit aux Grecs, francho conaillo,
De que roumpre votro muraillo,
Lous rand pus fiers de soun secours
Que ne foriant millo tambours.
Fus, moun effan, plegeo bogage,
Cesso d'eizerças toun courage,
Ce que t'as fat jusqu'a present
Ne vaut, mo fe, pas grand argent;
Vai, te sirai toujours prezento,
Si quauque dangiès se prezento;
Te vau menas sanchiès en pa
A lo porto de toun popa. »
Quand l'oguet dit, lo net obscuro
Cochet soun eymablo figuro;

(Regarde) où tu vois ces pierres
En tas dans les cours,
C'est Neptune qui, avec son trident,
Faisant un peu trop le fendant,
Sait bien mieux abattre vos murs
Que cent canons de vingt-quatre ;
A la porte de Scée, Junon,
A qui je dirais pire que son nom,
Armée, ayant troussé sa cotte,
Appelle les Grecs de la flotte,
Et la précieuse Pallas
Qu'on dirait qu'elle n'y touche pas,
Sa Gorgone sur sa rondelle (bouclier),
Tient le haut de la citadelle ;
Jupin lui-même entêté,
Au lieu d'une neutralité,
Fournit aux Grecs, franche canaille,
De quoi rompre votre muraille,
Et les rend plus fiers de son secours
Que ne feraient mille tambours.
Fuis, mon enfant, plie bagage,
Cesse d'exercer ton courage,
Ce que tu as fait jusqu'à présent
Ne vaut, ma foi, pas grand argent ;
Va, je te serai toujours présente,
Si quelque danger se présente ;
Je vais te mener sensément en paix
A la porte de ton papa. »
Quand elle eut dit, la nuit obscure
Cacha son aimable figure ;

Quo fuguet lors que daus grands Diûs
Vau veire lous minoueix furiûs.
Ilion ei tout en chorbou.
Troyo, eycrosado jusqu'au bout,
Be que bostido per Neptuno
Que vio countr' ello no rancuno,
Toumbo coumo quand daus peisans
Coupent un aubre chargea d'ans,
Autour de se, prenen a tâcho
De ly bollias forço cots d'hacho
Per l'obatre : l'aubre qu'ei naut
Bargignio bien per fas lou saut
Et coumo si au sentio so perto,
Guigno de so perruquo verto
Jusqu'a ce que lou derniès cot
Lou vous fai toumbas coum' un sot,
Subitoment, sey dire garo
Et fai tout autour grando escaro.
M'en deissendei a moun lezei,
Vio pro prou fa lou po benei ;
Un Diû me teigno sous l'eisselas
De paure de quauquas querellas.
A trovers l'ennemi, lou fet,
Armas, flamas, tout me cedet.
Quand yau venguei a notro porto,
Me tout sous, et sey d'autro escorto,
Per arrochas daquieu dangiès
Moun viei popa, lou beu premiès,
Me veguei be dy n'autro fêto !
Lou boun home vio dy so têto

Ce fut alors que des grands dieux
Je vais voir les minois furieux.
Ilion est tout en charbon.
Troie, écrasée jusqu'au bout,
Bien que bâtie par Neptune
Qui avait contre elle une rancune,
Tombe comme lorsque des paysans
Coupent un arbre chargé d'ans,
Autour de lui, prenant à tâche
De lui donner force coups de hache
Pour l'abattre: l'arbre qui est haut
Hésite bien pour faire le saut,
Et comme s'il sentait sa perte,
Guigne de sa perruque verte
Jusqu'à ce que le dernier coup
Vous le fait tomber comme un sot,
Subitement, sans dire gare
Et fait tout autour un grand vide.
Je m'en descendis à mon loisir,
J'avais bien assez fait le pain bénit;
Un dieu me tenait sous les aisselles
De peur de quelques querelles.
A travers l'ennemi, le feu,
Les armes, les flammes, tout me céda.
Quand je vins (j'arrivai) à notre porte
Moi tout seul et, sans d'autre escorte,
Pour arracher de ce danger
Mon vieux papa, le beau premier,
Je me vis bien dans une autre fête!
Le bonhomme avait dans sa tête

Qu'en coussinço, au devio muris,
Apres vey vu Troyo peris,
Que volio mai no mort subito
Qu'en forbani treinas so vito,
Vey besoüen countinuellomeut
De purgeas et de lavoments.
« Vous, disset-yeu, jauno fomillo,
Dount lou sang denguero petillo,
Et qu'ovès votro forço au corp,
Fugès, sauvas-vous de lo mort;
Si lous Diûs vouliant qu'yau viguesso,
Y deviant vey lo politesso
De counservas moun paubre oustaud
Ente vivio gai et fricaud;
Quonei prou vu roueynas d'uno villo,
Lo vito aûro m'ei inutilo;
Digeas-me adiû coum' a d'un mort
Et pregias per un meliour sort;
Per me, paubre que tout invito
A vitoment quittas lo vito,
Mo mo au quelo de l'ennemi
M'aurant tost tira dau chomi;
Quo nei pas no chauzo tant duro
D'essey priva de sepulturo,
Me suchie bien quand sirai mort
De ce qu'y forant de moun corp;
L'y o loungtemp qu'yau charge lo terro,
Deypey que d'un cot de tounero
Jupin m'ovio vougu poyas
Per ovey sobu m'eygoyas

Qu'en conscience il devait mourir,
Après avoir vu Troie périr,
Qu'il valait mieux une mort subite
Qu'en forban traîner sa vie,
D'avoir besoin continuellement
De purges et de lavements.
« Vous, dit-il, jeune famille,
Dont le sang encore pétille,
Et qui avez votre force au corps,
Fuyez, sauvez-vous de la mort;
Si les dieux avaient voulu que je vécusse,
Ils devaient avoir la politesse
De conserver ma pauvre demeure
Où je vivais gai et fricaud ;
C'est assez d'avoir vu ruiner une ville.
La vie, maintenant, m'est inutile;
Dites-moi adieu comme à un mort
Et priez pour un meilleur sort;
Pour moi, pauvre que tout invite
A vitement quitter la vie,
Ma main ou celle de l'ennemi
M'auront tôt tiré du chemin;
Ce n'est pas une chose si dure
D'être privé de sépulture.
Je me soucie bien quand je serai mort
De ce qu'ils feront de mon corps!
Il y a longtemps que je charge la terre,
Depuis que d'un coup de tonnerre
Jupin m'avait voulu payer
Pour avoir su m'égayer

Avecque lo bello Cyprino;
Lo flambo m'eifluret l'eychino. »
Au fogio quis counteix en l'er
Et s'y teigno dur coumo fer;
Me, mo fenno et moun garsou
Et coum' y touto lo meijou,
Purant en grando oboundanço,
L'y fozens humblo remountranço
De ne pas nas, per uno gueyno,
Mettre dy chas se tout en roueyno
Et de ne pas se leissas menas
A d'un sot desti per lou nas.
Au fai no mino rechiniado,
Mo fenno fuguet engrauniado;
Au persisto, en meimo tem,
A ne re channias a soun dessen.
L'envio me torno de coumbatre
Et de nas fas lou diable a quatre;
Din un si paubre eitat situa,
Guès remerchia qui m'aurio tua,
Car me vegio au bout de mo mecho,
Sey sobey de quau bouei fas flecho.
« Cher popa, m'en nirio sey vous!
Vès-vous pougu dire lou mou?
Si faut que de villo si bello
Ne reste lo mindro parcello,
Si vous volès de notreix corps
Aumentas lou noumbre daus morts,
Si quonei touto votro pensado,
Lo chauso n'ei pas moleizado;

Avec la belle Cyprine;
La flamme m'effleura l'échine. »
Il faisait ces contes en l'air
Et s'y cantonnait dur comme fer,
Moi, ma femme et mon garçon,
Et avec eux toute la maison,
Pleurant en grande abondance,
Lui faisons humble remontrance
De ne pas aller, pour une bêtise,
Mettre chez lui tout en ruine
Et de ne pas se laisser mener
A un sot destin par le nez.
Il fait une mine rechignée,
Ma femme fut égratignée;
Il persiste, en même temps,
A ne rien changer à son dessein.
L'envie me revient de combattre
Et d'aller faire le diable à quatre;
Situé (me trouvant) dans un si pauvre état,
J'aurais remercié qui m'aurait tué,
Car je me voyais au bout de ma mèche,
Sans savoir de quel bois faire flèche.
« Cher papa, je m'en irais sans vous !
Avez-vous pu dire le mot?
S'il faut que d'une ville si belle
Il ne reste plus la moindre parcelle,
Si vous voulez de nos corps
Augmenter le nombre des morts,
Si c'est toute votre pensée,
La chose n'est pas malaisée;

Bien tost, Pyrrhus, cubert dau sang
Qu'au vet de tiras de Priam,
Vendro, de grand cœur et sey peno,
Dau pai, dau fils eybris lo veno.
Qu'ero dounc lou sort fortuna
Que vous m'ovias quî mitouna?
Quonei quo, moma, que v'o pourtado
A me sauvas de lo meilado,
De las brûluras, mai daus trets,
Per qu'yau veguès chas nous lous Grecs,
Avec la darniero insolenço,
Tuas pai, mai, fils, en lour presenço?
Çai, çai, a me, mo bravo gent!
Pourtas moun armas proumptoment.
Daus vincus darniero journado
Tu siras de sang bien bogniado!
Fozès me rejugniey lous Grecs
Que lour cote quauqueix regrets!
Moun sabre vai fas talo esquaro
Que notro mort lour siro charo. »
Torne lors preney moun baudriès,
Moun sabre, ni mai moun boucliès,
Seguent lo furour que m'enporto;
Coumo navo possas lo porto,
Mo Creuzo, fozan chias sous eix,
Vet m'enbrossas mous doux jonoueix.
(Car lou paubre boun viei Virgilo
Per exces lo forio civilo,
Ly fozan enbrossas mous pès!)
Jomai nas pus loüen ne pouguès,

Bientôt, Pyrrhus, couvert du sang
Qu'il vient de tirer de Priam,
Viendra, de grand cœur et sans peine,
Du père, du fils ouvrir la veine.
C'était donc le sort fortuné
Que vous m'aviez là mitonné?
C'est cela, maman, qui vous a porté
A me sauver de la mêlée,
Des brûlures, ainsi que des traits,
Pour que je visse chez nous les Grecs,
Avec la dernière insolence,
Tuer, père, mère, fils, en leur présence?
Là, là, à moi, mes braves gens!
Portez mes armes promptement.
Dernière journée des vaincus,
Tu seras de sang bien baignée!
Faites-moi rejoindre les Grecs
Que je leur coûte quelques regrets!
Mon sabre va faire un tel équarrissage
Que notre mort leur sera chère. »
Je reprends alors mon baudrier,
Mon sabre, ainsi que mon bouclier,
Suivant la fureur qui m'emporte;
Comme j'allais passer la porte,
Ma Créuse, faisant pleurer (?) ses yeux,
Vient m'embrasser les deux genoux.
(Car le pauvre bon vieux Virgile
A l'excès la ferait civile,
Lui faisant embrasser mes pieds!)
Jamais je ne pus aller plus loin,

Be que retiû coum' uno mulo;
Lo me moutret lou pitit Julo,
Me dizent : « Si tu vas peris,
Meno-nous coumo te muris,
Mas si te resto l'esperanço
De fas quauque cot d'impourtanço,
Ne fozas pas lou Dom Quichotto
Qu'hors chas se poussavo lo botto;
Ayo mai que se de rozou;
En premiès defend to meijou
Ent' ei pai, fils et uno eipouzo
Que t'amo a n'essey jolouzo,
Qu'autras ve, *dy to boun' humour*,
Noummovas : pitit cœur, m'omour! »
Si nau lo chantet lo kiriello
Que lo nous fendio lo cervello.
Nous orribet quî n'autre sobbat,
Miraclie din poniès crebat;
Modamo, veiqui lo merveillo
Et que touto mo gent reveillo :
Subito, dovant notreix eix,
Un rayoun de fet s'opporei
Autour de lo têto d'Ascaigno
Que dy so cheveluro gaigno;
Sur sous auvis quieu fet viaule
Ne brulet que lou piau foule.
N'autreix qu'uno moucho eypouvanto,
Tremblens tous, lo geulo beanto,
Secoudens quieu fet de sous piaux
Que n'erant certo pas trop viaux,

Bien que rétif comme une mule ;
Elle me montra le petit Jule,
En me disant : « Si tu vas périr,
Amène-nous avec toi mourir,
Mais s'il te reste l'espérance
De faire quelque coup d'importance,
Ne fais pas le Don Quichotte
Qui, hors de chez lui, poussait la botte,
Aie plus de raison que lui ;
En premier défends ta maïson
Où est père, fils et une épouse
Qui t'aime à en être jalouse,
Qu'autrefois, *dans ta bonne humeur,*
Tu appelais : petit cœur, mamour! »
Si haut elle chanta la kyrielle
Qu'elle nous fendait la cervelle.
Il nous arriva là un autre sabbat,
Miracle dans un panier percé;
Madame, voici la merveille,
Qui réveille tous mes gens :
Subito, devant nos yeux,
Un rayon de feu apparaît
Autour de la tête d'Ascagne,
Qui gagne sa chevelure;
Sur ses oreilles ce feu violet,
Ne brûla que le poil follet;
Nous qu'une mouche épouvante,
Tremblant tous, la gueule béante,
Nous secouons ce feu de ses cheveux
Qui n'étaient certes pas trop vifs (vivaces),

D'aiguo versens no tau riviero
Que soun cau foguet no goutiero.
Moun pai, vengu n'home nouveu,
Levant lous eix, las mas au ceu,
D'uno fort goliardo moniero,
Lachet quelo bello pregiero :
« O Jupiter, qu'as tout poudei,
Per pregieras si tu volei
Leissas flechis toun eminenço
(Car doute fort de to cliomenço),
Regardo-nous, quo siro prou,
Mas pertant quo n'ei pas lou tout!
Si lo pieta de notro vito
Une grachio de te merito,
En pai, douno-nous dau secour
Et de to mo fai n'autre tour;
Douno-nous un segound presage
Per dau preimiès fas temouignage. »
A peno lou viei guet douna
L'Oremus si be penchena
Qu'un' eitelo toumbo dau ceu,
Coum' ello treinant un flambeu
Per eyclieras lo net obscuro;
Lo courguet notro cuberturo
Et quand guet fas : bredi, breda,
Sautet dy lo fourès d'Ida,
Troçant so vio mier qu'un' orniero,
Per un grand filliou de lumiero,
Leissant pertant tout a l'entour
De souffre no puanto odour.

Nous versons une telle rivière d'eau
Que son cou fit une gouttière;
Mon père, devenu un homme nouveau,
Levant les yeux, les mains au ciel,
D'une fort gaillarde manière,
Lâcha cette belle prière :
« O Jupiter, qui as tout pouvoir,
Si tu veux par des prières
Laisser fléchir ton éminence
(Car je doute fort de ta clémence),
Regarde-nous, ce sera assez,
Mais pourtant ce ne sera pas le tout!
Si la piété de notre vie
Mérite une grâce de toi,
En père, donne-nous du secours,
Et de ta main fais un autre tour;
Donne-nous un second présage
Pour du premier faire témoignage (confirmation). »
A peine le vieux eut-il donné
Cet *Oremus* si bien peigné
Qu'une étoile tombe du ciel,
Traînant avec elle un flambeau,
Pour éclairer la nuit obscure;
Elle courut sur notre couverture
Et quand elle eut fait : brédi, bréda,
Elle sauta dans la forêt d'Ida,
Traçant sa voie mieux qu'une ornière,
A l'aide d'un grand filon de lumière,
Laissant, pourtant, tout à l'entour,
Une puante odeur de soufre.

Lors moun pai vincu, sey repliquo,
Se levet dre coum' uno picquo,
En doux mous lous diûs counjuret,
Et lo sento eitelo adoret :
« Moun fils, ai trop fa l'acariatre,
Yau ne sirai pus opiniatre ;
Ente tu me voudras menas
Segrai pertout sey rozounas.
Diûs dau poÿs que lou Grec pillo,
Counservas mo paubro fomillio,
Sauvas surtout daquis debris
Notr' Ascagnio, moun pitit fils !
Quonei vous qu'ovès douna l'augure,
Re pus dy Troyo ne rencure !
Cede, moun fils, per lou present,
Nirai coumo te, bien countent. »
Quand au guet dit, de las muraillias
Un fet pus cliar frapo l'aurelias ;
Nous vezens aprouchas de nous
Et las biolas et lous chorbous ;
Dissei lors : « Ai l'eychino forto,
Mettès-vous a lo chabro morto,
Moun boun popa, vous pourtorai.
N'ai pas paure daquieu trobai ;
L'oventuro siro coumuno
De bouno et meichanto fourtuno,
Un solut foro per tous doux ;
Que Julo, moun pitit vourmoux,
Sio coumo me ; per moun eypouzo,
Marchiando toujours dangeirouzo,

Alors mon père, vaincu, sans réplique,
Se leva droit comme une pique,
En deux mots les dieux conjura,
Et la sainte étoile adora :
« Mon fils, j'ai trop fait l'acariâtre,
Je ne serai plus opiniâtre ;
Où tu me voudras mener,
Je te suivrai partout sans raisonner.
Dieux du pays que le Grec pille,
Conservez ma pauvre famille,
Sauvez surtout de ces débris
Notre Ascagne, mon petit-fils !
C'est vous qui avez donné l'augure,
Je ne regrette plus rien dans Troie !
Je cède, mon fils, pour le présent,
J'irai avec toi, bien content. »
Quand il eut dit, des murailles
Un feu plus clair frappe les oreilles ;
Nous voyons approcher de nous
Et les étincelles et les charbons ;
Je dis alors : « J'ai l'échine forte,
Mettez-vous à la chèvre morte,
Mon bon papa, je vous porterai,
Je n'ai pas peur de ce travail ;
L'aventure sera commune,
De bonne et mauvaise fortune,
Un salut fera pour tous les deux ;
Que Jule, mon petit morveux,
Soit avec moi ; pour mon épouse,
Marchandise toujours dangereuse,

Faut que lo nous segue de loüen;
Per vous, valeix, dount ai bezoüen,
Eicoutas bien ce que vau dire;
Per lou randès-vous faut v'instruire,
Mettès-yeu bien dy votr' esprit,
Que quo sio prou d'uno ve dit:
Hors lo villo, ly o no terrasso,
Un viei temple, dy quelo plasso,
A l'haunour de damo Cerès,
Et tout auprès un viei cyprès;
Uno religiû, fort ancheno,
Ly o fa counservas soun antieno;
Dy quel' endre si be nota
Nous nous randrens de tous couta.
Vous, popa, prenès lous penateix
Que de nous protegeas sount gateix.
Quaux diûs vians-nous quî per secour
Qu'ant besoin dau notre a lour tour!
Per me, qu'ai fa tant de carnage,
De lous moignas sirio pas sage
Avant, coumo quo ei moun deveix,
D'ovey douas ve lova mous deix. »
Si tost qu'oguei fa l'ordounanço,
Yau coumencei, dovant l'ossistanço,
A mettre sur moun paubre corps,
Vestas, culotas, justaucorps;
Prenguei sur me douge chomizas,
Sieix poreix de chausettas grizas,
Lo peu d'un lioun sur tout aquo;
Yau semblavo lou gros Chigot,

Il faut qu'elle nous suive de loin;
Pour vous, domestiques dont j'ai besoin,
Écoutez bien ce que je vais dire;
Pour le rendez-vous il faut vous instruire,
Mettez-le bien dans votre esprit,
Que ce soit assez dit d'une fois :
Hors la ville, il y a une terrasse,
Un vieux temple, dans cette place,
A l'honneur de dame Cérès,
Et tout auprès un vieux cyprès;
Une religion, fort ancienne,
Lui a fait conserver son antienne (célébrité) ;
Dans cet endroit si bien noté
Nous nous rendrons de tous côtés.
Vous, papa, prenez les pénates,
Qui sont fatigués de nous protéger.
Quels dieux avions-nous là pour secours,
Qui ont besoin du nôtre à leur tour !
Pour moi, qui ai fait tant de carnage,
De les toucher je ne serais pas sage,
Avant, comme c'est mon devoir,
D'avoir lavé deux fois mes doigts. »
Sitôt que j'eus fait l'ordonnance,
Je commençai, devant l'assistance,
A mettre sur mon pauvre corps
Vestes, culottes, justaucorps;
Je pris sur moi douze chemises,
Six paires de chaussettes grises,
La peau d'un lion sur tout cela;
Je ressemblais le gros Chigot,

D'un fripiès yero no boutiquo;
Sur me, coumo sur no bourriquo,
Moun pai mountet; moun Julus
Mo mo drecho ne quitet pûs;
Per dorei mo tendro eypouzo
Seguio coum' uno golouzo.
Prenguei daus chomis deitournas,
Risquant de me cossas lou nas.
Me que ci-dovant, dy lo guerro,
N'ovio jomai crent lou tounerro,
Qu'aurio deifia touto l'armado
Daus Grecs countre me counjurado,
Lors poltron, devengu paûru,
Yau tremblavo dau mindre bru;
Au mouvoment qu'un chat excito
Domandavo d'obord lo vito;
No crognio pas tant per mo peu
Coumo per moun preciû fardeu,
Per moun fils que menavo en lesso
Et per mo fenno, lo princesso.
Deija lo porto vio gaigna,
Coumo v'ai dit accoumponia,
Semblavo vey choba mo courso,
Quand un bru de coupeurs de bourso
Semblo s'auvis de moun couta;
Moun popa, gaire nau mounta,
Qu'eypiavo tout de so lornietto,
Que beleu n'ero gaire netto,

J'étais une boutique de fripier,
Sur moi, comme une bourrique,
Mon père monta; mon Jule
Ne quitta plus ma main droite;
Par-derrière, ma tendre épouse
Suivait comme une galeuse.
Je pris des chemins détournés.
Risquant de me casser le nez.
Moi qui, ci-devant dans la guerre,
N'avais jamais craint le tonnerre,
Qui aurais défié toute l'armée
Des Grecs contre moi conjurée,
Alors poltron, devenu peureux,
Je tremblais du moindre bruit;
Au mouvement qu'un chat excite
Je demandais d'abord la vie;
Je ne craignais pas tant pour ma peau
Comme pour mon précieux fardeau,
Pour mon fils que je menais en laisse
Et pour ma femme, la princesse.
Déjà j'avais gagné la porte,
Accompagné comme je vous l'ai dit,
Je semblais avoir terminé ma course,
Quand un bruit de coupeurs de bourses
Paraît s'entendre de mon côté;
Mon papa, guère haut monté,
Qui épiait tout avec sa lorgnette,
Qui, peut-être, n'était guère nette,

Me vet credas coum' un perdu:
« Fi de puto[1], marchoras-tu?
Veiqui lous Grecs! fus, grand mozetto,
Prend de lo poudro d'escampetto,
Deijas lours dards m'aporeissent
Et lours boucliès que luzissent. »
Coumo n'erans dy quelo trânço,
Quauque diû que n'ei pas de fiânço,
M'autet moun esprit tout d'un cop;
Certo ne perdei pas beucop.
En nan dy no ruo deitournado,
Mo Creuze fuguet enlevado.
Malhuroux! n'ai pougu sobei
Qui me causet quieu deiplozei,
Si quo fuguet lo destinado,
Countre me trop deichodenado,
Ou si Creuzo vouguet pissas,
Au be beleu se linchaussas?
Tantias qu'yau n'oguei pus so vudo;
Ne saubei que l'ero perdudo
Que quand nous furens au cyprès
Et au viei templo de Cerès.
Oyant aquî fa lo revuo
De touto mo paubro recruo,
Mo Creuzo soulo nous manquet,
Degu de nous ne lo troubet;

1. Cette expression grossière en français n'a pas la même signification en patois et doit être comprise d'une façon toute différente. La traduction de *Fi de puto* qui semble être une injure à l'adresse d'Énée et de sa mère n'a pas dans la bouche de son auteur un pareil sens.

Me vient crier comme un perdu :
« Fils de p....., marcheras-tu ?
Voici les Grecs ! Fuis, grande mazette,
Prends de la poudre d'escampette,
Déjà les dards m'apparaissent
Et leurs boucliers qui luisent. »
Comme nous étions dans cette transe,
Quelque dieu, auquel il n'y a pas à se fier,
M'ôta mon esprit tout d'un coup ;
Certes, je ne perdis pas beaucoup.
En allant dans une rue détournée,
Ma Créuse fut enlevée,
Malheureux ! Je n'ai pu savoir
Qui me causa ce déplaisir :
Si ce fut la destinée
Contre moi trop déchaînée,
Ou si Créuse voulut pisser
Ou bien mettre ses jarretières ?
Toujours est-il que je n'eus plus sa vue :
Je ne sus qu'elle était perdue
Que lorsque nous fûmes au cyprès
Et au vieux temple de Cérès.
Ayant fait là la revue
De toutes mes pauvres recrues,
Ma Créuse seule nous manqua,
Personne de nous ne la trouva ;

Fi de puto est une exclamation de mécontentement plutôt qu'un jurement, et on se l'adresse souvent à soi-même. Le charpentier qui, en enfonçant une pointe, se tape sur les doigts, s'écriera : *Fi de puto!*

Qu'un ane rouge venguei pieix,
Accuzei lous chats et lous cheix;
Qauq'u poudio m'en fas no tacho,
Me dire: « Jan, gardo to vacho. »
Re dy tout quieu socageoment.
Ne m'o toucha si vivoment;
Yau n'en fuguei ni fau, ni sage,
Recoumande tout moun bogage,
Mous diûs, moun pai et moun vourmoux
A tous mous braveix coumponioux;
Leissei lou tout dy no valleo.
Oumbrogeado coumo un' alleo;
Ple de larmas, de pau, deiney,
Torne moun armas repreney,
Yau vole repossas lo villo
Et coure d'hozards mai de millo;
D'obord yau vau lou loung daus murs
Resegre lous endreix obscurs;
Lo porto secreto ei chauzido
Per ente vio fa mo surtido.
Yau vous lou dirai be sey deitour,
Lou silenço fogio froyour.
Ent'ei mo fenno? Dy lou douto
Vers mo meijou vire mo routo;
Beleu, dissei-yau, tout inquiet,
Lo ly ei tournado per deipiet.
Mo meijou n'ero qu'un fourneu
Lo flamo navo jusqu'au ceu;
Lous Grecs, apres l'ovey pilliado,
Ly viant boilla de lo grilado,

Je vins pire qu'un âne rouge,
J'accusais les chats et les chiens ;
Quelqu'un pouvait m'en faire une tache,
Me dire : « Jean, garde ta vache. »
Rien, dans tout ce saccagement
Ne m'a touché si vivement ;
Je n'en fus ni fou ni sage.
Je recommande tout mon bagage,
Mes dieux, mon père et mon morveux
A tous mes braves compagnons ;
Je laissai le tout dans une vallée,
Ombragée comme une allée ;
Plein de larmes, de peur, d'ennuis,
Je reprends mes armes de nouveau,
Je veux repasser dans la ville
Et courir d'hasards plus de mille ;
D'abord je vais le long des murs
Resuivre les endroits obscurs ;
La porte secrète est choisie
Par où j'avais fait ma sortie.
Je vous le dirai bien sans détour,
Le silence faisait frayeur.
Où est ma femme ? Dans le doute
Je tourne ma route vers ma maison ;
Peut-être, dis-je, tout inquiet,
Elle y est retournée par dépit.
Ma maison n'était qu'un fourneau,
La flamme allait jusqu'au ciel ;
Les Grecs, après l'avoir pillée,
Lui avaient donné de la grillade.

Toujour de mo fenno en eimai,
De Priam vau jusqu'au polai,
Yau reveze lo citodello
Que n'ero pus bouno, ni bello,
Las golorias toutas en long
L'azile de damo Junon;
A quî lou boun fripou d'Ulysso
Et Phenix ne mindrant pas en molisso
Gardovant per lous Grecs, tous dous,
Lou butin qu'y viant fa sur nous,
Toutas las nipas de Pergamo,
Pelas, couchas, taulas, boriûs,
Enlevas dau temple daus diûs;
D'or mossif de fort bellas tossas
S'entassent coumo las jangossas,
Coüeiffas, chomizas et pogniès
Daus Troyens qu'erant prejouniès;
Meinageix, fennas de lo villo
Fogiant aquî no loumgeo filo,
Que, dy lo pau qu'y guerent tous,
Viant chaulias cottas, canessoux.
Ei bien garda ce que Diû gardo!
Coum' un vrai vendeur de moutardo,
Credei per villo et faubour:
« Creuzo, Creuzo, Creuzo, mamour! »
Mas de credas ne ganiei gaire,
Lou Grec potient me leisset braire;
Pendent qu'yau charche en grando praisso,
Au pouënt de fos possas lo caisso,

Toujours en peine de ma femme,
Je vais jusqu'au palais de Priam,
Je revois la citadelle
Qui n'était plus ni bonne, ni belle,
Les galeries, toutes en long,
L'asile de dame Junon;
Ici le bon fripon d'Ulysse
Et Phénix qui ne lui était pas inférieur en malice,
Gardaient tous les deux, pour les Grecs,
Le butin qu'ils avaient fait sur nous,
Toutes les nippes de Pergame,
Pelles, couches, tables, barils,
Enlevés du temple des dieux;
De fort belle tasses d'or massif
S'entassent avec les nippes,
Coiffes, chemises et paniers
Des Troyens qui étaient prisonniers;
Les enfants, les femmes de la ville
Faisaient ici une longue file
Qui, dans la peur qu'ils eurent tous,
Avaient sali cottes, caleçons.
C'est bien gardé ce que Dieu garde!
Comme un vrai vendeur de moutarde,
Je criai par ville et faubourg :
« Créuse, Créuse, Créuse, mamour! »
Mais de crier je ne gagnai guère,
Le Grec patient me laissa braire;
Pendant que je cherche en grande presse,
Au point de faire passer la caisse,

Coumo furetavo pertout,
Vau veire dovant me, debout,
Lou fantôme de moun eipouzo
Qu'ovio no mino pau juyouzo ;
De mai d'un' auno s'eylounget
Et tout moun cerveu deirenget,
Me transiguet ; mo cheveluro
Se dresset sur mo têto duro,
Dy mo gorgeo restet mo vou,
Coum' un home qu'o vu lou loup.
Lors, per counsolas moun martire,
Mo Creuzo se met a me dire :
« Quau plozei, Moussur, prenès-vous
A nas coure lou guilledou ?
Votro peno ei bien inutilo
De me charchas dy quelo villo,
Lous diûs m'ant prei subitoment
Sey leissas fas moun testoment ;
V'ei pas permeix d'ovey lo joyo
D'emmenas Creuzo hors de Troyo,
Lou diû, sur l'Olimpo pousta,
Au defent ; quonei so voulounta
Que v'arpentès bien de lo terro
Et fozès voguas lo golero
Sur de las mers que sount bien loüen ;
Après v'aurès quauque boun tem ;
L'Italio v'ei destinado
Qu'ei richo nimai bien peuplado ;
Dy lou Tibre vous baignorès
Et juyoux vous divertirès.

Comme je furetais partout,
Je vais voir devant moi, debout,
Le fantôme de mon épouse
Qui avait une mine peu joyeuse;
Elle s'allongea de plus d'une aune
Et dérangea tout mon cerveau,
Elle me transit; ma chevelure
Se dressa sur ma tête dure,
Dans ma gorge resta ma voix,
Comme un homme qui a vu le loup.
Alors, pour consoler mon martyre,
Ma Créuse se mit à me dire :
« Quel plaisir, Monsieur, prenez-vous
A aller courir le guilledou?
Votre peine est bien inutile
De me chercher dans cette ville,
Les dieux m'ont prise subitement
Sans me laisser faire mon testament;
Il ne vous est pas permis d'avoir la joie
D'emmener Créuse hors de Troie,
Le dieu, sur l'Olympe posté,
Le défend; c'est sa volonté
Que vous arpentiez bien de la terre
Et fassiez voguer la galère
Sur des mers qui sont bien loin;
Après, vous aurez quelque bon temps;
L'Italie vous est destinée,
Qui est riche, ainsi que bien peuplée;
Dans le Tibre vous vous baignerez
Et joyeux vous vous divertirez,

V'aurès quî no bouno fourtuno;
No grosso princesso, un pau bruno,
Fillio d'un rei, tant v'amoro,
Qu'incounnogu v'eipouzoro;
Cessas dounc de regrettas Creuzo,
Ne n'irai pas, coum' uno geuzo,
Chas Dolope, ni Mirmidon,
Pourtas lou toupi a lo fount,
De lour fennas fas lo sirvento
Au per lou min damo suivento;
Sai bien countento, adissia dounc!
Ayas bien souën de notre poupoun. »
Lors, sey m'en dire dovantage,
Lo s'eivonuzit din nuage
Et me leisset puras, briaulas,
Me que voulio tant ly parlas;
Trei ve, ly baillei l'embrossado,
N'otropei que de lo fumado;
Pus legero que lous zephirs,
Lo s'eichopet a mous dezirs,
Coumo lo net quand l'un revasso
A de l'argent senna per plasso,
Eveilla, l'un n'o, dy lous dey,
Re de ce qu'un cregio teney.
Alors, refozen mo revuo,
Vau veire no grando cohuo:
Fennas, fillias, homeix, effans,
Que meriant presque tous de fam,
Bien aizeix, per sauvas lour vito,
De se mettre sous mo conduito.

Vous aurez là une bonne fortune;
Une grosse princesse, un peu brune,
Fille d'un roi, vous aimera tant,
Qu'inconnu elle vous épousera;
Cessez donc de regretter Créuse,
Je n'irai pas, comme une gueuse,
Chez Dolope, ni chez Myrmidon,
Porter le pot à la fontaine,
De leurs femmes faire la servante
Ou pour le moins la dame suivante;
Je suis bien contente, adieu donc!
Ayez bien soin de notre poupon. »
Alors, sans m'en dire davantage,
Elle s'évanouit dans un nuage
Et me laissa pleurer, hurler,
Moi qui voulais tant lui parler;
Trois fois, je lui donnai l'embrassade,
Je n'attrapai que de la fumée;
Plus légère que les zéphyres,
Elle s'échappa à mes désirs,
Comme la nuit, quand on rêvasse
A de l'argent semé sur la place,
Éveillé, l'on a, dans les doigts,
Rien de ce qu'on croyait tenir.
Alors, refaisant ma revue,
Je vais voir une grande cohue :
Femmes, filles, hommes, enfants,
Qui mouraient presque tous de faim,
Bien aises (heureux), pour sauver leur vie,
De se mettre sous ma conduite.

L'auroro, sur lou mount Ida,
Deyjas sous chovaux vio guinda,
Que fas? Lous Grecs teniant lo plaço,
Pertout, lours troupas fogiant faço,
Yaurio gania quauque boun cot,
Yau ne fuguei dounc pas si sot;
De secour nul ne fozen mino,
Tournei preney sur moun eichino
Moun pai, sey fas lou rodomont,
Et ganiei lo cimo dau mont.

Août 1748. — Copié en mars 1752.

FI

L'aurore, sur le mont Ida,
Avait déjà guindé ses chevaux,
Que faire ? Les Grecs occupaient la place,
Partout, leurs troupes faisaient face,
J'aurais gagné quelque bon coup,
Je ne fus donc pas si sot ;
Nul ne faisant mine de (porter) secours,
Je repris sur mon échine
Mon père, sans faire le rodomont,
Et je gagnai le cime du mont.

Juillet 1899.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

A Monsieur Nivet-Fontaubert I
L'abbé Roby XXI
Argument analytique 1

ÉNÉIDE. — LIVRE I

Exorde du poëme ou protase 6
Invocation 10
L'intrigue ou épitase 11
Harangue de Junon à Éole 24
Réponse d'Éole à Junon 26
Lamentations d'Énée sur la tempête 30
Neptune apaise la tempête 38
Comparaison 44
Narration de la sortie du naufrage 46
Harangue d'Énée à ses gens 54
Vénus à Jupiter 62
Jupiter à Vénus 68
Ambassade de Mercure à Carthage 76
Apparition de Vénus à Énée 80
Vénus à Énée 82
Réponse d'Énée 82
Vénus à Énée 84
Histoire de Didon 86
Énée à Vénus 94
Vénus à Énée 96
Plaintes d'Énée sur la fuite de sa mère 100

Pages

Énée et Achate dans le brouillard..... 102
Comparaison..... 106
Description des tableaux..... 116
Harangue d'Ilionée, député de la flotte, à la reine Didon..... 130
Réponse de la reine à Ilionée..... 138
Sortie du brouillard..... 144
Discours d'Achate à Énée..... 144
Énée à la reine, lors de son apparition..... 148
Didon harangue Énée 154
Énée conduit au palais de Didon..... 156
Ordonnance du repas de la reine..... 158
Description des présents faits à la reine..... 162
Stratagème de Vénus pour donner de l'amour à Didon..... 164
Harangue de Vénus à Cupidon..... 166
Prière de la reine..... 180

ÉNÉIDE. — LIVRE II

Narration par Énée de la prise de Troie..... 190



Chalon, Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand